

J. C. DEMARIAUX

539/599.25
DEMAR. (J.C.) 1

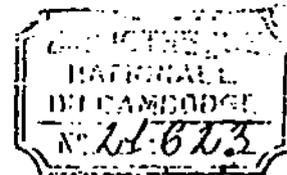
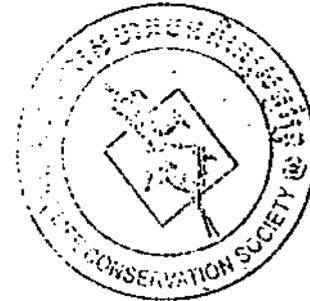
DU MÊME AUTEUR

Un épisode inconnu de la vie de sainte Thérèse de Lisieux : le départ manqué pour Saïgon. Éditions Menebel frères, Vaison-la-Romaine (Vaucluse).

EN PRÉPARATION

Le mystérieux voyage de Saint-Saëns au bague de Poulo-Condorc.

La grande Chasse au Darlac indochinois



J. PEYRONNET & C^e, ÉDITEURS

33, Rue Vivienne, PARIS-2^e



Phnom

**La grande Chasse
au Darlac indochinois**

J. C. DEMARIAUX

539/599.25
DEMAR. (J.C.) 2

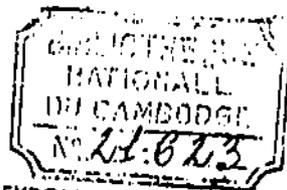
DU MÊME AUTEUR

*Un épisode inconnu de la vie de sainte Thérèse de
Lisieux : le départ manqué pour Saïgon. Editions
Macabet Frères, Vaison-la-Romaine (Vaucluse).*

EN PRÉPARATION

*Le mystérieux voyage de Saint-Saëns au bagne de
Poulo-Condore.*

La grande Chasse au Darlac indochinois



J. PEYRONNET & C^o, ÉDITEURS

33, Rue Vivienne, PARIS-2^e

Aux colons et chasseurs du Darlac, morts pendant les années terribles 1945-46.

A MAULINI, maquisard héroïque, qui prit la brousse le 9 mars 1945, et succomba à l'hôpital de Pnom-Penh.

A PLAS A., sauvagement assassiné sur la piste de Kinda, le 7 mai 1945, avec sa compagne hollandaise.

A Y-SAY, représentant du peuple rhadé, fusillé à Bannéthuot avec son fils Y-LAOK, sur l'ordre du délégué SANU, parce qu'il était un ami de la France.

Aux montagnards rhadés qui m'accompagnèrent dans les forêts du Darlac, et avaient prêté serment de fidélité à notre pays, qu'ils pleureront.

A mes camarades des Postes, qui succombèrent en construisant la ligne télégraphique M'Drack-Bannéthuot, en pleine jungle.

A tous les ANCIENS d'Indochine, je dédie ce livre qui est BIEN A EUX.

Car il est le reflet d'un pays merveilleux, qu'eux seuls ont connu, et que les nouveaux-venus ne retrouveront plus jamais.



AVANT-PROPOS

Avec ses plages diamantées, ses cocoteraies, ses salines d'argent, ses promontoires boisés et sa mer de jade, la côte du Sud-Annam, de la baie de Cam-Ranh à Ninhhoa, est une pure merveille.

Pourtant, à la longue, le voyageur descendu dans un luxueux palace de Baighoi ou de Nhatrang se trouve lassé de tant de splendeur et de lumière crue.

Malgré le ventilateur qui vrombit au-dessus de sa moustiquaire, il étouffe dans la chaleur moite, et aspire à un peu de fraîcheur.

Alors ses yeux éblouis de soleil cessent de regarder vers la mer embrasée, pour se reposer, à l'Occident, sur la grande Chaîne Annamitique qui déroule ses pics bleuâtres tout le long de la côte.

Et l'envie le prend soudain de savoir ce qu'il y a de caché derrière ces montagnes.

L'attrait de l'inconnu et le sentiment de découvrir là-bas un pays complètement nouveau s'emparent brusquement de lui.

Cette intuition est juste. Au delà de la Chaîne Annamitique s'étalent les grands plateaux Moïs qui descendent en pente douce jusqu'au fleuve Mékong, et qui constituent un monde complètement à part : aussi différent du reste de l'Indochine que le Tyrol l'est de la Riviera.

Le mot « Moï » est la prononciation annamite du caractère chinois « Man », qui signifie sauvage, barbare, au sens romain du mot.

En réalité la nation Moï n'existe pas, comme l'a fort justement écrit l'explorateur Henri Maître.

Les 800.000 indigènes qui peuplent un pays grand comme le quart de la France, dans le centre du Sud-Indochinois, n'ont entre eux aucune unité sociale, si ce n'est le village : petite agglomération vivant complètement indépendante de sa voisine, sous le commandement autoritaire de son chef.

Les races moï, qui ressortissent à une mosaïque de tribus, ne sont pas jaunes mais plutôt rouges.

Elles se rattachent à deux grands groupes :

Les *Malayo Polynésiens* : Raglais, Rhadés, Chamis, Jaraïs, Bihs.

Les *Mon Khmers* : Chamas, Sliengs, Banhars, Sedangs, Muongs, Chraus, qui vivent surtout dans l'Ouest, et ont subi l'attraction du Cambodge.

Bien que des circulaires du gouverneur général de l'Indochine prescrivent formellement d'user de tact en désignant chaque tribu par son nom propre : Rhadé, Jaraï, Banhar, etc., les Annamites — et même beaucoup de Français — continuent à employer le terme méprisant de « Moï » à l'égard de toutes ces races primitives, dont l'habitat essentiel est la montagne.

« Le Moï n'est pas franc et libre. Il est menteur, fourbe, rancunier, processif », écrivait Henri Maître en 1905.

A l'usage, ces appréciations se sont révélées nettement exagérées.

En tout cas les peuplades guerrières et vigoureuses qui vivent entre le 12° et le 18° parallèle ont une qualité qui leur est commune : c'est le courage.

Cette combattivité s'explique par les dures conditions d'existence qui ont opéré chez elles une sélection naturelle.

Le plus méridional des plateaux moï est le *Darlac*, qu'arrose le cours supérieur de la *Srépok* : rivière bondissante, barrée de rapides dangereux, qui est un affluent de gauche du Mékong.

Le Darlac est peuplé par deux grandes tribus : les *Rhadés* au centre et à l'est; les *Muongs* à l'ouest.

C'est un pays d'une beauté grandiose et farouche avec ses forêts-clairières vastes comme la mer, son lac mystérieux que rident des vents de tempête, ses montagnes chevelues, sa brousse jaune, ses sorciers.

C'est la province que dirigea magnifiquement, de 1912 à 1925, le résident Sabatier : le « *Ay Prono* » (grand-père), l'apôtre des Rhadés, dont le nom survivra longtemps dans la mémoire des montagnards.

Mais le Darlac est surtout le paradis de la grande chasse.

Nulle part ailleurs en Indochine on ne trouve une faune aussi riche et aussi nombreuse. La région de Bannméthoul réunit le gros gibier d'Asie Centrale, des Indes anglaises et de l'Insulinde, à tel point qu'on a décidé d'y créer de grandes réserves de chasse.

C'est au Darlac qu'on aurait vu les derniers rhinocéros, les derniers éléphants blancs, les plus belles nigrelles, les espèces les plus rares de cerfs d'Ejd et de panthères, et aussi quelques spécimens de *kouproh* : ce bovidé rarissime qui suscita tant de controverses chez les *big game hunters* américains (1).

Depuis longtemps, je désirais visiter le Darlac et

(1) D'après M. Maillot, le Kouproh, rare au Darlac, serait plus répandu au Cambodge, dans la région de Stung-treng.

y chasser, car c'était la seule province d'Indochine où ne m'avait pas amené ma vie errante.

Finalement, en 1939, dans les semaines qui précédèrent le déclenchement de la deuxième guerre mondiale, je demandai à y passer un congé d'un mois.

Ce fut un mois merveilleux, inoubliable, dans l'ignorance presque complète des nouvelles tragiques qui bouleversaient l'Europe.

Hélas! la plupart des bons camarades qui m'accompagnaient dans la forêt à cette époque sont morts, emportés par la grande tourmente qui a déserté sur l'Indochine.

Les uns ont été torturés par la gestapo japonaise; d'autres sont morts en dissidence en voulant rejoindre les troupes de Chine; certains enfin ont été massacrés par les bandes du Viet-Minh, car le Darlac a vu se dérouler de furieux combats pour la possession du plateau stratégique qui commande les trois frontières.

Mais la forêt de 1949 est toujours la même. Indifférente aux luttes des hommes, elle abrite les mêmes hôtes sauvages, plus nombreux que jamais.

Et mon cœur brûle souvent d'envie de la revoir...

LES REGRETS D'UN ANCIEN

« Vous allez à Banméthuat? Vous êtes un veinard. Ce coin-là me rappelle de bien beaux souvenirs. Mais, hélas! Sabatier est mort.

» Et Banméthuat sans Sabatier ce n'est plus Banméthuat. »

J'étais dans un petit restaurant chinois près de Ninhhoa, sur la côte du Sud-Annam, où une panne d'automobile m'avait obligé à m'arrêter, alors que je me rendais au Darlac avec mon chauffeur annamite Choi.

Une odeur de saumure de poisson empestait la salle où s'empiffraient des coolies squelettiques. Un cuisinier chinois, énorme, ventru, à peau huileuse, tournait sa cuiller dans des plats dont la seule vue me donnait la nausée. Au-dessus des fourneaux pendaient des chapelets de saucisses de chien et quelques canards laqués, pattes étendues, semblables à des crucifiés...

Celui qui m'interpellait ainsi, après m'avoir examiné depuis longtemps, était un Européen très maigre, d'une soixantaine d'années. Ses yeux perçants m'indiquaient. Un teint couleur de saindoux, une barbe en pointe grisâtre, des membres anguleux, le faisaient ressembler à un capucin convalescent.

Mais il m'apprit tout de suite qu'il était un fonctionnaire retraité, venu manger ses maigres revenus dans ce coin de brousse, avec sa femme annamite.

« Sabatier était mon ami, ajouta-t-il en soupirant. Avec lui c'était le bon temps. En voilà un qui avait une saine conception de la vie coloniale.

» Mais pendant qu'il était à Bannéthuot vous auriez eu peu de chances de monter au Darlac. Prévenu de votre arrivée il aurait fait couper les ponts comme il fit pour le colonel Sée, représentant d'un consortium de sociétés financières.

» Sabatier détestait les chasseurs et les voyageurs...

— Oui, je sais : c'était un véritable despote, répliquai-je, piqué au vif. Au seul nom de Sabatier les députés socialistes unifiés entraient dans des colères folles à la Chambre, et faisaient claquer les pupitres...

— Il s'en moquait royalement car il était soutenu par le gouverneur général, riposta mon interlocuteur.

Son visage émacié se plissa et il sourit dans le vague comme un aïeul vénérable qui évoque, devant ses petits-fils, des souvenirs très chers du temps passé.

« Sabatier, continua-t-il, détestait aussi les « missionneux ». Vous connaissez cette triste engeance. Ils descendent chez vous, boivent votre meilleur vin, mangent vos plus fines volailles, pillent vos documents pour écrire leurs impressions de voyage; puis, lorsqu'ils sont de retour en France, vous traitent de « colonial à la trique » !

» D'ailleurs sa phobie s'étendait aux indigènes étrangers au Darlac et il avait une raison : il voulait soustraire les tribus déshéritées de sa province à toute influence annamite, laotienne, siamoise ou cambodgienne.

» Avant lui les Rhadés, les Adhams, les Phnongs,

les Blos, les Jaraïs étaient pressurés par des vagabonds des pays voisins, qui exigeaient les plus jolies filles, le riz le plus blanc, les plus beaux éléphants. Ces bandits avaient même organisé des marchés d'esclaves au village de Buon Bai, sous le commandement de l'Annamite Pham Quyên.

Le vieux retraité ricana et reprit :

« Sabatier balaya toute cette « pourriture d'étrangers » selon sa propre expression. Mais aussi, il fut le sauveur et l'apôtre de la race des montagnards. Il releva un peuple en pleine déchéance.

» Vous verrez : à Bannéthuot on marche toujours dans les sillons qu'il a tracés. Tout porte encore sa marque puissante : les larges avenues, les cases bien alignées du quartier indigène, les bornes-fontaines, les trolloirs, les écoles, les hôpitaux.

» Dans l'ordre intellectuel on se reporte encore à ses traductions de la langue rhadée : au *Recueil des Coutumes du Darlac*, à la *Chanson de Damsan*.

— Mais pourquoi, avec de tels mérites, fut-il disgracié? demandai-je.

— Parce que des affairistes, qui voulaient se partager le Darlac, l'accusèrent des pires forfaits; dit mélancoliquement l'Ancien. Ils firent le siège du Ministère des Colonies.

» Ecœuré, Sabatier demanda sa retraite et partit pour la France avec sa fille métisse H'Ni, âgée de six ans. Les derniers temps il avait fait bâtir un donjon auprès de sa chambre de peur d'être assassiné. C'était en 1929. Je me souviens très bien de l'année, car moi aussi, je suis rentré pour l'accompagner. Ce fut la dernière fois que je vis la France. Il avait emmené avec lui, comme valet de chambre, un superbe Rhadé qui eut beaucoup de succès à Paris. Dans le quartier de l'Étoile où se trouvait l'appartement de

son maître, toutes les petites boniches sautaient le mur pour faire sa connaissance en l'appelant : « Monsieur Rhadé » !

» Sabatier ne résista pas longtemps à la nostalgie qui le minait. Il tomba malade et s'alita. Mais, avant de rendre le dernier soupir, il fit sortir tout le monde de sa chambre et demanda à rester seul avec son domestique indigène qui lui rappelait le cher Darlac où il avait passé les seules années heureuses de sa vie. »

Le vieux retraité s'arrêta soudain. Ses yeux errèrent un moment sur les montagnes bleues de la chaîne annamitique, et sa voix trembla un peu quand il reprit :

« Excusez-moi, monsieur, j'ai dû vous ennuyer avec toutes ces histoires qui me rappellent la belle vie; mais parlons de vous maintenant.

» A vos carabines qui sont dans l'auto, je vois que vous allez chasser. Banméthuoit est devenu La Mecque de la grande chasse. Un Américain de passage m'a dit l'autre jour qu'il y avait plus de gros gibier au Darlac qu'au Kenya anglais. Permettez-moi de vous donner quelques conseils :

» Tout d'abord, ne vous aventurez pas seul dans la forêt. Vous vous exposeriez aux pires catastrophes. Il y a vingt ans, un de mes amis dut être amputé du pied droit, à la suite d'une grave blessure faite par un de ces bambous appointés que les Moïs sèment parfois autour de leurs villages, et qui traversent les cuirs les plus épais. Le pauvre diable avait voulu n'en faire qu'à sa tête et s'était égaré.

» Choisissez un bon compagnon européen connaissant bien le terrain de chasse et ses habitants. Vous économiserez ainsi un temps précieux et vous diminuerez les risques.

» Si vous chassez à la battue prenez des rabatteurs annamites. C'est un rôle qui leur convient parfaitement, car ils errent beaucoup et gesticient. »

Le vieillard se mit à rire et poursuivit :

« Mais ils ne sont pas très agressifs quand ils sentent le fauve dans les parages. C'est pourquoi, comme traqueurs, choisissez des Rhadés.

» Le Moï est lent et paresseux, certes; de plus il ne supporte pas qu'on porte atteinte à sa liberté d'allure. En compensation vous serez étonné par sa mémoire des lieux, son sens extraordinaire de l'orientation et l'acuité de son odorat.

» J'en ai connu un qui sentait les sangliers dont la bauge était proche et qui pouvait vous désigner quel était l'animal blessé, dont une goutte de sang était restée sur l'herbe.

» Confiez, entre les chasses, votre fusil à l'homme le plus intelligent de votre escorte. Vous en ferez un serviteur de confiance car le port de l'arme l'honorera grandement et le relèvera aux yeux des autres indigènes.

» Portez toujours sur vous votre trousse contre les serpents, et piquez-vous au sérum Calmette immédiatement après la morsure. Sauf si vous êtes très fatigué le venin de cobrah n'entraîne la mort qu'au bout de deux heures environ, mais il y a des serpents qui tuent beaucoup plus rapidement.

» Méfiez-vous de tous les reptiles. On les voit rarement car ils sont nocturnes, mais pendant la saison des pluies ils sont souvent chassés de leurs trous par l'inondation, et peuvent être dangereux.

» Croyez-moi, ce n'est pas foli à voir un homme qui meurt faute de remède, d'une piqûre de serpent. J'ai assisté à une telle agonie, dans mes débuts. La bouche se contracte et devient baveuse, les dents se

resserrent, tandis que la victime porte les mains à sa gorge comme pour enlever un bâillon qui l'étouffe.

» Quelques minutes après la mort le cadavre revêt une rigidité de pierre.

» Il vous faudra aussi éviter les piqûres de sangsues. Contrairement à l'opinion courante, ces annélides ne sont pas inoffensifs. Ils donnent souvent la fièvre des bois, et provoquent de ces plaies atones appelées bobos « annamites », qu'on met des mois à guérir... quand on les guérit.

» Pour faire lâcher prise aux sangsues frottez-vous avec un mélange de jus de tabac et de chaux à bétel.

» Mais vous savez aussi bien que moi que l'ennemi le plus terrible pour le broussard est le paludisme : l'accès pernicieux qui vous enverra *ad patres* en quelques heures.

» Au Darlac la forme de paludisme est particulièrement dangereuse car les anophèles se gorgent du sang des indigènes qui sont tous de véritables réceptacles à poison.

» Prendre de la quinine préventive ne suffit pas. Evitez de sortir le soir, et si vous y êtes obligé, enlevez votre short pour mettre un pantalon long, car les moustiques ont une prédilection pour les chevilles.

» N'oubliez pas aussi de bien border votre moustiquaire. Hélas ! il y a de petits anophèles qui traversent les moustiquaires : ils sont redoutables.

» Un de mes amis, ingénieur à Phanthiet, qui pourtant avait pris l'habitude de se coucher tous les soirs à huit heures, fut piqué par ces minuscules moustiques alors qu'il était dans sa concession.

» Le « coup de palu » lui occasionna une kératite aux yeux, et il voulut se suicider à l'hôpital de Saïgon, dans l'angoisse de devenir aveugle.

» Ne croyez pas que tous les éléphants que vous rencontrerez dans le Darlac soient des éléphants sauvages : il y a aussi des éléphants domestiques qui ont une clochette de bambou sous le cou.

» N'imitiez pas le professeur de dessin de l'école d'Art de Giadinh et le caporal armurier du II^e Colonial, qui tirèrent sur les éléphants du Jardin botanique de Saïgon, mis au vert près de Trian.

Le vieux retraité resta un moment muet. Il hésita avant d'enchaîner et je compris que ses conseils allaient prendre un tour plus intime.

« Mélangez-vous aussi des femmes rhadées, reprit-il en baissant la voix. Outre que beaucoup sont contaminées, les hommes se montrent particulièrement jaloux. Ils ne disent rien, mais n'oublent jamais. Leur vengeance peut se manifester plusieurs semaines ou plusieurs mois après : sous la forme d'un poison lent qui ne laisse pas de trace, ou de bonbons contenant de menus brins de moustaches de tigre, qui vous tuent sans remède possible.

» Pas de brutalités envers les Moïs. Et surtout ne vous moquez pas de leurs légendes, de leurs superstitions, de leurs rites. Ne faites pas l'esprit fort. Etes-vous bien sûr que vous en savez plus que ceux qui vivent en contact continu avec la nature ?

» Ainsi, moi qui vous parle, j'ai connu chez les Jaraïs des cas d'envoûtement certains. Un sorcier tua à petit feu un indigène, en enfonçant chaque jour une flèche empoisonnée à l'endroit où ce dernier urinait, dans la forêt...

» Mais je m'arrête, conclut l'Ancien. Il ne faut plus vous retenir.

» Vous verrez comme la forêt est sauvage et magnifique avant M'Drack !

» Vous êtes un veinard. Moi je reste ici, dans cette

cuisine chinoise. L'odeur du grillon ne m'importune plus... »

Il vint me dire adieu sur la route, et étendit le bras vers les montagnes.

Je crus qu'il prêtait serment.

Et sa silhouette se détacha au loin, comme une statue du Regret...

DE NINHHAO A BANMETHUOT

L'explorateur Henri Maître qui se rendit au Darlac en 1905, mit dix jours, pendant la saison des pluies, pour franchir à dos d'éléphant les 165 kilomètres de distance entre la côte d'Annam et le plateau Moï, en empruntant la mauvaise sente qui escadait la montagne.

Je pourrais, par la route Coloniale 21, faire le même chemin en quatre heures dans mon automobile, mais j'en mettrais dix en raison de mes nombreux arrêts pour la chasse ou pour admirer le paysage.

Mon chauffeur Choï est venu me réveiller de grand matin dans le petit hôtel chinois où je m'étais endormi sur un lit de camp de bois noir, derrière une moustiquaire sale. Le marché de Ninhhaon grouille déjà et des milliers de mouches voltigent au-dessus des quartiers de viande. Sur un éventaire entouré de femmes Châmes en tunique collante vert foncé, un spectacle peu banal attire mon attention.

Un crocodile vivant de trois mètres environ est ligoté sur une planche, tandis que sa gueule est maintenue fermée avec du fil de fer. Un gros bambou tient sa queue droite, et c'est cette queue que la marchande débite par tranches successives à ses clientes bronzées, en la sectionnant avec un gros couteau. A chaque dé-

coupage la hideuse bête sursaute un peu, et ses petits yeux méchants se plissent sous la douleur.

Déjà, à l'Occident, les montagnes tourmentées de la chaîne annamitique sont sorties des ténèbres. Je distingue à l'horizon le pic double de la *Mère et de l'Enfant*, qui m'avait frappé si souvent en mer et qui est un ancien volcan. Tous les efforts tentés pour gravir le monolithe terminal de la plus haute stèle s'avèrent infructueux, et une mission géodésique planta son signal à 2.024 mètres d'altitude. Elle devait signaler plus tard que les pentes de la *Mère et de l'Enfant* étaient fréquentées par une faune rarissime : énormes éléphants de montagne, rhinocéros, chamois de l'Inde, et même orangs-outangs qui n'ont été aperçus nulle part ailleurs dans le Sud-Annam.

Pendant les vingt premiers kilomètres, de Ninhhoa au pied des montagnes, le paysage est celui du vieil Annam : rizières couleur de menthe, pagodons rituels, aréquiers surmontés d'un plumbeau, villages au milieu d'oasis de bambous. Des centaines de tourterelles à livrés bleuâtre s'envolent devant l'automobile et je pourrais en tuer à volonté. Mais j'ai peur du sourire narquois de mon chauffeur. En Indochine, seuls les débutants tirent cet oiseau colombiforme qui, pourtant, peut donner des bouillons délicieux.

Près d'un mur écroulé, non loin de la route, j'aperçois un bel oiseau gallinacé, à crête rouge, au plumage brun-noir. Sur le moment je crois qu'il s'agit d'un coq sauvage, mais comme il ne bouge pas et ne s'enfuit pas précipitamment dans les taillis, j'en conclus que c'est un vulgaire *coq de pagode* : oiseau casanier comme le paon. Sa chair étant exécrable, je lui fais grâce.

Un peu plus loin Choï arrête brusquement sa voiture et s'écrie :

« *Con-ky-dà* » (un pangolin) !
Il a raison. C'est la première fois que je rencontre, en liberté, cet étrange mammifère recouvert d'écailles imbriquées du museau à la queue, mais j'ai déjà examiné plusieurs spécimens de l'espèce au jardin zoologique de Saïgon.

Le nôtre court rapidement sur la route avec ses petites pattes. Il nous a vus et veut gagner les arbres proches pour s'y réfugier. Trop tard ! Nous lui coupions le chemin. Alors, à ma stupéfaction, il s'arrête court et s'enroule en spirale, la tête pointue au centre, les pattes repliées. La queue, garnie d'écailles qui se hérissent des deux côtés, termine le rouleau. C'est ainsi que cet animal préhistorique en miniature se cuirasse contre ses ennemis.

Mais Choï connaît le moyen de le faire se dérouler. Il prend un linge grasseyé dans la voiture afin de se protéger des écailles tranchantes, et plonge la bête dans un fossé plein d'eau. Elle quitte aussitôt sa position de défense et nous pouvons l'examiner à loisir.

Notre pangolin mesure près d'un mètre : longueur tout à fait exceptionnelle. Sa couleur est brun foncé. Ses pattes courtes sont garnies de puissantes et longues griffes. Détail remarquable : la bouche édentée laisse échapper une langue très longue, visqueuse, gluante, dont l'animal se sert pour happer les fourmis blanches dont il fait sa nourriture ordinaire, ce qui lui a fait donner le nom de *termitier*.

Le chauffeur ligote solidement l'animal avec des cordes et le met dans le caisson de l'auto. Il le vendra vivant, pour un bon prix, au médicastre chinois de Banméthuo : les écailles de pangolin servant à fabriquer des annulettes et sa chair — qui est excellente — entrant dans la composition de médicaments sino-annamites.

C'est par un hasard extraordinaire que nous avons rencontré cet animal le matin sur la route : le pangolin étant essentiellement nocturne.

Dans la journée il se dissimule prudemment dans un terrier ou dans un trou d'arbre obstrué avec soin.

..*

Au village de Suoi-Trinh la route Coloniale commence à escalader la montagne. Elle grimpe parfois franchement, mais, le plus souvent, serpente en de nombreux lacets, se glisse entre des cols ouatés de brume, disparaît dans des forêts glauques et longe des précipices béants.

J'évite de regarder à gauche pour ne pas avoir le vertige et je respire à pleins poumons l'air vivifiant des hauteurs qui me paraît délicieux après l'atmosphère humide et lourde de la côte.

Soudain, près d'un grand « rdy » (1) incendié, j'aperçois les premiers Mois. Comme s'ils voulaient ignorer la civilisation ils ne marchent pas sur la route mais trottinent en file le long du sentier qui la borde.

Les hommes, couleur de brique, au buste parfait, sont vêtus du *langouti* : sorte de pagne ouvert sur le côté, qui bat les cuisses. Tous portent la hotte sur le dos, la longue pipe fichée dans le chignon et le grand couteau (coupe-court) sur l'épaule.

Quelques jeunes femmes, vêtues d'une petite jupe à mi-cuisse, exhibent une nudité parfaite et sourient en montrant leurs dents limées court et laquées de

(1) Terrain de culture pratiqué dans la forêt par l'incendie.

noir. Leurs avant-bras et leurs jambes sont garnis de bracelets de cuivre de grandeur croissante.

Ce petit groupe de montagnards est l'avant-garde d'un monde nouveau que je vais découvrir.

Le paysage devient de plus en plus sauvage avec la montée.

Nous traversons des ponts en dos d'âne (1), jetés sur des rivières bondissantes, et un pont submersible en pierre que nous franchissons avec de l'eau jusqu'aux essieux.

Parfois, en me retournant, j'aperçois, par la glace de derrière, un grand ravin rempli jusqu'au bord d'une jungle impénétrable. On dirait un immense trou de verdure glauque : une mer de branchages enchevêtrés. Quels fauves redoutables, quels monstrueux serpents doivent se cacher dans ces repaires vierges où n'arrive jamais le soleil !

Le chauffeur doit stopper un moment pour laisser reposer le moteur fatigué par la pente, et, comme il va chercher de l'eau dans un ruisseau, j'observe les berges du haut du pont.

De gros poissons noirs grouillent dans l'eau claire, quand soudain, à vingt-cinq mètres environ, j'aperçois une tête plate et un long cou qui remuent doucement sous une touffe de nénuphars, tandis que le reste du corps s'est dissimulé dans les hautes herbes. Sur le moment je crois qu'il s'agit d'une grosse tortue — ne réalisant pas que ce chélonien ne se rencontre pas en montagne — et je lire avec mon calibre 12 chargé à chevrotines. Aussitôt la tête pointue aux gros yeux à fleur de peau disparaît dans la végétation

(1) Ces ponts en dos d'âne ont été la cause de nombreux accidents d'automobiles en Indochine.

aquatique, et je me précipite pour voir le résultat de mon coup de fusil. Dans le lit du ruisseau une odeur de pourriture me prend à la gorge et je butte sur une charogne de chien qui trompe dans l'eau. La bête inconnue s'en régala sans doute et a été dérangée par ma présence. Je suis vite fixé sur son compte. En écartant les grandes herbes c'est un lézard géant : un *varan*, qui s'offre à ma vue. Celui-ci n'a qu'un mètre cinquante environ de longueur, tandis qu'on trouve au Cambodge des *lézards-fouets* et des *varans-dragons* qui dépassent deux mètres. Le mien a été tué sur le coup. De couleur terreuse, son corps est recouvert de minuscules écailles. Ses quatre petites pattes munies de griffes contrastent avec un ventre énorme qui me fait songer à celui d'un poussah. Sa langue fendue rappelle celle d'un serpent.

Je croyais que le varan se nourrissait exclusivement de vermine et d'œufs d'oiseaux, mais le cadavre déchiqueté du chien crevé me prouve qu'il ne dédaigne pas, à l'occasion, la viande corrompue.

La chair du varan est excellente. Du moins c'est ce que m'affirme Choi qui veut charger l'animal dans l'automobile. Je m'y refuse, ne pouvant surmonter une répugnance instinctive, mais je l'autorise toutefois à emporter un gros morceau de deux kilos qu'il prélève du côté de la queue.

Ce varan est le deuxième que je rencontre depuis que je suis en Indochine. J'avais vu le premier, en plein Saïgon, dans des circonstances peu ordinaires.

À la suite d'une queue de typhon et de pluies dont on ne peut soupçonner la violence en Occident, les égouts de la ville avaient débordé : plusieurs rues du côté du port se trouvant submergées.

Quand les eaux se retirèrent, les Saïgonnais aperçurent un énorme lézard d'un mètre quatre-vingts de

long, qui avait vainement tenté de rejoindre son domicile souterrain, par la bouche d'égout d'où il était sans doute sorti.

Les boys annamites du quartier se précipitèrent sur lui. Il poussait des cris déchirants et, comme un petit crocodile, se débattait en donnant de grands coups de queue. Il fut ligoté avec des cordes en rotin avant d'être dépecé.

À la délégation de M'Drack commence le plateau de du Darlac. Finie la forêt vierge enguirlandée de lianes. Ce sont maintenant des ondulations vertes, des savanes d'herbe jaune et des marécages où volent, par couples, les grues antigones au chaperon rouge. Le poste administratif est bâti sur un mamelon dénudé, dont les alentours sont infestés de tigres.

Un tirailleur rhadé vêtu de drap, harnaché, guêtré, mais pieds nus, vient vers nous, en souriant de ses dents noires. Il ouvre une barrière en travers du chemin, et nous voilà lancés de nouveau à travers la brousse.

Des coqs sauvages s'appellent des deux côtés de la route avec leur cri rauque, enroué, qui les différencie immédiatement du coq de basse-cour, et fait songer à la voix de rogomme d'un ivrogne.

Plus rarement on entend le cri nasillard des paons, qui disparaissent dans les buissons comme des perdreaux. Pourtant l'un d'eux s'envole devant nous — trop loin hélas ! pour que je puisse le tirer — et je suis frappé d'admiration par la beauté merveilleuse de cet oiseau féérique dont les couleurs bleu, vert ou noir scintillent au soleil.

Maintenant ce sont des sangliers qui fuient dans la paillote. Il y en a de toutes tailles. Toutes les espèces de l'Indochine doivent être représentées au Darlac.

Je distingue parmi les silhouettes gris-bleu filant comme l'éclair, hors de la portée de mon fusil, le vulgaire cochon sauvage, d'une soixantaine de kilos, que des chasseurs appellent bien improprement « pé-cari » : ce dernier n'existant qu'en Amérique.

Les cochons sauvages vivent en bandes nombreuses, afin de se défendre contre les fauves. Ils se nourrissent de racines, de féculeux, et même de poissons qu'ils déterrent avec leur groin dans les rizières.

Je reconnais aussi les véritables sangliers, semblables à ceux de France, mais plus gros. Ils portent sur le dos une épaisse crinière. Leurs défenses, qui peuvent dépasser trente centimètres, sont pour eux une excellente arme offensive et l'on a vu des vieux ragots réussir à éventrer des panthères, et même des tigres.

Une espèce de ces sangliers peut atteindre l'énorme poids de deux cents kilos. C'est le sanglier à joues rayées de blanc, que les Moïs appellent *Djirké*.

**

Soixante kilomètres avant d'arriver à Bannéthuol, la forêt reprend sur une assez longue distance. Mais ce n'est plus la forêt impénétrable : la forêt-taillia où l'on est obligé de se frayer un chemin avec le coupe-court. Nous abordons la forêt-clairière, aux fûts régulièrement espacés, claire, aérée, de physionomie spécifiquement indochinoise.

C'est là le domaine des cerfs, de toutes espèces

et de toutes tailles, qui fuient éperdument à l'approche de l'auto, en découpant dans le sous-bois leurs silhouettes gracieuses.

Après un tournant, j'entends distinctement un aboiement rauque que je connais bien. Un chevreuil d'Indochine : un *Muntjac doré* est certainement par là. Ne l'ayant pas vu s'enfuir des taillis qui bordent la route, je fais signe au chauffeur de stopper, et j'examine soigneusement le terrain : rien au premier abord.

Tout à coup, Choï qui m'a accompagné, me touche du doigt sans mot dire et me montre en étendant le bras un gros buisson épineux, à quatre mètres.

« Con'Mant ! » (le cerf aboyeur), s'écrie-t-il soudain.

Il a dit vrai. Sur le moment je ne remarque rien, mais en fixant avec attention chaque feuille et chaque branche, je distingue soudain deux oreilles droites qui remuent imperceptiblement.

Je tire alors à chevrolines et, me précipitant de l'autre côté de la touffe j'aperçois le chevreuil sur le flanc, labourant la terre de ses sabots.

Après avoir poussé son aboiement bizarre — qui est pour lui un cri d'alarme — il s'était dissimulé dans le buisson comme une autruche apeurée. Sans le chauffeur, je ne l'aurais jamais vu.

Nous lions la gracieuse bête sur le porte-bagages, avec des rolines et repartons vite car nous avons hâte d'arriver maintenant. Nous pénétrons bientôt dans la zone de plantations qui entoure le chef-lieu du Darlac.

A perte de vue, les caféiers, protégés par des arbres d'ombrage, étalent leurs larges feuilles laquées de vert.

La route est maintenant couleur de sang. Nous roulons sur la fameuse terre rouge du Darlac, que la pluie a transformée en boue gluante.

C'est ici le domaine des grandes sociétés financières qui ont terrassé le résident Sabatier.

Voici Eanoët, où les panthères viennent enlever parfois des chiens devant les maisons. Vingt kilomètres plus loin nous abordons les premières maisons de Banméthuot.

Je me sens assez satisfait en pénétrant dans la ville avec le muntjac doré derrière l'auto, le pangolin dans le caisson, et le beefsteak de lézard géant à côté du chauffeur.

J'aurais été moins fier de ces dépouilles quelques jours plus tard, après avoir vu ce que je devais voir dans le Darlac...

BANMETHUOT :

LA MECQUE DE LA GRANDE CHIASSE

Pendant tout le trajet jusqu'au Darlac la pensée du défunt résident Sabatier m'avait obsédé, et j'harmoisais Banméthuot à son pittoresque souvenir.

Je m'imaginai un pauvre village perdu dans la forêt vierge, avec des cases en bois sur pilotis, perchées sur le bord d'une mare.

Je rêvais de cocotiers pluvieux, d'aréquieres anne-lés, de manguiers en dentelles et de décors pour *Pauline* et *Virginie*.

C'est pourquoi, lorsque j'arrivai vers quatre heures de l'après-midi au chef-lieu du Darlac, ce fut pour moi une désillusion.

Mon romantisme et mon amour de la couleur locale étaient cruellement mystifiés.

C'est une petite ville européenne, bien propre, bien coquette, qui s'offrait à mes yeux déçus...

Tout me parut banal au premier abord. Un réservoir d'eau pure s'étalait près d'une grande place, et l'on entendait des bruits de moteur dans l'usine électrique de M. Bourgery.

Çà et là, comme dans les autres postes d'Indochine : un kiosque, la résidence, l'hôpital, la prison, un groupe d'écoles...

Seule concession à l'exotisme : des bungalows blancs qui se cachaient derrière des tamariniers géants et des banians tourmentés le long d'une large avenue asphaltée.

Je remarquai des bornes-fontaines sur le bord du trottoir en grès et, m'imaginant qu'elles étaient postiches, je fis le geste qu'avaient fait avant moi Roland Dorgelès et bien d'autres voyageurs : je tournai la manivelle.

L'eau coulait, abondante!...

J'avais l'impression d'un bourg de France — car le village rhadé et le village annamite sont séparés de l'agglomération européenne — et je m'attendais à chaque instant à être salué par quelque paysan normand ou beauceron, debout, la fourche à la main, sur le pas de sa porte, près d'un tas de fumier.

Pourtant, sur le champ de manœuvres, un curieux spectacle attira mon attention.

Une cinquantaine de tirailleurs rhadés, tout nus, avec seulement une sorte de slip qui leur servait de cache-sexe, faisaient des exercices de culture physique sous le commandement d'un adjudant — rhadé également — qui, lui, était guêtré et harnaché de pied en cap.

En me voyant ils éclatèrent d'un rire bruyant, comme des enfants, montrèrent leurs dents noires, puis, avec un ensemble surprenant, étendirent vers moi le bras droit, la main à plat.

Je crus qu'ils me faisaient le salut fasciste, mais j'appris plus tard, par l'adjudant Y-Nghiem, leur chef, que ces athlètes cuivrés avaient tout simplement voulu m'honorer du salut olympique!

Plus loin, je rencontrai, enfin! un peu de pittoresque : un groupe de montagnards s'avancant d'un pas rapide.



Case moï dans la forêt



Chasseurs moïs



Chasseur moï avec arbalète

A mon grand étonnement, quelques femmes montraient des dents bien blanches. Bravement, au contact des Français, elles avaient renoncé à cette coutume barbare qui exige que les Rhadés fassent raser totalement leurs dents de la mâchoire supérieure, tandis que celles de la mâchoire inférieure sont simplement épointées : tout cela « pour ne pas ressembler à des chiens ! » disent-ils.

Mais tous : hommes et femmes, portaient des amulettes. Je remarquai des colliers de canines de chien au cou des enfants, tandis qu'un adulte — probablement malade — arborait un splendide œil de corbeau avec des écailles de pangolin, pour hâter sa guérison.

Quelques heures après mon arrivée les globes électriques commençaient à briller parmi les banyans géants, devant les maisons, et les quatre avenues tirées au cordeau devenaient noires.

Je me rendis compte soudain que Banméthuoit n'est qu'une toute petite enclave civilisée dans la jungle. Aux quatre points cardinaux les belles allées ratissées vont disparaître dans la brousse, où l'horrible terre rouge gluante du Darlac colle aux pieds.

Dès que l'on a franchi les petites crêtes vertes qui enserrant le poste, l'Aventure commence. Il faut « regarder à droite, à gauche » ainsi qu'il est dit dans la *Palabre du serment*.

Et le tigre, la nuit, se glisse parfois furtivement à travers la ville, ainsi que j'ai pu le lire dans plusieurs rapports de police.

Une chose frappe bien vite les étrangers à Banméthuoit : c'est l'empreinte, qu'y a laissée le résident Sabatier.

Le vieux retraité de Ninhhoa avait raison : tout porte encore la marque puissante du petit homme sec, à binocle de rond-de-cuir, qui était un poète en même temps qu'un grand réalisateur.

A certains moments j'ai eu l'impression que le Darlac était encore administré par un fantôme.

Les Rhadés, du reste, ne s'y trompent pas. A l'école Moï, reluisante de propreté comme le parloir d'un couvent, où les petits élèves appartenant à sept tribus différentes drapaient leur nudité dans de grandes couvertures de laine, j'ai fait poser la question suivante par un interprète :

« Quels ont été les grands chefs français ? »

La réponse unanime a été :

— « *Ay-Batier* » (le grand Sabalier).

Mais les écoliers couleur brique ont ajouté aussitôt :

— Et « *Ay-Marchi* » (le grand Antomarchi).

Antomarchi était un instituteur corse qui accomplit au Darlac une besogne d'érudition extraordinaire. Connaissant la langue rhadé d'une façon parfaite, il traduisit le *Bidoué* (coutume des anciens).

C'était aussi un homme de bien qui aimait les indigènes. Il vivait dans une paillote relirée, et on le surnommait parlout « le philosophe » et même « le Saint Inique ».

« *Ay-Batier* » ! « *Ay-Marchi* » ! : voilà deux noms qui font honneur à la France...

Lorsqu'on reste plusieurs jours au chef-lieu du Darlac, l'impression première de banalité, de calme bourgeois et de repos silencieux disparaît bientôt.

Après avoir été accueilli par Bannméthuo-Sancho, on découvre Bannméthuo-Quicholle.

Dans chaque maison tout rappelle la grande chasse. Aux murs s'étaient des panoplies de carabines, des poignards ivoire et argent, des cornes de cerfs par centaines, des massacres de bantings, des têtes de buffles naturalisées qui regardent fixement avec des yeux opalins.

Partout d'énormes défenses d'éléphants, des peaux de tigres et de panthères, des crânes d'animaux inconnus, aux os blanchis : même chez le pasteur évangélique canadien, même chez le missionnaire catholique français.

A Bannméthuo, quand vient l'heure de l'apéritif, la conversation débute banalement, comme dans tous les autres postes d'Indochine.

On parle de la saison des pluies qui se prolonge, de la difficulté à recruter des coolies mois, du prochain tournoi de tennis ou de bridge. On discute gravement s'il faut planter ou non des *Teptrosias* ou des *Leucoenas* (arbres d'ombrage), entre les caféiers.

Quand tout à coup, une jeune fille lance innocemment :

« A propos, vous savez qu'une panthère vient d'enlever en plein jour un chien sous la véranda du bureau de Poste d'Eanoët ? »

» C'est Mercurio, le Directeur de la C. A. D. A. qui me l'a dit. »

Dès lors tout le monde est déchaîné, surtout les nouveaux venus. On frappe sur la table, on commande une nouvelle tournée de martel-périer, on consulte le catalogue de Saint-Étienne qui est le livre de chevet à Bannméthuo.

D'autres fois, au milieu du silence religieux d'une partie de bridge, quelqu'un qui lit dans un coin un

journal de Saïgon entre en tranes et s'écrie, furieux :
« Vieilles barbes ! gâteux ! chassallions ! Allez chasser au bois de Boulogne ! « Ils » feraient mieux d'acheter un fusil de bois qu'une carabine Express ou Mauser. »

Renseignements pris, c'est un amateur qui proteste contre la nouvelle réglementation de la chasse en Indochine.

« Ils » : ce sont les fonctionnaires du Ministère des Colonies, rédacteurs du décret abhorré, et surtout les membres du Syndicat des Grandes Chasses Coloniales qui ont fait prendre ce fameux décret sans consultation des chasseurs coloniaux.

Chez les chasseurs professionnels — les guides de chasses comme l'on dit au Durlac — j'ai discerné beaucoup moins d'exaltation.

« Ah ! monsieur, m'a dit M. Nicolas Granjon, patron de l'Hôtel du Grand Cerf, tuer son ligre ici n'est pas bien difficile.

» Mais, franchement, c'est un plaisir dont on se lasse vite !... »

UN LIEUTENANT QUI N'AVAIT TUE JUSQU'ALORS QUE DES MOINEAUX...

Je descendis à l'hôtel du « Grand Cerf ». Imaginez une sorte de chalet suisse entièrement en bois, avec de gros chevrons, et un balcon où des peaux de ligres, les pattes écartées, sont clouées contre le mur.

Sous la véranda, des massacres de cerfs et de bœufs sauvages étalent la blancheur de leurs ossements et le jaune foncé de leurs cornes.

Cet hôtel a vu passer les meilleures carabines du monde. Dans son petit bar il n'est pas rare de rencontrer un chasseur professionnel de Saïgon et son riche client, qui se racontent de passionnantes histoires de chasse au retour de la grande mer de bambous ou de l'épaisse forêt des « trois frontières ».

Le « Grand Cerf » est le rendez-vous des globe-trotters. C'est l'antichambre de l'Aventure.

Sur son registre figurent les noms des milliardaires qui ont voulu goûter en Indochine les rudes émotions de la jungle, et aussi celui de Mrs Mary Hastings Bradley. Tous les amateurs de grande chasse connaissent de réputation cette courageuse sportswoman qui écrivit un charmant livre : *Trailing the tiger*, après avoir parcouru pendant des mois la Malaisie et

la brousse indochinoise, en compagnie de son mari. Les deux époux voulaient à tout prix tuer un tigre et passaient la plupart de leurs nuits à l'affût, auprès d'appâts disposés dans la journée, endurent le martyre de l'insomnie et des moustiques. Ils dépensèrent ainsi vainement une véritable fortune. Pourlant, en fin de compte, leur persévérance reçut sa récompense. Le tigre tant convoité fut abattu, non pas à Ban-méthuol, mais sur le plateau du Langbian, près de la station d'altitude de Dalat.

Je passai une excellente première nuit dans le Darlac. Banméthuol est à 600 mètres d'altitude et c'est une grande joie pour le touriste qui vient d'échapper à la chaleur humide de Saïgon, de dormir sous une couverture.

Le matin je descendis dans la salle à manger, meublée comme une hôtellerie de France.

Le patron Nicolas Granjon, grave, taciturne, était en conversation avec un jeune homme en chemise et short kaki. Ce dernier parlait beaucoup et paraissait très excité. Ils étaient penchés tous deux sur une revue.

Je regardai de binis : c'était le catalogue de la manufacture d'armes de Saint-Elie. Nicolas disait :

« En écrivant par avion vous aurez ces balles dans cinq semaines.

Et l'autre répondait :

— Quel malheur ! Ce sera trop tard ! Ma provision de cartouches s'épuise à Buon-Plao-Sieng. Je ne suis dans ce poste que depuis quelques semaines, et j'ai déjà tué tout ce qu'un chasseur peut désirer. Là-bas les fauves pullulent dans la réserve de l'Empereur

d'Annam. Depuis les premiers jours je ne tire plus sur les paons et les coqs sauvages pour ménager mes munitions.

» Imaginez ma joie : il y a trois mois à peine je tirais en France sur des moineaux !..

» Depuis deux jours je cherche un grand ours des montagnes dont mes tirailleurs rhodés ont relevé les traces. D'après eux il ne s'agit pas du petit ours des cocotiers, inoffensif, se nourrissant de miel, mais d'un ours tout noir, de haute taille, qui est carnassier et s'attaque à l'homme.

» Je vous réponds que je l'aurai, celui-là !

» En le pistant j'ai tué hier un énorme cerf d'Aristote : un *Con-Nai*, avec une balle du catalogue. Il était gros comme un cheval de France et resta « pile » sous mon coup de feu.

» Au devant de l'épaule il n'avait qu'une petite fente, mais derrière un trou comme ça !.. »

Arrondissant le pouce et l'index le jeune homme au short kaki évoquait une énorme blessure. Sa voix vibrail d'enthousiasme. Il se leva et se mit à arpenter la salle à manger comme s'il poursuivait une bête imaginaire. Je vis alors deux galons dorés briller sur sa poitrine.

« Je vous présente le nouveau commandant du poste militaire de Buon-Plao-Sieng. Il vient d'arriver de France », me dit Nicolas.

Alors je compris tout, subitement.

Nouvellement débarqué de Saint-Cyr ou d'une triste garnison de France, le jeune lieutenant s'était pris soudain d'une passion ardente, exclusive, pour la grande chasse.

Il devait passer ses nuits à l'affût dans la jungle argentée par la lune, bravant la fièvre des bois. Je

me le représentais la carabine à la main, le cœur battant, guettant les ombres fugitives de la forêt...

Il ne devait plus vivre maintenant que pour le plaisir de traquer les hôtes sauvages de la brousse. Jamais il n'avait dû se trouver aussi heureux et indépendant qu'au milieu de ses tirailleurs noirs, dans ce village isolé à la lisière des tribus insoumises.

Les deux années qu'il allait vivre là-bas seraient certainement les deux plus belles de son existence.

Ah! le pays l'avait bien vite conquis lui aussi ; comme ces vieux fonctionnaires qui ne voulaient plus partir pour la France à l'heure de la retraite; comme ce capitaine de la coloniale qui avait demandé à passer son congé dans une tribu Jaraï.

Je me sentis tout à coup plein d'indulgence pour Sébatier, le protecteur des Mois, qui devait s'ennuyer à mourir dans son appartement luxueux de Paris, au crépuscule de sa vie.

Et qui, pendant son agonie, avait appelé à son chevet son domestique rhadé, pour avoir une dernière vision du Darlac...

FATS DIVERS DE LA JUNGLE

A mon départ de Saïgon, un ami m'avait dit :
« Allez donc voir M. Mohsine, Directeur du Pénitencier de Bannméthuoat. Il a quelques belles histoires de chasse dans son sac. »

Je le trouvai dans son petit bungalow en bois dressé sur pilotis, juste en face la prison provinciale qu'il surveille comme un chien de garde.

Dans le salon, toujours les mêmes trophées de chasse, les mêmes défenses d'éléphant, les mêmes massacres de cerf, les mêmes panoplies d'armes brillantes que l'on retrouve dans toutes les maisons européennes de Bannméthuoat.

Mohsine est un jeune mélis franco-cambodgien à peau bronzée, au visage souriant, à l'œil vif. Particulièrement loquace, d'un caractère joyeux, il constitue une exception parmi les guides-chasse du Darlac qui sont tous tristes et taciturnes.

Cet Eurasien distingué me rendra les plus grands services pendant mon séjour sur le plateau noir, car il en connaît sur les bêtes sauvages et la forêt autant que les Rhadés eux-mêmes. Je l'ai souvent comparé à Strickland : ce personnage étonnant des *Contes des Collines* de Kipling, qui recherchait toujours le côté secret des choses de la jungle, et allait chaque fois

plus loin que l'épiderme quand il s'agissait des coutumes indigènes.

Avant l'apéritif je voulus, de la fenêtre, jeter un coup d'œil sur la prison.

Des murs badigeonnés de jaune encerclent une grande cour au fond de laquelle on aperçoit des cachots grillés, où sont enfermés des prisonniers politiques annamites condamnés pour meurtres ou attentats. A gauche, en entrant, c'est la prison provinciale avec le menu frelin de prisonniers rhadés, punis pour de petits larcins. Parmi ces derniers un seul parle le français : un secrétaire de la Résidence qui percevait l'impôt pour son propre compte dans les villages.

Je ne voulus pas demander à Mohsine de transgresser pour moi sa consigne en me faisant visiter les cellules du fond.

« J'avais déjà vu le bain de Poulo-Condore et je savais trop bien le spectacle qui m'attendait.

A notre entrée, les prisonniers annamites se seraient dressés tous ensemble sur leur lit de camp, comme mûs par un ressort électrique, les jambes tendues par la barre de justice. Ils auraient tourné vers nous leurs crânes rasés et leurs visages pleins de haine pour les hommes heureux qui venaient les regarder dans leur cachot, car la pire torture pour le forçat est la vue de la liberté dont jouissent les autres.

« Non, décidément, je ne pouvais plus supporter cette colère muette ! »

**

« Passons à des choses plus gaies, me dit Mohsine. Vous voulez quelques histoires de chasse ? Ne croyez pas que je sois une exception. Tous les coureurs de

brousse de Banméthuoct en auraient autant à vous raconter.

» Il y a quelques jours, tout près d'ici, des paysans rhadés m'appellent à grands cris et me montrent, parmi leur troupeau de vaches domestiques, un taureau qui essayait de se dissimuler.

» C'était un bœuf sauvage en mal d'amour. Je l'abattis d'une balle bien placée.

» Notez qu'au Darlac il n'y a pas de démarcation bien nette entre les animaux de la brousse et ceux de la ferme : les sangliers rôdent autour de la porcherie, les coqs sauvages viennent débaucher les poules de la basse-cour. Par contre des cochons domestiques qui se sont enfuis de l'enclos peuvent devenir des sangliers farouches, et j'ai connu une truie qui allait retrouver les vieux solitaires dans la forêt, quand elle était sous l'influence de son sexe.

» Autre chose : on a dû vous dire que les bêtes les plus dangereuses sont le tigre, le gaur et l'éléphant. Ce n'est pas mon avis : les indigènes doivent redouter surtout les crocodiles et les serpents. »

Mohsine reprit :

« Toutes les rivières du Darlac sont infestées de crocodiles. Il n'est pas rare qu'ils causent une mort par mois dans certains villages. Alignées sur les berges, ces sales bêtes ressemblent à s'y méprendre à des troncs d'arbre, et basculent comme au commandement, à l'approche de l'homme.

» Les crocodiles dorment le jour et chassent la nuit. Les Rhadés essaient parfois de s'en emparer par surprise, en plein midi, quand ils se rôtissent au soleil. Les chasseurs sautent dessus à plusieurs, leur retournent rapidement les pattes sur le dos, les musèlent et les garrottent le long d'un gros bambou qui sert à les transporter. Le gros danger est la queue

qui peut renverser plusieurs hommes. J'ai connu des pêcheurs qui ont eu une jambe fracassée par le saurien.

» La chasse au harpon donne de bien meilleurs résultats que la chasse à la surprise.

— Comment cela? dis-je.

— La lanterne sur le front, le Rhadé explore les bancs de sable, la nuit. Dès qu'il a fixé les yeux rouges du crocodile, il lance son harpon. Le « croc » fuit, transpercé, pendant que le chasseur file de la corde. Parfois l'homme est obligé de plonger sous les rochers pour livrer une dernière bataille à sa proie.

» Il enfonce même souvent son poing dans la gueule béante, hérissée de crocs formidables. Mais attention! Il faut qu'il n'ait aucune plaie au bras et que ses ongles soient bien taillés.

— Pourquoi cette précaution?

— La moindre égratignure entraînerait l'amputation car le crocodile sécrète un liquide venimeux. Malgré tout il est bien moins redoutable que les serpents qui infestent le Darlac et font des victimes chaque année.

» Il y a d'abord les grands pythons à losanges : gris, vert, azur, orange, qui dépassent parfois neuf mètres. J'en ai même vu un qui mesurait onze mètres (1). Son corps était gros comme un tonnelet. Je revois toujours son infâme tête couleur de champignon fâné. Il fut tué après qu'il eut encerclé un indigène, dont le corps, réduit en bouillie, cédait à la pression comme une poupée de son.

» Les pythons sont d'une force colossale. Contrairement à ce qu'on croit ils ne piquent ni ne mordent

(1) Le Père Adeux, missionnaire au Laos, aperçut également un python de onze mètres.

à l'attaque : ils frappent en bélier leur victime de la tête, puis l'enserrent dans leurs anneaux ondulants. Ils méritent bien le nom de « serpent-buffle » (con-ran-trâu) donné par les Annamites.

» Parfois, dans la jungle, j'ai assisté à ce hideux spectacle : les touffes d'herbe qui remuent doucement, une tête plate de serpent qui s'avance avec lenteur vers un cerf ou un sanglier récent, si extraordinaire

« J'ai même un souvenir récent, si extraordinaire qu'il va vous paraître invraisemblable. Heureusement que mon ami Maury : le gérant du bungalow, est là pour le certifier. Malgré tout j'ai de l'appréhension à vous raconter la chose.

— J'ai vingt ans d'Indochine : plus rien ne m'étonne, dis-je.

— Il y a quelques mois j'ai assisté à un combat horrible entre un tigre et un énorme python. J'étais tapi dans la brousse avec un guerrier rhadé. La lutte a dû se prolonger pendant plus d'une heure. Malheureusement nous ne sommes arrivés que sur la fin. J'imagine que la chose a dû se passer ainsi :

» Le python, embusqué dans un arbre, a vu le tigre qui dormait tranquillement dans la paille. Les yeux ardents il s'est laissé tomber sur lui en lasso, le frappant sur le crâne de son terrible coup de tête. Par malheur pour lui, il a dû dévier légèrement et le tigre, un peu étourdi, a labouré à coups de griffes les cercles hideux qui l'entouraient.

» Un conseil : si vous êtes attaqué par un gros serpent — et le python poursuit sa victime pendant des kilomètres — levez toujours les bras en l'air comme si vous faisiez « Haut les mains! ». Puis courez en zigzaguant.

— Merci du tuyau!

— C'est grâce à sa patte restée libre que « Ong

Cop » a pu gagner la bataille, longtemps incertaine. Sur une grande surface toutes les herbes étaient piétinées, et le serpent a été déchiqueté, déchiré en morceaux que j'ai rapportés à M. Maury. Tout le monde a pu les voir au bungalow. Quel spectacle incomparable perdu pour la caméra! Je n'ai jamais compris pourquoi les cinéastes ne viennent pas ici.

— Y a-t-il beaucoup de serpents venimeux au Darlac?

— Toute la gamme des ophidiens dangereux est représentée : le *serpent minute*, semblable à un gros ver de terre noir; le *serpent corail* à ventre rosé et blanc; le *serpent bananier* entièrement vert; le *serpent sauteur*, long de trente centimètres, qui sort quand il pleut, se love, et se détend brusquement comme un ressort à boudin; le *serpent à barbes*, dont la mâchoire est garnie de deux filaments comme le poisson appelé barbeau, et dont le venin plonge l'homme dans un sommeil invincible qui se termine par la mort.

» Enfin, dans les terrains marécageux, on trouve le *cobrah*, *naja*, ou *serpent à lunettes* dont la morsure peut tuer en deux ou trois heures, si l'on ne se pique instantanément au sérum Calmette.

» Le cobrah est très agressif. Mais avez-vous entendu parler des *ophiophages*?

— Pas encore.

— Ce sont des najas géants qui peuvent atteindre quatre mètres vingt-cinq de long, et sont noirs au-dessus, jaunes et gris au-dessous. Leur poche de venin est grosse comme un œuf; quelques secondes après leur morsure, la mort survient. C'est surtout à la période du rut, avant la saison des pluies, qu'ils sont redoutables et peuvent s'attaquer à l'homme. Leur nom scientifique : *ophiophagus elaps hamadryas*, leur a été donné parce qu'ils se nourrissent d'autres ser-

pents. Aux Indes, on en trouve quelques spécimens géants. On les appelle là-bas *cobras-royaux*. Ce sont eux que l'on voit, peints sur les murs des temples, à Colombo.

» En Indochine, on croyait leur espèce disparue. Pourtant un vieux légionnaire, retiré à Lagi, près de Phanthiel, en a aperçu quelques-uns, la nuit, qui se sont dressés en sifflant devant lui (1).

» Depuis, il n'ose plus chasser à la lanterne. Les yeux rouges et verts de ces grands reptiles l'ont glacé d'épouvante. Eh bien! si mes renseignements sont exacts, il y a encore des ophiophages dans certains endroits humides du Darlac... »

Une clameur subite interrompit notre conversation. Un cliquetis d'armes se fit entendre, et Mohsine se dirigea vers la fenêtre.

« Ce n'est rien, dit-il enfin. Les « politiques » annamites se ballent dans la prison pour des questions d'idéologie : Communistes contre Nationalistes ou Staliniens contre Trotskystes. Le corps de garde a dû intervenir. On trouve parfois le malin des détenus qui ont le ventre ouvert, dans leur cellule... »

Et je pensai soudain que la férocité du tigre, la violence du grand bœuf gaur, la traîtrise du serpent, n'étaient rien à côté de la méchanceté des hommes...

(1) J'ai vu par la suite ce vieux légionnaire. Il n'avait pour toute ressource, pour vivre avec sa femme annamite, qu'une pension de cinquante piastres par mois, et la chasse était pour lui un besoin.

En Indochine, le sort des vieux retraités, dont la pension n'est pas abondée, est misérable.

BOAS, PYTHONS, COBRAIS ET C"

Mes aventures avec les serpents, dans le Darlac, devaient se limiter à trois rencontres.

J'étais un jour dans le *tranh*, cette herbe-roseau couleur jaunâtre dont la hauteur varie entre un et quatre mètres : véritable paradis où toutes les bêtes de la jungle trouvent fraîcheur et sécurité, car un bruissement de feuilles leur signale toujours l'arrivée de l'ennemi.

Mon calibre 12 en main je chassais le cerf muntjac, lorsque, tout à coup, un cobra se dressa dans la paille qui atteignait à peine un mètre à cet endroit. Le reptile en fureur me regardait venir. Sa hideuse tête oscillait à droite et à gauche comme un périscope, juste au-dessus de l'herbe. Il se mit à siffler, à gonfler son cou et à écarter ses ailerons. Je le tirai alors à chevrotines et la charge fit presque balte dans la tête, ce qui me confirma dans la croyance des chasseurs que le serpent attire le plomb.

Une autre fois, dans la forêt-clairière, à quelques kilomètres de Banméthuot, le pisteur rhadé qui m'accompagnait poussa soudain un cri guttural et leva le doigt en l'air. Je crus qu'il voulait me désigner un oiseau ou un singe dans les branches et je levai la tête. Le Moï continuait de grogner et je me rappelai



Femelle de rhinocéros tuée par M. Merle le 19 mai 1930 dans les marais de Chap, après une poursuite de 42 heures



Éléphants sauvages

soudain que c'est ainsi que ceux de sa race montrent le gibier qui est à terre. Lorsqu'il s'agit d'un bœuf sauvage le pouce et le troisième doigt recourbés imitent la forme du massacre de cet animal.

Je baissai les yeux et j'aperçus un python molure de quatre mètres de long, couleur gris beige avec des taches chocolat. Il était enroulé sur lui-même, au milieu de feuilles mortes, et un énorme renflement, dans le milieu de son corps, indiquait suffisamment qu'il était en train de digérer une grosse proie.

Une décharge de chevrolines dans sa petite tête argentée le fit passer sans douleur du sommeil léthargique au trépas, sans que sa précieuse peau fût endommagée.

Ma troisième aventure se déroula dans un rây moi abandonné, où j'avais aperçu quelques jours auparavant des poulets sauvages. Baissant la tête je vis un serpent trigonocéphale, d'un mètre environ, annelé jaune et noir. Comme il était parfaitement immobile et allongé dans un creux je m'imaginai qu'il était mort et le touchai du canon de mon fusil. Aussitôt le reptile tourna vers moi sa tête menaçante, dardant l'éclair noir de sa langue fourchue, et fit un bond pour me mordre avec ses crocs venimeux.

Je poussai un cri de terreur — qu'entendit un automobiliste sur la route voisine — et n'eus que le temps de me jeter de côté pour éviter cette attaque soudaine. Je pus ensuite fusiller presque à bout portant la dangereuse bête avec mon plomb de 4.

Ces trois rencontres n'eurent pas de suites fâcheuses pour moi. Par contre on me conta à Bannéthoul plusieurs histoires de serpents qui se terminèrent tragiquement pour leurs héros.

Il y a une vingtaine d'années un colon qui dirigeait une grande plantation de café tua une femelle

de *cobrah-cheval* ou *cobrah à monocle*. C'était un homme simple et la vue du grand naja mort lui donna l'idée de faire une bonne blague à sa femme qui était partie ce jour-là au chef-lieu pour y faire des achats. Vite il étendit le corps du reptile sur le lit de son épouse et quand celle dernière rentra le soir il lui dit :
« Viens voir ma chérie le joli cadeau que je t'ai acheté! »

Comme la malheureuse ouvrait la porte de sa chambre un gros serpent se précipita sur elle et la mordit à deux reprises.

C'était le mâle qui était entré par la fenêtre, attiré par l'odeur de sa compagne morte!

La femme du colon mourut un quart d'heure après, dans d'abominables souffrances.

Un autre colon rentrait à midi dans son bungalow lorsque son petit garçon âgé de cinq ans l'aborda joyeusement et lui dit en battant des mains :

« Papa, viens vite voir dans ma chambre quelque chose beaucoup joli! »

Ce « *quelque chose beaucoup joli* » était un serpent blanc, rouge et noir : probablement un serpent corail d'une espèce très venimeuse, qui s'était levé sur le lit de l'enfant. Quand le père entra dans la chambre il se détendit comme un ressort à boudin et fit flèche de son corps. L'homme n'eut que le temps de se jeter de côté et de saisir une badine sur une commode, pendant que le petit garçon s'enfuyait épouvanté. La lutte avec le serpent bondissant dura plus d'un quart d'heure au milieu des meubles renversés. En fin de compte le reptile eut les reins cassés, non sans avoir auparavant mordu au poignet le colon qui fut sauvé par le sérum Calmette.

On me raconta également au Darlac l'histoire de cet officier qui, rentrant chez lui, en pleine nuit, eut

l'idée d'allumer son briquet : ce qu'il ne faisait jamais. Cette inspiration lui sauva peut-être la vie car un cobrah était enroulé à la poignée de la porte!

Il y eut aussi ce Français qui fut mordu à la fesse, alors qu'il était aux W. C., par un serpent monté silencieusement du fond de la fosse septique.

Et cet autre colon, qui, entendant un vacarme infernal dans son écurie, aperçut finalement sur le dos d'un cheval qui se cabrait avec terreur un long serpent noir, qu'il avait pris d'abord pour une courroie pendante.

Je racontai par contre à mes hôtes l'aventure terrifiante survenue en 1895 à un prisonnier politique annamite évadé dans la montagne du bague de Poulo-Condore. J'avais exhumé ce vieux fait divers en fouillant, quelques mois auparavant, dans les archives du pénitencier, pour retrouver la trace du passage du grand compositeur Saint-Saëns dans les îles d'expiation.

Ce bagnard annamite fut surpris dans la forêt par un gros serpent boa (*con-ran-hô-mang* ou *serpent-ligre*) et proprement avalé après avoir été enduit de bave gluante.

Il est à noter que les véritables boas, fréquents aux Antilles et en Amérique centrale, n'existent en Indochine que dans l'archipel de Poulo-Condore composé de douze îles ou îlots. Pendant mon séjour là-bas on m'a conté plusieurs histoires horribles de serpents géants et notamment celle du fameux *con-rit* (mille pattes), qui fut capturé par le nommé Tran Van Con, et qui mesurait dit-on douze mètres de longueur (1).

(1) En préparation : *Le mystérieux voyage de Saint-Saëns au bague de Poulo-Condore.*

Les serpents s'apprivoisent-ils facilement? On peut répondre par l'affirmative. Dans des cases annamites j'ai vu des serpents de pagode qui accourent à l'appel comme des chiens, et se nourrissent de rats et de souris.

Mais le dressage le plus extraordinaire a été obtenu par M. Rousseau, agent technique des Travaux publics. Chez ce fonctionnaire j'ai vu de grands pythons qui se promenaient en liberté, autour des chausseselles des invités, à l'heure de l'apéritif.

Mme Rousseau, qui portait autour du cou un serpent en guise de collier, m'a fort aimablement documenté sur les mœurs de ses pensionnaires.

« Mes pythons sont fidèles, m'a-t-elle confié. La forêt est à cent mètres et pourtant aucun ne songe à s'évader.

» Ils sont sensibles aux caresses, ne font pas de mal à mes singes et protègent des agoutis.

» Ma favorite *Blanchette* : une femelle de python, m'a donné récemment une preuve de propreté. Par inattention, je l'avais laissée seule dans la maison pendant trois jours. A mon retour, elle fila comme une flèche dans le jardin pour faire ses petits besoins, mais elle n'avait sali aucune pièce.

C'est chez M. Rousseau, en touchant les écailles imbriquées de *Blanchette*, que je me suis rendu compte que les serpents ne sont pas aussi froids qu'on le prétend.

La mangouste a-t-elle vraiment raison du serpent? Cela dépend de la grosseur de ce dernier. On a vu des

mangoustes venir à bout de pythons de deux mètres cinquante, mais cette longueur est sans doute un maximum pour ce petit mammifère qui semble être immunisé, dans une certaine mesure, contre le venin de serpent.

Des expériences curieuses ont été faites avec des mangoustes, à l'Institut Pasteur de Saïgon.

Ces petits carnassiers ont parfaitement résisté à des doses de venin six fois mortelles pour 2 kilos de lapin.

Leur pouvoir antitoxique provient sans doute de la vaccination résultant de la mastication des glandes venimeuses des serpents dévorés.

Faut-il donner créance aux vertus mirifiques des *bézoards* ou *pierres vivantes* : concrétions calcaires extraites du ventre des najas?

Aucun Européen du Darlac n'a pu me documenter sur cette intéressante question, mais je suis parvenu à rassembler quelques renseignements par l'intermédiaire de Y-Say : représentant du peuple Rhadé.

Les chasseurs birmans ont appris aux Rhadés et aux Muongs la façon dont on se sert, aux Indes, du bézoard pour guérir certaines maladies et notamment de l'hydropisie.

Le patient commence par se purger avec de l'huile de ricin ou des graines de saül. Il boit ensuite pendant plusieurs jours des tisanes sudorifiques. Enfin le bézoard, écrasé dans une boisson chaude, complète l'élimination des poisons.

Un spectacle qu'il est rarement donné de voir est celui de l'accouplement des serpents dans la jungle. M. Auger, colon au kilomètre 47 de Banméluot, a tué à deux reprises des cobras accouplés, et m'a décrit ces amours horribles.

Les serpents s'accouplent comme les chiens, par

deux petits crochets durs, de un centimètre environ, qui se trouvent de chaque côté du cloaque.

Enfin, au Darlac, j'ai pu me renseigner d'une façon précise sur l'efficacité du sérum Calmette.

J'ai appris qu'on peut absorber impunément, par voie gastrique, mille doses mortelles de venin de cobrah : ce poison ne dialysant à travers les membranes qu'avec une lenteur extrême.

Il faut peut-être voir dans ces ingestions massives de venin le secret des charmeurs de serpents.

A Bannéthuot, on montre comme curiosité, aux étrangers, un petit Rhadé qui fut sauvé par le sérum Calmette dans des circonstances dramatiques.

Amené à l'infirmerie, deux heures après avoir été mordu par un cobrah, il était considéré comme perdu, son corps étant déjà noirâtre.

Une expérience désespérée fut tentée sur lui. On lui injecta quatre doses de sérum Calmette, qui, normalement, auraient dû provoquer une mort immédiate.

Le petit Moï pourtant en réchappa, après que son corps eût complètement pelé!

Par contre il est des morsures dont lesquelles, hélas! le sérum Calmette est impuissant : notamment celle d'un serpent vert marbré de brun, de noir et de blanc.

De celui-là on pourrait dire, comme le dicton espagnol :

*Quando esta vibora os pica
No ay remedio en la botica.*

LE RHINOCEROS D'INDOCHINE : PIECE RARISSIME, ANIMAL D'UN AUTRE AGE

Il est de coutume en Indochine, pour le voyageur, de rendre visite au chef de chaque province, et je ne manquai pas à la tradition.

Le lendemain dans son cabinet, M. Gerbinis, Résident de France à Bannéthuot : homme d'une élégance rare, discret, racé, sportman accompli, m'entretenait de la chasse dans le Darlac et me disait :

« Nous venons, Sa Majesté Bao Dai, son officier d'ordonnance le capitaine Reynaud, et moi-même, de parcourir la réserve de chasse de Buon-Plao-Sieug, à 82 kilomètres de Bannéthuot.

» Nous avons rencontré sous les hôtes de la forêt. Des hordes d'éléphants, des troupeaux de buffles ont fui devant nous. Sa Majesté — qui est une excellente carabine — a réussi un joli tableau.

» Mais ce qui nous a fait le plus grand plaisir est d'avoir appris, par les tribus rhadées, que trois grands rhinocéros unicorns hantent ces parages. On a repéré leurs traces toutes fraîches... »

Je tressaillis!

Allons! une fois de plus, au cours de mes vingt ans de brousse indochinoise, j'entendais parler de cet animal d'un autre âge, errant, fantomatique, qui

déambule de l'Inde à l'Annam, en passant par le Siam, à raison de vingt kilomètres par nuit.

Mais, une fois de plus, il s'agissait de rhinocéros aperçus par des indigènes et non par des Européens.

Si mes souvenirs sont exacts le dernier Français qui eut la chance impériale de tuer un rhinocéros en Indochine est M. Merle, Receveur des Douanes à Kompongcham (Cambodge), qui devait se suicider peu après d'un coup de revolver pour des chagrins intimes.

Cet événement mémorable — qui fit date dans les annales cynégétiques de la colonie — eut lieu le 19 mai 1930 après une poursuite de quarante-deux heures, dans la forêt de Trao-Bak, sur le plateau de Chup. En 1930 ce district cambodgien au sol rouge n'était pas encore la plus grande plantation d'hévéas du monde, d'un seul tenant. Chaque année quelques rhinocéros traversaient ses futaies épaisses, venant du Laos.

Mais si M. Merle tua un rhinocéros c'est grâce à un ensemble de circonstances extraordinairement favorables. Il était marié avec la fille d'un haut notable cambodgien, et bénéficia, par l'intermédiaire de ce dernier, de tous les concours nécessaires : indicateurs, pisteurs, armée de rabatteurs qui traqua la bête sur les berges marécageuses du Mékong.

Le pachyderme abattu pesait deux mille quatre cents kilos. La dépouille fut vendue sur place mille quatre cents piastres à un commerçant de Kompongcham : M. Merle s'étant réservé les quatre pattes pour en faire quatre pots à fleurs. Mais, immédiatement, un Chinois de Saïgon survint et racheta l'animal pour deux mille cinq cents piastres. Aujourd'hui il eût payé une véritable fortune!

Depuis M. Merle, une singulière malchance a pour-

suivi tous les chasseurs français qui se sont attaqués à des rhinocéros. On dirait que cet étrange pachyderme se rit des carabines perfectionnées des Blancs, et qu'il n'est vulnérable qu'aux flèches empoisonnées des Moïs.

Du fait, tous nos compatriotes d'Indochine qui ont écrit, depuis vingt ans, leurs souvenirs cynégétiques, ont déclaré loyalement n'avoir pu inscrire sur leurs tablettes cette pièce rarissime. La fatalité s'en est toujours mêlée au moment même où ils croyaient toucher au but.

La mésaventure survenue en 1904 au marquis de Barthélémy est notamment du plus haut comique. Ce hardi pionnier, qui lança Camranh, visitait un jour le petit lac Mercier situé dans sa concession près de Banghoï. Tout à coup, du haut d'un rocher à pic, il aperçut dans un petit bois de bananiers sauvages quelque chose comme un rocher qui remuait.

« Tia! Con-Tây (Père, un rhinocéros!) », lui cria son boy.

Le boy disait vrai. Le lendemain, le marquis revint à la même heure avec une carabine. Le rhinocéros était toujours là, se vautrant voluptueusement dans la fange et se régaland de bananes, de fruits sauvages et de racines. Une balle allait jaillir de la carabine, mais au dernier moment le chasseur se ravisa : l'idée d'une bonne plaisanterie lui était venue.

Dès le retour à sa concession il lancerait un telegramme à des amis de Saïgon. Ces derniers arrivaient dans une huitaine de jours. Un après-midi, négligemment, il leur ferait une proposition extraordinaire :

« Voulez-vous que nous allions tous ensemble tuer un rhinocéros? »

Par la suite la renommée de Nemrod lui-même ne serait rien à côté de celle du colon de Camranh.

En attendant la venue des visiteurs, le marquis de Barthélémy se rendait tous les jours au rocher, pour constater, à heure fixe, la présence de la bête qui restait tranquille, ne se sachant pas repérée. Trois heures avant l'arrivée de ses amis, il voulut assurer le coup par une dernière visite, armé d'un simple appareil photographique. Palatité! une fumée montait près du petit lac, tandis qu'un bande d'indigènes dépeçait le rhinocéros après l'avoir tué.

Un domestique de la plantation, intrigué par les allées et venues de son patron, avait vendu le secret à des chasseurs laotiens, et ces derniers avaient tiré avec une vieille pétroire chargée d'un lingot de fer empoisonné.

Plus près de nous, MM. Millet, de Monestrol, Plas et le docteur Dufossé ; tous les quatre chasseurs remarquables, n'eurent pas plus de chance que le marquis de Barthélémy et l'avouent dans leurs livres passionnants sur la chasse.

Le docteur Dufossé raconte, dans *Chasse et Tourisme*, qu'en septembre 1917, chargé d'une exploration dans la chaîne de l'Eléphant au Cambodge, il eut l'occasion, une nuit, d'entendre un mugissement lointain que ses coolies lui déclarèrent être celui du rhinocéros.

Le hasard me fit accepter un jour l'invitation de M. Filly, ancien officier aviateur et garde des forêts à Sondinh, dans le Sud-Annam. Comme nous prenions l'appétitif sous sa véranda, il me montra, se profilant à l'horizon, les deux montagnes jumelles que les Annamites appellent : « Le Père et la Mère ».

« Je viens de passer là-haut huit jours merveilleux, me confia-t-il avec émotion. Personne n'y était

encore monté. Les cerfs qui ne connaissaient pas la méchanceté de l'homme ne regardaient passer sans honger.

Quand tout à coup j'entendis un bruit infernal dans un ravin : un vacarme effrayant d'arbrisseaux arrachés, de buissons lacérés, de lianes traînées dans la jungle par un monstre. On eût dit d'un troupeau de buffles en furie!...

« Ce n'était pas un éléphant : ce mastodonte, quand il défile sans être vu, ne fait pas craquer une branche sous ses grosses pattes précautionneuses.

« Je réalisai par la suite qu'il s'agissait d'un rhinocéros. Du reste, le lendemain, je retrouvai dans la boue les empreintes en forme de trèfle à cinq feuilles du sombre pachyderme, qui échappa à toutes mes recherches. »

Parcille déconvenue survint à M. Vincent Piétri : naturaliste et chasseur professionnel bien connu des Saïgonnais. Il revenait de Phantiet sous une pluie battante, la nuit, par la route Coloniale n° 1. Soudain une masse sombre se dressa devant l'auto. M. Piétri freina à moins de vingt mètres et là, saisi par l'émotion, il eut du mal à réaliser qu'il se trouvait en présence d'un grand rhinocéros unicolore : un mâle de plus de deux mètres de haut.

Hélas! il était sans arme, ce qui ne lui arrivait pour ainsi dire jamais. Le monstre resta plus de cinq minutes dans les phares : de face, puis de profil. Il n'osait avancer et semblait aveugle. L'effluve de la voiture lui étant inconnu il seconna furieusement, à plusieurs reprises, sa tête bosselée et surmontée d'une splendide corne, puis prit le parti de rentrer lentement dans la brousse.

Quel regret! Pendant plus d'un quart d'heure

notre compatriote resta sur place, ne pouvant réagir, tellement son cœur battait!

Il faut remonter à la fin du siècle dernier pour trouver les noms de chasseurs européens qui abattirent plusieurs rhinocéros dans le Sud Indochinois. Le record est détenu par M. Velzel avec douze, puis M. Cruppi, six et M. Tassard, quatre. En 1880 les rhinocéros venaient jusqu'à Bienhoa en Cochinchine. Au Cap Saint-Jacques un officier tira à bout portant sur un gros solitaire. Il fut relevé le lendemain, couvert de blessures, et n'en réchappa que par miracle.

En 1899 le hasard fit rencontrer à M. Bordeneuve, Inspecteur des Eaux et Forêts, trois rhinocéros dans la région marécageuse du Sud-Annam située au confluent du Song Dinh et du Song Ray. Les trois bêtes chargèrent le forestier, puis allèrent se remiser dans les lagunes près de Lagi. Là, un touriste danois eut la chance d'abattre une femelle.

MIEUX QUE LA MOUCHE CANTHARIDE

Tous ces souvenirs sur le rhinocéros m'étaient revenus en foule, dès les premières paroles de M. Gerbinis évoquant les trois grands unicornes qui hantaient la réserve de chasse de Buon-Plao-Sieng.

Le résident de France à Bannéthuot respecta un moment mon silence, puis reprit de sa voix lente :

« Depuis que je sers dans la Haute Région j'ai remarqué la sorte d'hallucination collective qui s'empare des chasseurs français et indigènes, dès qu'un rhinocéros a été repéré dans la contrée.

« Chacun s'imagine avoir vu le hargneux pachyderme dans des sous-bois qui suent la fièvre, au-dessous de voûtes mortelles, ou au milieu de frondaisons et de marais putrides.

« L'appât du gain entre pour une grande part dans cette exaltation. Le rhinocéros est un coup de fusil qui rapporterait une petite fortune : la pharmacopée sino-annamite faisant le plus grand cas de son inestimable dépouille, à laquelle elle attribue des vertus miraculeuses.

« Tout est utilisé par les médecines chinoises : le sang, les os, la peau, la vésicule biliaire, les tripes, la fiente et même la terre dans laquelle a coulé le sang de la victime. Avec tout cela on fait des pilules et des

potions revigorantes. Les dents et les ongles du sabot gauche sont de subtils contre-poisons et un remède pour les maladies de cœur. L'urine — soigneusement conservée dans la vessie — facilite paraît-il les accouchements.

» Quant à la corne de rhinocéros sa râpure entre dans la préparation d'une drogue dont la vertu aphrodisiaque est célèbre dans l'Asie entière.

— Mieux que la mouche cantharide vendue à Port-Saïd? demandai-je en riant.

— Cent fois plus efficace. Grâce à cet excitant génésique puissant, les riches commerçants chinois de Cholon, au ventre boursoufflé, peuvent inviter chez eux les petites chanteuses qui aguichent les clients des restaurants de nuit, au milieu du fracas des tam-tams et des cuivres.

» Relisez les passionnants *Récits de chasse au Laos* de Guy Cheminaud. L'auteur affirme que la réputation de ce philtre n'est pas surfaite, et qu'il regrette bien, aujourd'hui qu'il est vieux, de n'avoir pas conservé, ne fût-ce qu'un fragment de corne de l'unique rhinocéros qu'il a tué.

» Au XVII^e siècle, le roi du Siam fit cadeau à Louis XIV de cinq cornes de rhinocéros cerclées d'or. L'histoire ne nous dit pas si le Roi-Soleil en fit usage... »

M. Gerbinis sourit finement, puis ajouta aussitôt :
« Mais tenons pour certain que Louis XV s'en fit certainement servi!... »

» Pour tirer profit du vice des Chinois les chasseurs indigènes se mettent en campagne dès qu'ils ont relevé les traces du rhino sur les berges vaseuses des grands fleuves. C'est alors une poursuite épuisante et dangereuse, qui dure parfois des semaines à travers des forêts marécageuses et des taillis épineux.

» Il y a sept ou huit ans les Moïs de Kontum tuèrent un grand solitaire d'une curieuse façon.

» N'ayant pas de balles, ils chargèrent leurs vieux fusils avec des flèches empoisonnées sortant de deux ou trois centimètres du canon bourré de poudre. Le poison employé par les montagnards est le produit de la sève d'un grand arbre à écorce très blanche. Ce poison peut servir plusieurs fois et ne perd rien de sa force primitive, même après plusieurs années.

» Les Moïs se glissèrent contre le vent de l'animal soupçonneux, qui, s'il y voit très mal, jouit d'une ouïe et d'un odorat parfaits. Ils se traînèrent à plat ventre dans la brousse, protégeant de leur main la mèche allumée des vieilles canardières; puis, arrivés à vingt pas, tirèrent ensemble.

» Le rhinocéros, frappé à mort, chargea tout droit dans un fourré, les flancs horriblement déchirés par les flèches qui s'accrochaient aux arbres.

» Le soir même, le corps de la bête était vendu à un Chinois de Quinhon. Sous le houclier du flanc, on trouva une balle de fort calibre tirée depuis longtemps.

» C'est alors que des trafiquants européens de la côte tentèrent vainement une petite spéculation. Ils écrivirent à des confrères d'Afrique, et se firent envoyer du Kenya quelques cornes de rhinocéros qu'ils essayèrent de vendre en Annam.

» Peine perdue! Les Chinois s'aperçurent vite du changement et refusèrent catégoriquement les cornes d'Afrique, qui, paraît-il, n'ont pas les mêmes vertus que celles d'Indochine.

» Du reste il n'y a pas à s'y tromper : la corne d'Asie — bien plus courte que celle d'Afrique — dépasse rarement quarante centimètres de longueur. De plus elle présente un certain translucide sur le bord extérieur de la base.

— Avec une poursuite aussi acharnée les rhinocéros ont donc disparu de l'Indochine, monsieur le Résident? dis-je.

— Leur disparition est quasi-totale. A mon avis, il ne reste qu'une trentaine de grands unicornes (*rhinoceros sondaicus*) dans toute la colonie. Quant au rhinocéros bicorne (*rhino sumatrensis*) beaucoup plus petit, excellent nageur, facilement reconnaissable à la quantité de poils noirs couvrant son corps, je crois qu'il n'existe plus qu'à l'état de souvenir.

» On aurait vu récemment un bicorne près de l'auberge de M. Amposta, à Banghoï. J'ai peine à le croire. »

Et M. Gerbinis conclut mélancoliquement :

« Le temps est loin où le Siam exportait mille cornes par an. L'attention des autorités devrait, semble-t-il, être attirée sur cette question. Déjà certains animaux ont été rayés des listes de la faune indochinoise ou sont près de l'être : le lapir, l'orang-outang, le bouquelin, certaines espèces de koprei.

» Il importerait de garder quelques spécimens de rhinocéros pour les générations futures.

» Imitez l'initiative du Jardin zoologique de Bangkok qui vient de payer 10.000 ticaux pour la capture d'un jeune sujet vivant. »

SOUVENIRS DE CHASSE D'UN VIEUX RUADE

« Il y avait autrefois dans le Darlac bien plus de rhinocéros que de nos jours et les indigènes en tuaient beaucoup, grâce à des procédés de chasse surprenants », avait ajouté le Résident Gerbinis.

Ces paroles m'avaient frappé et j'ai fait rechercher un vieux Rhadé pour me parler de l'époque où les Français n'étaient pas encore installés dans le pays : bien avant l'arrivée de Sabatier.

On me l'a amené deux jours après, d'un village lointain.

C'est un vieillard au visage crevassé, ou teint de cuivre. En le regardant on est tenté de donner créance à la légende qui veut que les Moïs descendent des Peaux-Rouges d'Amérique.

Sa mâchoire inférieure, d'un prognathisme assez accentué, lui donne un aspect farouche.

Il est vêtu du langouli traditionnel qui bat ses cuisses maigres quand il marche courbé sous sa hotte, le coupe-courl en main. Sur sa tête, les cheveux enroulés sont coiffés du turban. Aux bras, des anneaux de cuivre. Sur la poitrine un collier d'ambre, et quelques dents de tigre qui donnent paraît-il courage et réussite dans la vie.

Mais ce qui me frappe le plus dans cette silhouette

ce sont les bras : si longs qu'ils arrivent presque aux genoux et donnent à l'ensemble une allure simiesque.

Par l'intermédiaire d'un infirmier rhadé, qui me sert d'interprète, j'entame la conversation. Les mots monosyllabiques se succèdent, chantants, comme un gazouillis d'oiseaux.

« Oui, dit le vieux Rhadé, il y avait beaucoup de rhinocéros jadis. Au temps de mon père, on en voyait d'énormes dans les fourrés, au bord des rivières.

— Et les Moïs les suivaient à la piste?

— Parfois pendant des semaines, car le rhinocéros court toute la nuit pour chercher sa nourriture et se cache le jour pour se reposer. Mais les traces sont faciles à reconnaître dans la terre humide.

— Comment cela? dis-je.

— L'empreinte du pied a exactement la forme d'un trèfle à cinq feuilles très arrondies. Chez l'éléphant, au contraire, le feston est peu accusé.

» De plus, le passage de la bête ombrageuse est jalonné par des mares souillées et des fougères arborescentes piétinées. Par intervalles de la bave sanguinolente, car le rhinocéros adore les épines qui lui déchirent la gueule.

» Il n'y a pas de bête plus stupide. S'il trouble l'eau avec sa corne avant de boire c'est tout simplement qu'il est furieux de voir son image reflétée dans les mares. Et il fonce contre elle sauvagement!...

» Les Rhadés, au temps de mon père, avaient un procédé de chasse extraordinaire. Mais vous ne me croirez pas...

— Racontez toujours.

— Quand le rhinocéros est bien repu de plantes sucrées, de patates et de pousses de bambou sauvages,

il s'endort lourdement, le dos sur un buisson épineux, les jambes en l'air, la gueule largement ouverte.

» Un Rhadé se glissait alors dans un arbre proche. Il attachait à une corde une sorte de harpon à deux pointes empoisonnées, qu'il introduisait doucement dans la gueule béante de la brute.

» A un signal, des gongs faisaient entendre un vacarme formidable dans la forêt...

— Le rhinocéros se réveillait et en bougeant s'enfonçait le harpon dans la gorge? fis-je.

— C'est cela même. Mais des coups de gongs partaient d'un autre coin de la forêt. Alors c'est l'autre pointe du harpon qui faisait jaillir un flot de sang.

» Et cette navette infernale, rythmée par le fracas sauvage des gongs, continuait jusqu'à la mort du monstre affolé.

» D'autres fois le chasseur — complètement dévêtu pour ne pas s'accrocher aux ronces — se postait sur le sentier suivi habituellement par le rhinocéros, entre sa bauge et le gagnage. Il l'attendait de pied ferme avec une lance.

» Dans l'impossibilité d'obliquer dans la brousse ou de faire un tête à queue avec sa peau cuirassée, la bête était obligée d'avancer.

» Elle se contentait de branler la tête en reniflant et en grognant stupidement, la gueule entr'ouverte.

» C'est le moment que choisissait le Rhadé pour lui enfoncer sa lance que choisissait le Rhadé pour

» Ne pouvant se débarrasser du fer meurtrier qui déchirait ses chairs à chaque mouvement, le rhinocéros ne tardait pas à expirer, après avoir poussé des hurlements terribles.

— Et les pièges à gros gibier dont on m'a souvent parlé dans le Darlac?

— Ce sont des fosses assez profondes en forme

d'entonnoir, creusées sur les passes de l'animal, et recouvertes de branches et de feuilles. Parfois le fond est garni de piques et de lances empoisonnées. Les gros animaux restent suspendus et immobilisés entre les parois.

» Au temps de ma jeunesse ces pièges dangereux étaient toujours signalés par des repères, mais les marques étaient enlevées dès que les trafiquants annamites de la côte montaient recruter des esclaves dans les villages moïs. »

Au premier abord ces remembrances du vieux Rhadé me parurent ressortir au domaine de la fantaisie et de la galéjade.

Pourtant, à la réflexion, on est obligé de convenir de leur vraisemblance.

Ce ne sont pas les chasseurs européens qui ont presque anéanti l'espèce des rhinocéros en Annam, en Birmanie et au Siam, où, d'après M. Guy Cheminaud, trente mille porteurs de cornes furent abattus entre les xvi^e et xix^e siècles.

Ce sont incontestablement les indigènes avec leurs arbalètes, leurs lances et leurs pièges.

D'ailleurs en ce temps-là la chasse était bien plus facile semble-t-il. Tous les récits s'accordent à dire que les rhinocéros étaient bien moins farouches que de nos jours. Ils n'avaient pas encore été épouvantés par nos armes à feu bruyantes. C'étaient des créatures paisibles et inoffensives qui regardaient stupidement venir à leur rencontre, sans penser à mal, la bête verticale et supérieure qu'est l'homme.

Francis Garnier, en 1866, au retour de son voyage à Angkor, se rencontra nez à nez avec un rhinocéros solitaire, sur le Haut Mékong, et il nota, dans ses mémoires : « Je ne songeai pas à poursuivre ce timide pachyderme ! »

un blanc serait donc s'exposer aux pires représailles des dieux.

Voilà qui explique la force d'inertie opposée par les guides indigènes et les insuccès continuels des chasseurs européens.

« Ne vous étonnez pas si M. Merle s'est suicidé peu de temps après avoir tué son rhinocéros, m'a dit gravement un vieux secrétaire annamite de la Résidence. Il était maudit. Coïncidence curieuse : la forêt dans laquelle la bête tomba s'appelle *Trao-Bak* : du nom d'un arbre qui sert à faire des cercueils de luxe ! »

J'appris aussi à Bannméthuoï la raison des vertus magiques de la corne de rhinocéros. Elle réside dans la croyance des peuples primitifs que la partie vaut le tout. Cette fameuse corne, de même que la peau de la panthère, la moustache de tigre, a tout autant d'effet que l'animal entier auquel appartenait la dépouille.

Si les Chinois ne prisent guère que ses propriétés médicinales et aphrodisiaques, les montagnards du Darlac, eux, voient dans cet appendice sbrax le palladium qui confère tous les bienfaits de la terre : bonheur, santé, richesse, prestige.

Depuis qu'un chef Bih, qui réside dans les Hauts-Plateaux, a acquis une corne de rhinocéros, tout lui réussit, dit-on à Bannméthuoï, avec une facilité prodigieuse.

J'allai voir ce trophée merveilleux qui mesure 42 centimètres de longueur et 38 cm. 50 de tour de base, ce qui constitue paraît-il le record en Indochine.

Un secrétaire annamite avait remarqué, grâce à l'esprit d'observation particulier à sa race, tout l'intérêt que je portais au rhinocéros. Il vint me trouver un soir à l'hôtel du *Grand Cerf*, dissimulant sous son bras une corne à base très large et à pointe arrondie.

AUTRES HISTOIRES DE RHINOCEROS

L'histoire du rhinocéros crevant la gueule ouverte sous la lance ou le harpon, fit bien rire plus tard M. de Beaumont, député de la Cochinchine, qui avait la prétention de s'y connaître, puisque, en dehors de son titre de champion olympique de tir au pigeon, il était un chasseur renommé de grands fauves.

Qu'aurait dit le gendre du comte de Rivaud (le grand « seigneur » des Terres Rouges) s'il avait entendu tout ce que l'on me raconta du rhinocéros pendant mon séjour au Darlac !

Dans les cases en bois sur pilotis où les familles rhadées s'entassaient à deux mètres des cochons, des poules et des buffles domestiques, autour des enceintes de pieux qui se hérissent aux quatre angles de totems étranges, on multiplia pour moi les anecdotes et les légendes sur cet animal fantomatique.

On me le représenta nimbé de mystère, tel le Dragon, la Licorne et le Phénix qui sont des génies puissants de l'animisme.

Pour la plupart des indigènes le rhinocéros est sacré. Ils disent qu'un diamant lumineux, scintillant sur sa corne, lui permet de faire dévier, la nuit, les projectiles de plomb, et qu'il faut une balle en or pur pour l'abattre. Indiquer l'emplacement de sa bauge à

« Elle appartenait à mon grand-père vénéré, me confia-t-il mystérieusement. C'est lui-même qui captura le rhinocéros dans un piège, voilà quarante ans. »

« Je vous la cède pour cinquante piastres parce que j'ai besoin d'argent pour le Têt. A Cholon vous la revendrez facilement vingt fois plus si vous voulez. »

J'allais sauter sur cette bonne affaire lorsque Mohshine, qui venait d'entrer dans ma chambre avec deux coq sauvages tués à cinq cents mètres de l'hôtel, me cligna de l'œil, et, malgré les regards courroucés de l'Annamite, me conseilla de n'accepter la vente que sous bénéfice d'inventaire.

Nous nous rendîmes donc tous deux chez un médecin chinois, dans le village indigène. Il était en train de verser du choum-choum dans des bocaux contenant des cornes molles de cerf pour en faire une potion roborative. Sur des rayons, tout autour de la boutique, étaient alignés, dans des flacons multicolores, les étranges remèdes de la pharmacopée sino-annamite : datura, noix vomiques, reins de cerf, urine d'enfant, vers de terre, crapauds, placentas, haricots rouges écrasés, safran... Contre le mur un grand dessin représentait une anatomie féminine sur laquelle les clients montraient du doigt la partie de leur corps où elles avaient mal : la coutume chinoise interdisant aux femmes de se dévêler devant le médecin.

Dès qu'il vit la corne, l'apothicaire jaune ricana et ses traits de magot se plissèrent : tel un joyeux compère qui se réjouit d'une bonne attrape.

Sans mot dire il se mit à verser un grand flacon d'encre dans une assiette à soupe, puis y plongea l'objet qui bleuit aussitôt.

La défense fut ensuite suspendue à une ficelle tendue à bout de bras : elle resta immobile.

Dans une chambre noire où nous mena ensuite

l'expert, nous ne pûmes la distinguer à un mètre de distance.

« Lui pas corne rhinocéros! Annamite beaucoup voleur! conclut laconiquement le Chinois.

— C'est une vulgaire falsification dit Mohshine : une simple corne de buffle ramollie et amenuisée. Elle ne vaut pas plus de cinq piastres. J'en étais sûr. Vous en verrez des centaines de pareilles sur les plateaux des fumeurs d'opium.

« Une véritable corne de rhinocéros aurait repoussé l'encre autour d'elle, découvrant la blancheur de l'assiette. Tournée vers le Nord elle eût oscillé comme une boussole, et, dans l'obscurité, vous l'auriez vu luire comme du phosphore.

« Votre vendeur n'est pas des plus malins. J'en ai connu un autre qui avait frotté sa corne de buffle avec des allumettes pour obtenir une luminosité fugitive! »

Et il ajouta sérieusement :

« Il paraît qu'une personne qui tombe dans un fleuve avec une corne de rhino ne peut se noyer.

» L'eau s'écarte de son corps!...

— Comme la Mer Rouge au passage des Hébreux, dis-je un peu étourdiment.

Le médecin chinois, qui était resté silencieux jusqu'alors, se tourna vers moi, et, pour marquer son mépris, rola de face et cracha de biais!...



Enfin près d'un tombeau rhadé orné de dessins à la chaux et à la sanguine et abrité sous un toit à forte pente, on me conta une vieille légende du Darlac.

Le rhinocéros était paraît-il au bon vieux temps la monture des génies, qui s'en servaient pour aller rendre visite aux fées. Un jour, un ange en mal

d'amour enfourcha un vieil unicorne têtu et méchant. Il avait hâte d'arriver dans la forêt où vivait sa bien-aimée : une délicieuse nymphe des bois. Parvenu au lieu du rendez-vous, il attacha le lourd pachyderme à un arbre, en lui recommandant de rester bien tranquille.

Mais le rhinocéros était jaloux, comme tous les êtres disgraciés. Ulcéré d'entendre les rires et les baisers des amoureux sous le feuillage, il rompit sa bride et se sauva.

Il ignorait, le malheureux, qu'on n'échappe pas aux génies ! Son maître l'eut bien vite rattrapé et prononça contre lui la sentence suivante : « Tu deviendras presque aveugle, tu boiras de l'eau trouble, tu mangeras des épines, tu seras la bête la plus sale de la terre, tu porteras toujours une selle sur ton dos, en punition de ta jalousie. »

C'est depuis cette époque que le rhinocéros est affligé d'une vue si mauvaise qu'il ne se rend jamais compte de ce qui se passe à ses côtés. Il ternit l'eau des mares avec sa corne, se déchire la gorge avec des ronces, et son dos s'est incurvé comme une selle. Il ne se plaint que dans les hautes vaseuses où il s'enfonce jusqu'aux naseaux, et c'est pourquoi il est garni de vermine qui se niche dans les oreilles, sous le ventre et dans les gros plis de sa peau cuirassée.

UNE VISITE A M. ROSSI : DELEGUE DU DARLAC

« Je vous présente M. Rossi, délégué du Darlac au grand Conseil des Intérêts économiques et financiers de l'Indochine », m'annonce le garde indigène de Buon-Ho qui m'accompagne à Kontum, où je me rends en automobile par le plateau moi.

Je m'incline, moins par bienséance que par respect sincère.

Tout le monde, à Bannméthuot, m'a fait l'éloge de M. Rossi. On m'a vanté sa bonté, son affabilité, et surtout son dévouement absolu à la chose publique.

Au physique c'est un sexagénaire de taille moyenne. Il est vêtu de blanc et ses cheveux sont tout blancs aussi, mais très drus.

Dans son visage, des yeux mobiles donnent à la physionomie cette vivacité particulière aux Corses.

M. Rossi est le broussard cent pour cent. Sa maison sur pilotis, isolée à quarante kilomètres de Bannméthuot, me fait songer au bungalow en bois des Robinsons suisses, tel que je l'ai vu dans les gravures de ma jeunesse.

En bordure de la route déserte qui se rend au Kontum, elle est entourée, à perte de vue, de plantations de thé et de café, où les arbustes, aux feuilles

tombantes finement ciselées, sont protégés par l'ombre tutélaire des *leucoenas*.

Mais plus loin la forêt vierge reprend ses droits, avec sa mystérieuse faune de bêtes sauvages. La nuit, de son lit, le délégué du Darlac doit entendre le « Cop » métallique du tigre, et le rire sinistre du cerf des hautes herbes.

Devant la maison coule un petit ruisseau clair et, près d'un ponceau en bois, s'étend un carré de légumes. De nombreuses tourterelles roucoulent et le gecko égrène ses notes lugubres, en chute chromatique.

M. Rossi, retraité des douanes, pourrait parfaitement jouir de son repos dans une coquette villa d'Ajaccio ou de Bastia. Il a préféré ce coin de brousse où il doit consacrer la majeure partie de ses loisirs à l'exercice de son mandat, si j'en juge par le nombre imposant de plans de campagne à couverture rouge et de documents administratifs qui surchargent sa table.

D'emblée j'entre dans le vif du sujet qui m'occupe :

« Que pensez-vous, monsieur le Délégué, des textes récents sur la grande chasse, qui viennent de révolutionner Bannéthuo?

— Ils ne pourront rester que lettre morte. Comment, par exemple, empêcher le Rhadé de tirer sa flèche empoisonnée sur une femelle d'éléphant? Comment supprimer la chasse à la lanterne dans la brousse?

» Ces messieurs de Paris commencent à nous agacer. Nous, les colons, n'avons pas les mêmes idées que le comte Clary, Président de la commission des grandes chasses au Ministère des Colonies.

» Ainsi, moi, si je pouvais anéantir tous les élé-

phants sauvages du Darlac en appuyant sur un bouton électrique, je le ferais.

— Pourquoi cela? dis-je.

— Parce que les éléphants sauvages sont la terreur des planteurs français et indigènes. Ils dévastent tout sur leur passage : plantations de cannes à sucre, bananeraies, rizières, champs de maïs et de patates. Nous les redoutons à l'égal d'un typhon.

» De plus ils sont très vindicatifs. Chassés d'un endroit ils y reviennent à l'improviste et démolissent même les ponts et les lignes des P. T. T. Que de fois les poteaux télégraphiques plantés en pleine forêt, entre Bannéthuo et Cungson, n'ont-ils pas été arrachés par ces pachydermes facétieux!

La voix de M. Rossi s'anime et je songe soudain à ce colon du Kenya qui tua dans sa concession, pendant six ans, une moyenne annuelle de mille zèbres sans pouvoir se débarrasser de ces animaux, qui, finalement, l'obligèrent à partir.

« Les éléphants de la brousse ne sont pas des éléphants de cirque, continue le délégué du Darlac.

» Les métropolitains ont trop tendance à considérer de la même façon l'éléphant sauvage et son frère domestiqué, qui fait le beau sur un tonneau dans une ménagerie, ou épluche délicatement les bananes offerles par les enfants au jardin zoologique.

» Ils ignorent aussi qu'une différence profonde existe entre l'éléphant de plaine et l'éléphant de montagne, à tel point que certaines peuplades ont donné à chacun un nom différent.

» Le dernier est bien plus gros et bien plus dangereux : or les migrations amènent parfois des éléphants de montagne dans le Darlac.

» L'éléphant de montagne est tellement farouche qu'on trouve de ces bêtes dont la queue est raccour-

cie ; cette amputation provenant d'un coup de dent d'un mâle en rut.

— Charmante caresse!

— Malheur au chasseur surpris dans une bacchanales d'éléphants de montagne!

» Lisez Bordeneuve. Vous y verrez que les mandarins annamites d'autrefois se servaient des éléphants de montagne domestiqués pour le châtiement des criminels.

» En 1896 le dernier Tong-Doc du Tonkin possédait dans ses écuries un éléphant mâle de 200 ans. Cet animal faisait office de bourreau. Au commandement, il écrasait la tête du condamné avec un de ses pieds. S'il s'agissait d'un parricide, il lui saisissait le cou avec sa trompe et lui arrachait la tête par de fortes secousses, en lançant le corps à dix mètres.

» Cet éléphant fut promu à un haut grade dans le Mandarinat... »

On apporte le thé sur la table encombrée de plans de campagne à couverture rouge.

Le délégué du Darlac sourit et son visage glabre se plisse soudain :

« J'ai peut-être un peu trop noirci le tableau, continue-t-il. Ce mauvais coucheur a aussi de bons côtés. Vous connaissez déjà les histoires d'éléphants qui soutiennent jusqu'à la mort un des leurs, blessé. Trop de témoins oculaires peuvent certifier ces actes de dévouement qui constituent un bel exemple pour les hommes. Dans mes débuts au Darlac, j'ai même entendu parler d'un vieux mâle qui parvint à tirer, avec ses défenses, un éléphanton d'une fosse où ce dernier était tombé.

» Mais voici une petite anecdote absolument véridique. La chose s'est passée près de ma plantation, à trois kilomètres de la chaise où vous êtes assis.

» Pourtant, avant de commencer, il faut que vous me fassiez une promesse.

— Laquelle?

— Ne racontez jamais cette histoire en France, surtout à Marseille. On vous prendrait pour un fou.

— Dites toujours.

— Un éléphant domestique cheminant dans un petit sentier son cornac sur le dos.

« Ce dernier descend pour couper de l'herbe. A ce moment, un énorme tigre le happe et le terrasse dans la paille.

» Savez-vous ce qu'a fait l'éléphant?

— Il s'est enfui, dis-je.

— Vous n'y êtes pas : tenez-vous bien! D'un fantastique coup de trompe il a écrasé le tigre contre un arbre, et, délicatement, avec les précautions d'une nurse qui endort son baby, il a ramassé le cornac, l'a remis sur son dos, puis est rentré tranquillement au village!... »

**

« Allons! dit le garde indigène, il est temps de partir. Les routes ne sont pas sûres le soir. »

A l'horizon, le soleil couchant ensanglantait les collines bleues qui s'étalent là-bas, vers la zone insoumise.

Nous primes congé de M. Rossi sur le perron de son bungalow de bois.

A cet instant une envie de rire, folle, irrésistible, me saisit à la gorge.

Ce n'était certes pas l'histoire de M. Rossi qui en était cause, car je ne doutais pas un instant qu'elle fût vraie. D'autres coloniaux m'ont du reste confirmé, plus tard, son authenticité. Mais, au moment de mon-

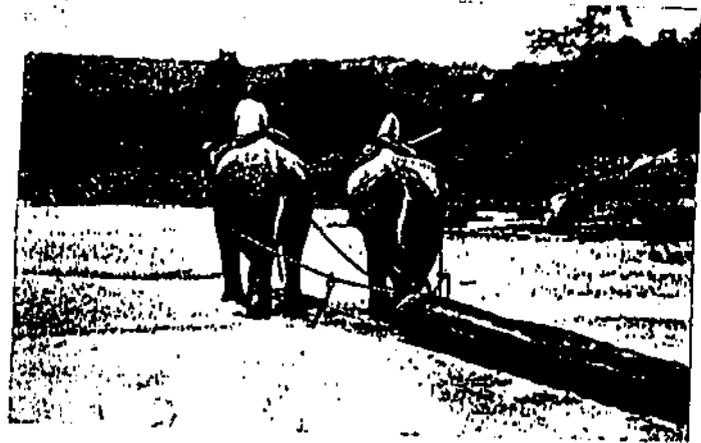
ter dans l'automobile, j'avais revu, dans un éclair, un petit bistrot d'Auteuil que je fréquentais après les courses, quand j'étais à Paris.

Et je me représentais l'explosion formidable de rire qui aurait accueilli mon récit, si je l'avais conté à mes amis du turf, à l'heure de l'apéritif.

Que de joyeuses bourrades j'aurais reçues dans le dos au milieu des exclamations : « Ces coloniaux ! tous les mêmes !... »



Basutoland. -- Défilé d'éléphants dressés



Éléphants apprivoisés tirant des billes de bois



Très gros éléphant mâle tué le 22 mars 1949 après 4 heures de poursuite à la trace, par M. Lajus, le chasseur manchot (les pointes ne sont pas en rapport avec la taille)



Eléphant mâle tué le 23 mars 1949. Foudroyé à 4 mètres d'une balle de 404 Mauser après avoir « encaissé » 6 projectiles de gros calibre qui n'avaient fait que le ralentir

AU PAYS DES ELEPHANTS

Mohsine — qui est devenu mon ange-gardien et mon guide-chasse dans le Darlac — a décidé de m'emmener en auto à Bandon : gros bourg situé à 42 kilomètres au Nord-Ouest de Bannéthuot.

Bandon est le chef-lieu des Muongs : tribus Moï's rattachées au groupe cambodgien, mais c'est aussi la capitale des éléphants.

C'est de Bandon que partent, conduits par leurs *pakams* (1), les éléphants de chasse qui traquent dans la forêt les éléphants sauvages.

C'est à Bandon qu'on dresse les éléphants capturés, et que des marchands venus des pays voisins : du Siam, de la Birmanie, du Laos, viennent les acheter.

Conduits par mon chauffeur annamite Choï, nous sommes partis à l'aube, par la pittoresque route locale qui serpente dans la forêt-clairière, longe des marais d'où s'envolent hérons, marabouts et grues, et

(1) Captureurs d'éléphants sauvages dans le Darlac. Certains Pakams en sont à leur centième éléphant.

franchit, sur des ponts en dos d'âne, de gros arroyos torrentiels.

Avant l'arrivée des Français, de sinistres brigands laotiens et cambodgiens appelés *jalawoi* répandaient la terreur dans la région. Ces sanglants rôdeurs ouvraient le ventre de leurs victimes pour s'emparer, avant leur mort, du fiel humain, qui est un médicament recherché dans la pharmacopée sino-annamite, parce qu'il rend invulnérables, dit-on, ceux qui ont pu se le procurer.

C'est près de cette route que furent trouvés quelques-uns des arbres rarissimes que les Annamites appellent *ki-nam* ou bois d'aigle. Le cœur résineux du *ki-nam* dégage en brûlant une sorte d'encens à odeur aromatique et poivrée, qui est fort prisé dans le culte bouddhique et pour les pratiques magiques.

« Je cherche vainement, depuis des années, cet arbre dans la forêt, me dit Mohsine. J'ai appris que les *Thuoc-lai* (traisquants annamites) promettaient aux Moïs d'équilibrer avec de l'or, dans le plateau de la balance, le bois de *ki-nam* qu'ils pourraient leur apporter. »

Mon cicérone fit arrêter l'auto à une dizaine de kilomètres de Banméthuol, près d'une rizière abandonnée. En nous dissimulant derrière des buissons, nous pûmes arriver à portée d'un poulailler qu'il connaissait bien. Autour d'un énorme coq sauvage, aux plumes d'un rouge éclatant, picoraient une quinzaine de poules et de poulets. Nous en fîmes une hécatombe, à ma grande joie, car le coq sauvage au curry est un mets de choix qui laisse loin derrière le poulet domestique.

« Les Moïs ont une façon originale de chasser le coq sauvage, me dit Mohsine. Ils attachent à un pi-

quet, dans un coin déblayé de la forêt, un coq domestique qui se met à chanter.

» Les coqs sauvages s'approchent, suivis de leur harem ambulante, et les indigènes, cachés derrière des buissons, les tirent avec leurs vieilles pétoires, sans faire grâce aux poulettes et aux coquelets.

» Les Annamites, eux, crèvent les yeux de leurs appelants et leur cousent les paupières. Je n'ai jamais compris la raison de cette coutume bizarre. Peut-être les oiseaux aveugles chantent-ils mieux? »

Un peu plus loin, un paon marchait majestueusement à la lisière d'un taillis. Je contemplai un moment ses formes brillantes : son plumage vert ocellé aux reflets métalliques et dorés, son cou élané, vert-bleu, sa petite tête surmontée d'une nigrette de plumes plates en couronne.

Il poussa un cri aigu et j'eus le temps de le tirer à terre avec mon calibre 12 chargé de 4, qui m'avait servi à tuer les coqs sauvages. L'oiseau admirable tomba sur le côté. Tout joyeux je me précipitai vers lui, mais, comme j'allais le ramasser, il se releva dans une détente farouche, et s'élança comme une flèche vers le fourré où il disparut.

« Vous l'aviez simplement étourdi, dit Mohsine, tout peiné de ma déconvenue. Le paon envenime admirablement grâce à ses plumes qui sont très épaisses. Il faut le tirer dans le corps avec des chevrotines, ou à la tête avec du petit plomb : ce qui est évidemment plus difficile.

» Dommage que vous n'ayez manqué votre coup, car la chair du paon sauvage — toute blanche — est exquise. Au contraire celle du paon domestique, très sèche, est peu estimée.

» Les Annamites n'aiment pas élever des paons.

car ils disent que les cris de ces oiseaux attirent le malheur sur les maisons. »

A dix kilomètres de Bandon, Choï arrêta brusquement la voiture en grommelant. Il se pencha vers la terre et examina soigneusement quelques petites flaques d'un liquide visqueux sur lesquelles avaient roulé les pneus. Une odeur effroyable s'en dégageait et empestait tout l'alentour. C'était comme un relent ignoble de pourriture : un relent à crochet qui nous pénétrait en vrille jusqu'au cœur et nous donnait la nausée.

« *Con-chôm* (bête puante) », fit Choï avec une grimace de dégoût.

Et il se mit à nettoyer à grande eau les roues de sa voiture avant de repartir.

« C'est certainement un *télagon* : le roi des-bêtes puantes, ajouta Mohsine. Malgré le lavage, les pneus seront imprégnés pendant plusieurs jours de cette odeur nauséabonde.

» Le *télagon* est un petit mammifère nocturne de quarante centimètres de longueur environ, qui peut décharger un liquide empesté contenu dans ses glandes anales.

» Cet animal malodorant ressemble à un goret et se nourrit de fourmis et de termites.

» Il arrose ses poursuivants de son liquide asphyxiant qui peut entraîner la cécité. J'ai connu un chien français qui a été aveuglé ainsi. »

**

Bandon, où nous arrivâmes peu après, étale ses cases sur pilotis au milieu d'arbres fruitiers : bananiers, papayers, manguiers, cocotiers.

Nous nous fîmes conduire aussitôt chez *Koujinob* : grand chef des Muongs de l'Ouest (1).

Très vieux, mais encore alerte, les yeux vifs, brillant dans un visage ridé comme une pomme reinette, *Koujinob* est certainement la personnalité la plus importante du Darlac et des pays environnants.

Semaine et dimanche il est vêtu d'une sorte de culotte noire, serrée au mollet, et d'une vareuse blanche qui fait mieux ressortir le rouge de sa croix de Chevalier de la Légion d'Honneur. A son cou pend une médaille, et son chef est coiffé d'un turban, en forme de calotte avec nœud de côté — comme en portaient les turbans d'autrefois.

Sa maison de Bandon est un invraisemblable bric-à-brac où de magnifiques défenses d'éléphants voisinent avec des caisses de boîtes de conserves et des gongs de Mandalay appelés « Thiars », qui rendent un son aussi pur que celui de nos cloches.

Çà et là des jarres merveilleuses dont on ne sait exactement l'origine et la date de fabrication, mais qui attirent comme des abeilles les brocanteurs annamites, tout les dragons anguleux qui les ornent sont étranges.

Le bruit court à Bannéthuot que vingt de ces jarres sont pleines de piastres métalliques : non pas de piastres nouveau modèle, mais de celles d'autrefois qui avaient une teneur d'argent plus forte.

Quand *Koujinob* a été sollicité, par l'Administration, pour échanger ses vieilles piastres contre des

(1) *Koujinob* est mort quelques semaines après mon passage dans le Darlac. Les Bhadés disaient qu'il avait 115 ans. En tout cas les vieillards étaient unanimes à dire : « Quand j'étais tout petit, *Koujinob* avait déjà la tête blanche! »

neuves, il s'est récusé comme un paysan normand et a répondu :

« Je préfère les garder. Elles auront beaucoup plus de valeur... même fondues. »

Au demeurant un grand chef qui a rendu d'immenses services à la France. Avoir Koujinob dans sa manche c'est s'assurer la tranquillité dans cinquante villages.

Dans le Darlac on l'appelle aussi le « *Sadé* » ou grand maître spirituel des éléphants, car depuis plus d'un demi-siècle, c'est lui qui fait le trust de ces pachydermes (1).

Justement les *pakams* ou chasseurs d'éléphants partaient le lendemain matin à la poursuite d'une harde dans les environs du lac de Banméhuot, au fond d'une vallée où l'on découvre, dans la pierre, des trous d'un mètre de profondeur qui sont parait-il les empreintes d'éléphants antédiluviens : de mastodontes à quatre défenses appelés *ri-ran*.

Nous pûmes assister à tous les préparatifs de l'expédition.

Le départ fut précédé d'une grande ripaille avec gongs, *tau-tams*, invocations au dieu des éléphants sauvages : *Ngnet Ngoual*, et beuverie à la jarre. On recueillait dans des bols le sang des buffles tués; Koujilob, à genoux sur une natte, entama une prière.

Puis nous allâmes admirer les trente éléphants de chasse. Ils étaient bien sages et obéissaient au moindre commandement de leurs cornacs qui les dirigeaient d'une simple pression des genoux ou d'un chatouillement d'oreille. Ils n'avaient pas encore été grisés à l'alcool de riz rouge de sang de poulet, car

(1) On trouve aussi, sur les plateaux Moïs, le *Sadé* de l'eau, le *Sadé* du feu, le *Sadé* du vent.

c'est ainsi qu'on stimule les éléphants de chasse, et certains vieux ivrognes ne consentiraient pas à partir si on ne les laissait se saouler auparavant.

La tactique des *pakams* consiste à séparer de la harde les jeunes éléphants qui sont seuls poursuivis : les femelles étant laissées à la brousse pour la reproduction et les vieux mâles se montrant souvent réfractaires au dressage. Les sujets choisis sont capturés avec un lasso fixé à une longue perche, après une poursuite souvent harassante et dangereuse, au cours de laquelle il faut toujours craindre d'avoir la tête fracassée par une branche basse, dans la jungle. Les éléphants récalcitrants sont encadrés par deux éléphants de chasse, comme des malfaiteurs conduits à la prison entre deux policiers.

Mais parfois le « broussailleux » regimbe. Il trompette en levant la tête et en écartant les oreilles, tandis que sa trompe frappe le sol avec rage. Il esquisse aussi des coups de défenses, mais ses gardes du corps les parent de leur trompe, et exercent avec leur ventre rugueux une pression sur le récalcitrant, qui est finalement entravé au moyen de cordes en rotin.

La capture faite, le travail n'est pas terminé. Il faut un long dressage qui doit exclure toute brutalité inutile : l'éléphant brusqué devenant rétif à tout jamais. Les premiers jours le captif essaie de précipiter à terre le cornac, qui s'accroche sur sa tête, comme le cow-boy qui dompte un cheval sauvage dans le Far-West.

L'éléphant dressé ne doit jamais cesser de travailler : sinon il peut devenir furieux et poursuivre sauvagement ses maîtres.

C'est ce qui s'est produit à plusieurs reprises à

lés par ces grands chasseurs indochinois qui s'appellent Fernand Millet et de Monestrol. Tout s'est passé comme prévu, sans heurts, sans anicroches.

Je me trouvais de passage à Djiring : poste malsain à 80 kilomètres de la station d'altitude de Dalat, et j'étais descendu à l'hôtel Millevoys, en bordure de la route. Là, à l'heure de l'apéritif, j'avais fait connaissance de Plas (1), chasseur professionnel, auteur du livre : *Les grandes chasses en Indochine*, qui habitait un bungalow de bois dans la forêt. Je m'étais pris subitement d'amitié pour ce Basque taciturne, ancien marin, qui cachait un cœur d'or sous un masque rude.

Un soir, comme je venais de bavarder sur la route avec le Père Cassaigne : missionnaire et directeur de la léproserie indigène toute proche, actuellement évêque de Saïgon, j'aperçus un peu plus loin Plas en conversation animée avec un de ses pisteurs mois qui faisait de grands gestes. De même que les policiers ont besoin d'indicateurs pour prendre les bandits, les chasseurs professionnels ont à leur service des auxiliaires payés, qui leur signalent les grosses pièces. Sans « pisteur » pas de chasse sérieuse possible.

« Vous avez de la chance, me dit Plas un peu plus tard. Un client suisse de Dalat vient de me faire faux bond, et justement on me signale une harde de sept

(1) Plas connut une fin tragique en 1945, pendant l'occupation japonaise. Alors qu'il était en automobile avec son contremaître annamite et des ouvriers tonkinois, pour aller visiter un barrage dont il dirigeait les travaux près de Djiring, ce contremaître fit arrêter l'auto sous prétexte d'une réparation à faire. Pendant que Plas était baissé pour examiner les pneus, il fut assommé par derrière. Puis la bande alla massacrer Mme Plas qui était restée seule à son bungalow.

éléphants dans les parages. Si vous voulez nous essaierons de les rejoindre. Je vous prendrai demain matin à l'aube. Habillez-vous de kaki. »

Le lendemain nous partîmes en charrette à bœufs. Nous laissâmes ce merveilleux outil de transport dix kilomètres plus loin, dès que les empreintes des gros pachydermes commencèrent à se montrer, dans une sente de la forêt-taillis, et emportâmes seulement avec nous quelques bagages légers et une tente. Par intervalles Plas et les deux Mois qui nous accompagnaient se baissaient pour examiner la boue. Je compris plus tard qu'ils se rendaient compte du temps écoulé depuis le passage du troupeau. Certains indices ne trompent pas : les vieilles empreintes sont dures et souvent recouvertes de toiles d'araignées; les récentes renferment parfois des brins d'herbe qui adhèrent à la terre molle écrasée.

Au bout de deux heures commença l'examen des « fumées ». Selon l'expression consacrée par les chasseurs, les pisteurs « prirent la température des bouses », c'est-à-dire qu'ils plongeaient avec dextérité leur orteil nu dans la « carte de visite » des éléphants. Puis ils grognaient en secouant la tête ce qui signifiait que nous étions encore loin du but.

Cette marche harassante dura jusqu'à midi. Après un léger repas nous repartîmes et arrivâmes bientôt à une mare entourée de roseaux, où, sans conteste, les éléphants s'étaient abreuvés. A un endroit le sol était littéralement tassé, durci, par les innombrables piétinements des hardes qui avaient dû emprunter régulièrement chaque année ce passage. C'était l'emplacement que les chasseurs professionnels appellent : « le bal des éléphants », car, aux dires des indigènes, les éléphants s'y arrêteraient pour danser grotesquement au clair de la lune.

« Laisse-nous capturer tous les éléphants de la forêt et nous jurons de n'en jamais tuer aucun. »

Et chez les Muongs que commande Koujinob, la devinette qui avait tant frappé le marquis de Barthélémy est toujours en honneur :

Quelle est donc la vilaine bête qui :

Tue pour se nourrir,

Tue pour s'amuser,

Tue pour tuer?...

.....

C'est l'homme!...

UN ANIMAL COMPLIQUE

C'est Buffon qui a écrit : « Si nous ne voulons pas nous compter, l'être le plus considérable en ce monde terrestre est l'éléphant. Il approche de l'homme par l'intelligence. »

Depuis que j'ai voyagé au Darlac j'ai souscrit à la justesse de ce jugement, mais je me suis souvent demandé comment le grand savant zoologiste était arrivé à le formuler, lui qui n'avait jamais quitté son cabinet de travail de Montbard, et décrivait les animaux comme s'il faisait leur oraison funèbre.

Oui, l'éléphant possède bien des qualités de l'homme, mais il est affligé, hélas! de plusieurs de ses défauts.

De toutes les anecdotes qu'on m'a contées, j'ai recueilli la certitude que — précisément à cause de son intelligence — il est un animal terriblement compliqué : capable des meilleures comme des pires choses.

Au Darlac des légendes touchantes — qui reposent toujours sur un fond de vérité — fleurissent sur le compte de ce pachyderme. Elles ont été colportées par les trafiquants laotiens, annamites, cambodgiens, birmanes qui se donnaient rendez-vous à Bandon pour y acheter des éléphants dressés.

Sait-on que cet énorme proboscidien peut faire montre de galanterie envers les dames?

Un prince laotien s'était marié. Le lendemain de ses noces, la nouvelle épousee, environnée d'un essaim de suivantes, voulut prendre le frais sous sa véranda. L'éléphant de son mari se promenait dans un enclos palissadé tout proche. Ayant remarqué la présence de toutes ces femmes, il s'appuya délicatement contre une barrière de bambous, destinée à enclore un jardinet d'agrément, et cueillit la fleur la plus belle, la plus fraîche, la plus odorante, avec cette saillie en forme de doigt qui termine sa trompe, et lui sert d'organe de préhension.

L'animal agita ensuite ses oreilles, fit entendre un cri expressif, puis, arrondissant sa trompe avec grâce, tendit la fleur au niveau de la balustrade...

Une des suivantes allongea le bras : l'éléphant retira sa trompe.

Le même manège s'étant renouvelé à plusieurs reprises, le maître voulut prendre la fleur.

Cette fois l'éléphant se garda bien de retirer sa trompe, mais il ne lâcha point la fleur...

Enfin, sollicitée, la nouvelle mariée avança la main en tremblant : aussitôt le courtilisan improvisé lui remit galamment son offrande!

Chacun sait que l'éléphant sait manifester sa reconnaissance, et l'on cite bien des traits touchants à ce sujet.

Un vétérinaire du Sud-Annam avait extirpé une grosse écharde de la patte d'un vieux mâle, qui avait fait montre d'une grande docilité au moment de l'incision de l'abcès et du badigeonnage à la teinture d'iode.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction, quelques jours plus tard, en voyant l'éléphant se porter à sa ren-

contre avec un barrissement joyeux, et lui tendre la patte comme pour lui dire : « Tiens, regarde, je suis guéri! » Cette anecdote fut contée à l'écrivain Francis de Croissel quand il vint en Indochine.

La légende du lac de Banméthuot est un hommage ému des montagnards à l'intelligence et à la reconnaissance quasi humaines des éléphants.

Une jeune fille rhadée s'étant égarée dans la forêt vierge rencontra soudain un groupe d'éléphants sauvages qui entouraient l'un d'entre eux, couché sur le flanc. Ce dernier paraissait bien malade et ses congénères avaient l'air de se consulter sur le remède à lui administrer. Ils regardèrent tristement la petite Moïesse qui s'enhardit et s'approcha des gros animaux. Elle connaissait une plante merveilleuse qui guérit hommes et bêtes. Vite elle en cueillit dans la forêt, et en fit manger au malade qui se leva bientôt tout ragailardi.

Ayant retrouvé la bonne route elle put rejoindre sa maison sur pilotis, mais le lendemain, à son grand étonnement, l'éléphant guéri se présenta devant son jardinet. Il se mit à genoux, en signe de soumission, flaira les paumes des mains de la jeune fille, puis lui offrit avec sa trompe, une de ses longues défenses qu'il avait cassée net au ras de la mâchoire.

Dès lors il fut domestiqué et se consacra tout entier à sa petite maîtresse qui s'en servit chaque jour comme monture pour se rendre au « rây » ou dans la forêt. Ils étaient tous deux très heureux.

Hélas! un matin il s'était agenouillé comme à l'ordinaire pour faire descendre la jeune fille, lorsqu'un serpent cebrah s'élança d'un buisson et mordit cruellement la petite. Le hideux reptile avait été effrayé par les battements de la queue du pachyderme.

La jeune Rhadée mourut dans des souffrances terribles, un quart d'heure après, et la douleur de l'éléphant fut indescriptible. Il rassembla en toute hâte ses frères sauvages du Darlac, puis, devant eux, cassa sa deuxième défense qu'il déposa sur la tombe fraîchement ouverte. Après cet hommage solennel, les éléphants se rangèrent en cercle autour de la dépouille de la petite montagnarde. Ils s'immobilisèrent dans l'attitude de la prière et pleurèrent tant que leurs larmes formèrent le lac aux eaux vertes et bleues qui est la merveille du Darlac actuel.

D'après les Rhadés ce lac ne s'épuise jamais — malgré le déversoir de la rivière Krong Ana — parce qu'il symbolise la reconnaissance éternelle des éléphants, représentés par les mamelons immobiles d'alentour.

On m'a montré, au milieu du lac, un flot dans lequel s'élèverait le tombeau de la jeune fille.

Bien que les éléphants domestiques deviennent moins vieux que les éléphants sauvages — dont la vie dépasse largement un siècle — il est fatal qu'ils changent plusieurs fois de cornac au cours de leur existence. Chaque départ cause un chagrin immense à la bête qui dépérit parfois et refuse de travailler. On cite même le cas d'un éléphant qui mourut d'émotion : tout comme une jeune fille cardiaque ! Par contre si le cornac se montre méchant et injuste, il s'expose à être projeté en l'air avec la trompe, puis réduit en bouillie.

Un autre trait caractéristique des éléphants est leur mémoire formidable. A Bandon on m'a cité le cas d'un vieux mâle, apprivoisé depuis dix ans, qui s'enfuit un jour du corral, poussé par une secrète nostalgie, et qui parcourut trois cents kilomètres

pour retrouver les lieux où s'était écoulée son enfance libre.

Ils sont d'ailleurs curieux comme des concierges. Un chasseur professionnel, chargé par un vieux roque qu'il avait simplement blessé, ne dut son salut qu'à un stratagème imaginé en un éclair : il jeta successivement derrière lui sa carabine, son casque, sa veste, sa ceinture, son mouchoir, et parvint ainsi à échapper à l'animal furieux, qui s'arrêta chaque fois pour examiner en détail ces objets.

Une harde d'éléphants est une société bien organisée, avec ses lois et ses chefs. En général c'est une vieille femelle qui sert de guide, en tête de la file indienne, pendant les déplacements nocturnes. Elle poste, à l'arrivée, des sentinelles chargées de veiller sur le sommeil de leurs compagnons.

Les éléphants dorment pendant le jour, debout, les yeux clos, distants les uns des autres de quelques mètres, les têtes tournées vers le Nord, dans la direction du grand cimetière où, d'après la légende, reposeraient leurs ancêtres. Seules les bêtes malades se couchent sur le flanc.

Ce sont d'éternels vagabonds, toujours en quête de leur nourriture, et c'est pourquoi ils déambulent du Bengale à l'Annam, en passant par le Siam et le Laos, selon des itinéraires à peu près fixes. Ces grands déplacements se font à la saison des pluies, et les éléphants, qui sont des nageurs merveilleux, traversent fleuves et rivières à des endroits toujours les mêmes, que connaissent bien les « pisteurs » indigènes.

Des amitiés solides se nouent dans le troupeau; des petits clans s'y forment où l'on ne tolère pas les intrus; mais des haines féroces y naissent aussi : tout comme chez les hommes!

C'est que l'éléphant est un animal très vindicatif, très rancunier, qui pratique la loi du talion : « Œil pour œil; dent pour dent ». Comme la *Mule du Pape*, d'Alphonse Daudet, il sait mijoter sa vengeance et dissimuler jusqu'au moment propice à son exécution.

Cette vengeance peut même parfois s'exercer collectivement : fait unique chez les animaux.

En 1885, deux cents éléphants sauvages, après s'être concertés minutieusement, attaquèrent de nuit la maison de bois de M. Mercier, délégué administratif de Tan-Linh, dans la province de Binh Thuan (Sud-Annam). Ils réduisirent en miettes ce fonctionnaire qui repose maintenant dans une clairière de la vallée. Longtemps les Moïs désertèrent cette région qu'ils disaient hantée par les mauvais génies de la jungle.

La colère des sanguinaires pachydermes provenait de ce que quelques-uns d'entre eux avaient été chassés, peu avant, par M. Mercier, d'une plantation qu'ils dévastaient.

Les fuyards en représailles avaient ameulé toutes les hardes de la région contre notre compatriote!

Lorsque l'éléphant a déjà essuyé des coups de feu, il peut se révéler, par la suite, d'une cruauté inouïe. Tel est le cas des vieux solitaires : des « rogues », qui sont souvent exclus des troupes par leurs congénères, à cause de leur caractère irascible.

Par contre l'énorme animal peut se montrer d'une candeur désarmante, s'il n'a pas eu à souffrir de l'homme auparavant.

Je puis en témoigner par deux souvenirs personnels :

A trois reprises j'ai vu le train Saïgon-Nha-Trang arrêté par les éléphants sauvages dans la forêt de



Gaur abattu par M. Maillot au cours d'une chasse à dos d'éléphant



BANHÉTHUOT. — M. Maillot près d'un gaur abattu



Une tête de gaur

Tranghom. Les bons colosses, obstruant les rails, regardaient tranquillement la locomotive et les voyageurs qui s'étaient précipités aux portières. Il fallut actionner la sirène à vapeur pendant cinq minutes pour qu'ils se décidassent à rejoindre la forêt, très dense à cet endroit-là.

Une autre fois, dans le Bas-Laos descendant la rivière Sé-Kong en pirogue, je surpris cinq ou six éléphants au bain. Ils me fixèrent avec curiosité, puis continuèrent placidement à se doucher avec leur trompe. Un éléphant poussa même un semblant de barril flûté et joyeux. D'ailleurs il est curieux de constater qu'en général, les animaux sauvages n'ont pas peur de l'homme quand il est sur l'eau, en barque. Au cours de cette tournée j'ai pu approcher à vingt-cinq mètres des paons, immobiles sur la berge. Il est vrai que les piroguiers s'arrêtaient instantanément de pagayer, dès qu'ils apercevaient ces méssants oiseaux, et laissaient dériver leur embarcation sans bruit, pendant que je m'apprêtais à tirer.

Je n'ai pas chassé l'éléphant pendant le mois que j'ai passé au Darlac. Les *pakams* de Koujinoï traquaient une harde dans les environs du lac et je n'aurais trouvé aucun pisteur pour mon service.

D'ailleurs j'avais déjà deux souvenirs de classe à l'éléphant. Cela me suffisait. Au cours de la première rencontre j'ai tué un porteur de défenses d'assez belle taille. La deuxième expédition a été un fiasco complet et aurait pu se terminer tragiquement pour moi.

J'ai abattu mon premier et unique éléphant classiquement si l'on peut dire, selon les principes édic-

tés par ces grands chasseurs indochinois qui s'appellent Fernand Millet et de Monestrol. Tout s'est passé comme prévu, sans heurts, sans anicroches.

Je me trouvais de passage à Djiring : poste malsain à 80 kilomètres de la station d'altitude de Dalat, et j'étais descendu à l'hôtel Millevoys, en bordure de la route. Là, à l'heure de l'apéritif, j'avais fait connaissance de Plas (1), chasseur professionnel, auteur du livre : *Les grandes chasses en Indochine*, qui habitait un bungalow de bois dans la forêt. Je m'étais pris subitement d'amitié pour ce Basque taciturne, ancien marin, qui cachait un cœur d'or sous un masque rude.

Un soir, comme je venais de bavarder sur la route avec le Père Cassaigne : missionnaire et directeur de la léproserie indigène toute proche, actuellement évêque de Saïgon, j'aperçus un peu plus loin Plas en conversation animée avec un de ses pisteurs mois qui faisait de grands gestes. De même que les policiers ont besoin d'indicateurs pour prendre les bandits, les chasseurs professionnels ont à leur service des auxiliaires payés, qui leur signalent les grosses pièces. Sans « pisteur » pas de chasse sérieuse possible.

« Vous avez de la chance, me dit Plas un peu plus tard. Un client suisse de Dalat vient de me faire faux bond, et justement on me signale une harde de sept

(1) Plas connut une fin tragique en 1945, pendant l'occupation japonaise. Alors qu'il était en automobile avec son contremaître annamite et des ouvriers tonkinois, pour aller visiter un barrage dont il dirigeait les travaux près de Djiring, ce contremaître fit arrêter l'auto sous prétexte d'une réparation à faire. Pendant que Plas était baissé pour examiner les pneus, il fut assommé par derrière. Puis la bande alla massacrer Mme Plas qui était restée seule à son bungalow.

éléphants dans les parages. Si vous voulez nous es-saierons de les rejoindre. Je vous prendrai demain matin à l'aube. Habillez-vous de kaki. »

Le lendemain nous partîmes en charrette à bœufs. Nous laissâmes ce merveilleux outil de transport dix kilomètres plus loin, dès que les empreintes des gros pachydermes commencèrent à se montrer, dans une sente de la forêt-taillis, et emportâmes seulement avec nous quelques bagages légers et une tente. Par intervalles Plas et les deux Mois qui nous accompagnaient se baissaient pour examiner la boue. Je compris plus tard qu'ils se rendaient compte du temps écoulé depuis le passage du troupeau. Certains indices ne trompent pas : les vieilles empreintes sont dures et souvent recouvertes de toiles d'araignées; les récentes renferment parfois des brins d'herbe qui adhèrent à la terre molle écrasée.

Au bout de deux heures commença l'examen des « fumées ». Selon l'expression consacrée par les chasseurs, les pisteurs « *prisent la température des bouses* », c'est-à-dire qu'ils plongeaient avec dextérité leur orteil nu dans la « carte de visite » des éléphants. Puis ils grognaient en secouant la tête ce qui signifiait que nous étions encore loin du but.

Cette marche harassante dura jusqu'à midi. Après un léger repas nous repartîmes et arrivâmes bientôt à une mare entourée de roseaux, où, sans conteste, les éléphants s'étaient abreuvés. A un endroit le sol était littéralement tassé, durci, par les innombrables piétinements des hardes qui avaient dû emprunter régulièrement chaque année ce passage. C'était l'emplacement que les chasseurs professionnels appellent : « le bal des éléphants », car, aux dires des indigènes, les éléphants s'y arrêteraient pour danser grotesquement au clair de la lune.

J'avais la nette impression que nous commençons à « brûler ».

D'ailleurs, les cassures des branches paraissaient plus fraîches, des arbres portaient la trace de coups de pointes et je remarquai à terre une grosse palme verte dont un des éléphants avait dû se servir comme chasse-mouches. Maintenant, les « fumées » lâchées à l'oreille, étaient devenues tièdes.

Plas sentit sans doute que le dénouement approchait car il envoya d'un geste un des Moïs en avant pour explorer le terrain. Ce dernier revint un quart d'heure après. Il élevait en l'air le pouce et l'index pour nous indiquer que la bande était repérée; puis il mouilla son doigt pour prendre la direction du vent.

Nous le suivîmes, couchés en deux, nous dissimulant derrière tous les huissons, toutes les touffes.

Quand, tout à coup, mon cœur bondit dans ma poitrine. A une centaine de mètres, dans une pelite clairière, j'avais aperçu soudain la harde : deux éléphanteaux, deux femelles, trois mâles, dont les défenses brillaient au soleil.

« Et surtout vissez bien l'oreille » murmura Plas dans un souffle.

Mais les porteurs d'ivoire étaient trop loin. Il nous fallut faire, contre le vent, une longue approche en rampant. Toutefois la chance nous favorisa, car nous pûmes nous glisser derrière des arbres abattus qui nous masquaient complètement à la vue des pachydermes.

A vingt-cinq mètres environ le plus beau mâle se présentait de trois-quarts. Je distinguais parfaitement sa masse grise. Quelques secondes après il vira un peu et se présenta complètement de profil. C'était la position que j'attendais avec impatience. Je saisis l'oreille dans ma ligne de mire, visai un peu au-des-

sous, et le coup retentit dans le silence de la jungle. Plas avait doublé et l'éléphant s'était écroulé sous nos deux balles de carabine Mauser 404, tandis que les autres bêtes s'enfuyaient dans un vacarme de cris de colère et de branches brisées.

Notre éléphant s'était abattu sur le coup, la cervelle traversée de part en part. Ses membres inférieurs étaient repliés sous lui, les membres postérieurs allongés en arrière.

La chance nous avait suivis jusqu'au bout, car une chasse à l'éléphant peut durer parfois quinze jours. Et nous n'avions même pas été obligés de coucher sous la tente!

**

Pour mon deuxième éléphant l'échec complet incombe à un jeune administrateur du Bas-Laos, un peu distrait, qui venait d'arriver de France, et qui passait tous ses loisirs de broussard à faire des mathématiques transcendantes.

A mon passage dans sa province il se mit dans la tête de me mener chasser un vieux solitaire, expulsé d'une harde par ses congénères, et qui était devenu presque sédentaire. Il dévastait tous les arbres fruitiers d'alentour : bananiers, cocotiers, pamplemoussiers, sapotilliers, et se maintenait dans un périmètre restreint.

Nous n'eûmes aucun mal, conduits par un indigène, à le retrouver et à l'approcher. Il engloutissait des pousses de bambou et nous sentions comme une odeur d'écurie autour de lui.

Malheureusement, par suite d'une brusque saute de vent, il nous flaira comme nous étions à une quarantaine de mètres de lui.

Il déroula vers nous sa trompe et le jeune administrateur tira dans la cavité frontale : coup difficile à cette distance.

Mais, par bonheur pour nous, la balle blindée ne dut pas atteindre du tout le vieux solitaire, car ce dernier, après un trompement terrible qui me glaça d'épouvante, s'enfuit dans un tremblement de terre.

Les Français du Poste nous expliquèrent par la suite que nous l'avions échappé belle : tout rogue blessé se précipite sauvagement sur les chasseurs pour les piétiner avec rage et les réduire en bouillie.

Cette peu reluisante aventure fit passer en moi un petit frisson rétrospectif, et, de ce jour, je ne considère plus l'éléphant sauvage comme un bon mastodonte sans malice.

Je ne crois même plus du tout à sa bénévolence depuis qu'on m'a montré au Darlac le mausolée de pierre élevé à la mémoire de l'ingénieur Pétaud, qui faisait partie de la mission chargée des opérations tachéométriques pour l'établissement de la voie ferrée du Transindochinois, qu'on projetait de faire passer par les hauts plateaux Moïs à cette époque.

Pétaud était myope et distrait. Il ne remarqua pas, sur les bords de la piste où il passait tous les jours, une harde qui sommeillait et qu'il confondit sans doute avec des blocs granitiques. Les éléphants, furieux d'être dérangés, le piétinèrent au point de rendre son corps méconnaissable. On dut organiser contre eux une expédition punitive.

Un autre membre français de la mission fut saisi dans les roseaux par un mâle blessé qui l'attendait au passage, et réduit en morceaux !

Oui, l'éléphant est semblable à ces colosses que l'on croit ingénu et pacifiques, mais qui s'avèrent

sournois et vicieux lorsqu'on cultive leur connaissance.

Et, depuis que je connais le revers de la médaille, je loue la sagesse de ce vieux proverbe de l'Annam d'autrefois :

« A éviter les éléphants il n'y a point de honte ! »

LE TAPIR D'INDOCHINE

A-T-IL COMPLETEMENT DISPARU?

Un après-midi de crachin, je me trouvais au bar du *Langbian Palace*, à la station d'altitude de Dalat. J'étais en conversation avec le gérant, M. Féraudy : un vieux gentleman dont Francis de Croisset a dit, dans *La Côte de Jade*, qu'il avait l'air « très vieille France ».

Soudain, Mme Féraudy entra en coup de vent dans la salle. J'avais souvent remarqué cette dame d'une cinquantaine d'années qui faisait chaque jour une douzaine de kilomètres de footing, d'une allure élastique, pour conserver sa ligne.

Elle paraissait bouleversée.

« Il m'est arrivé une chose extraordinaire, dit-elle tout haut. Au grand tour de chasse, près d'une mare, j'ai rencontré une bête fantastique. Elle est un peu plus grosse qu'un âne, noire devant, blanche derrière. Ses jambes sont courtes, et sa tête allongée est terminée par une petite trompe de vingt centimètres environ. Elle a poussé un petit cri puis a disparu dans les broussailles.

» Ce n'est pas un éléphanton, j'en suis sûre : sa trompe est bien plus petite. D'ailleurs son corps gris-seux ressemble à celui d'un gros cochon. »

A la table voisine, un homme brun, aux traits fortement burinés, s'était retourné pour écouter avec attention. Je l'avais reconnu tout de suite. C'était mon ami Plas, le chasseur professionnel installé à Djiring : celui-là même qui m'avait fait tuer un éléphant dans son secteur. Il avait dû venir à Dalat pour y accompagner des clients américains.

« C'est un tapir que vous avez vu, dit-il en s'adressant à Mme Féraudy. Le doute n'est pas permis après la description que vous avez faite. Vous en avez de la chance ! Je n'ai jamais rencontré cette bête rarissime, et mes confrères européens non plus.

» A tel point qu'ils s'imaginent que le tapir n'existe plus en Indochine, alors qu'il est encore assez fréquent au Siam, aux Indes et en Malaisie.

» Je ne suis pas de leur avis car, à trois reprises, mes pisteurs moi-même m'ont montré dans la boue des traces qui étaient indiscutablement celles d'un tapir. On ne peut s'y tromper. Les pieds de cet animal portent quatre gros sabots devant, et trois derrière : ce qui est unique en zoologie.

» Votre rencontre de cet après-midi tranche définitivement la question pour moi. »

Ceux qui assurent que le tapir d'Indochine (*Tapirus indien* ou *Rhinocère*) a disparu complètement de l'Indochine, se basent sur le fait qu'il faut remonter à plus de quarante ans pour relever, dans les annales cynégétiques de notre grande colonie, le nom d'un chasseur européen ayant tué un de ces mammifères périssodactyles d'une façon certaine.

En effet, personne, depuis M. Roussel au début du siècle ne peut s'enorgueillir d'avoir abattu cette pièce

unique. Ce modeste fonctionnaire colonial nous raconte comment dans ses passionnants *Récits vécus*.

Il était en tournée, avec un secrétaire et quatre miliciens, dans les environs de Locninh, en Cochinchine : un endroit peu connu à l'époque, où s'étendent à l'heure actuelle d'immenses plantations d'hévéas.

Après s'être levé un jour à trois heures du matin et avoir parcouru une dizaine de kilomètres en charrette à bœufs, il éprouva le besoin de se dégourdir les jambes, et, la carabine en sautoir, suivit les traces fraîches d'un cerf le long des roseaux qui bordaient la rivière de Saïgon.

Quand, tout à coup, un cri bizarre : un cri jamais entendu, le fit tressaillir. Un appel semblable, assourdi par la distance, répondit dans le lointain. Quel animal pouvait l'avoir poussé ?

Il pensa d'abord à un éléphant ou à un rhinocéros, mais le secrétaire annamite lui affirma qu'il n'en était rien, et que c'était la première fois qu'il entendait ce cri monotone et plaintif.

Dans l'impossibilité où il était d'avancer dans les roseaux sans faire beaucoup de bruit, M. Roussel eut l'idée d'envoyer chercher ses deux chiens français qui suivaient la charrette, et de leur faire faire par les boys un grand détour pour les rabattre ensuite vers lui.

Un quart d'heure après des aboiements nourris retentissaient, et M. Roussel vit déboucher, affolée, une grosse bête noire et blanche, qu'il salua d'une balle blindée en plein poitrail.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction en reconnaissant un énorme tapir qui s'éroula à quelques mètres de lui !

« *Còn heo voi!* (le cochon à trompe) », criaient

les miliciens tout joyeux. Monsieur l'a tué magnifiquement.

La bête fut ramenée au poste et sa chair, débitée comme celle d'un gros cochon domestique, en utilisant toutes les parties, fit les délices de la petite garnison.

Dans son livre admirablement documenté : *Chasse et Tourisme*, le docteur Dufossé de Dalat nie la véracité de ce récit. Il affirme, après des recherches dans les archives, que ce tapir historique n'a pas été tué par M. Roussel à Locninh, mais par M. Buttler, à Bao-Tré, dans la province de Bienhoa. M. Buttler, qui fut douanier à Longhanh (Cochinchine), était l'inventeur d'un piège libre pour les tigres.

Quant à M. Guy Cheminaud, auteur captivant de *Mes chasses au Laos*, il avoue n'avoir jamais eu l'occasion de tirer un seul tapir. Toutefois il lui a été donné, en 1902, de voir un mâle qui avait été tué à l'arbalète par un chasseur laotien de profession, sur la rive droite du Mékong. L'animal avait été amené au marché de Bassac : petite ville française faisant enclave en territoire siamois, où je me suis arrêté plusieurs fois avec les chaloupes des Messageries fluviales.

M. Guy Cheminaud acheta la moitié de la bête pour le prix de vingt ticaux siamois (trente francs-or). Son cuisinier tira de la viande un énorme jambon fumé qui avait le goût du sanglier. Ce tapir mesurait deux mètres de longueur et un mètre au garrot. Son poids était d'environ deux cents kilos.

Avant le dépeçage M. Guy Cheminaud eut tout le loisir de l'examiner. Il fut frappé par l'aspect étrange de la tête avec ses petits yeux bridés, ses oreilles bordées de blanc et sa petite trompe dont l'animal se sert pour prendre le vent en la tendant.

Il remarqua également, sur le dos et les flancs, la large tache blanche qui a valu à la bête la dénomination de « tapir à chabraque ». On sait que la chabraque est une couverture en peau de mouton que l'on posait autrefois sur le dos des chevaux de cavalerie.

Bien entendu, pendant mon séjour à Bannéthuot, j'ai rassemblé le plus possible de renseignements sur cet animal fantomatique, plus mystérieux encore que le rhinocéros.

Tous les chasseurs sont avides de connaître l'existence des bêtes qui vont disparaître de la planète. D'ailleurs, j'avais promis à mon ami Plas, qui était en train de préparer un livre sur la chasse en Indochine, de réunir une petite documentation sur le tapir.

Pour cela j'ai commencé à m'adresser à un vieux lettré annamite :

« Oui, le cochon à trompe était bien connu autrefois au Darlac, m'a-t-il dit. D'ailleurs le fait qu'il porte un nom (*con heo voi*) est la preuve de son existence.

« On dit que le tapir y voit très mal — comme le rhinocéros — mais que son odorat est très subtil. Sa petite trompe lui sert à porter les aliments dans sa gueule, qui est garnie de dents aiguës. C'est une bête essentiellement nocturne qui se cache pendant le jour pour se soustraire à la vue de ses nombreux ennemis. Sa chabraque blanche sur le poil noir lui permet de se fondre dans le paysage. »

« Je tiens ces renseignements pour exacts, m'ayant été fournis par un Annamite instruit.

Provenant d'un paysan je m'en serais désisté, car

les *Nhà-quê* ont une imagination débordante. Ils abondent en histoires à dormir debout et leurs connaissances en zoologie sont à peu près nulles. N'ont-ils pas le même mot pour désigner la buse, le milan, l'aigle, le vautour et le faucon ?

J'ai interrogé ensuite le vieux Rhadé à faciès de Peau-Rouge, qui m'avait déjà documenté si bien sur le rhinocéros.

Il m'affirma que le tapir n'est pas un mythe et qu'il avait vu autrefois un de ces animaux du côté de Bandon.

« Ce sont les tigres et les panthères qui ont contribué à l'extermination des tapirs dans le Darlac, m'a-t-il dit. Les fauves sont friands de cette chair grasse, dodue, agréable au goût, d'autant que le tapir a peu de défense. Sa seule ressource consiste à se précipiter dans l'eau — car il nage très bien — ou à se réfugier dans des taillis épineux.

« Mais l'ennemi le plus acharné pour la pauvre bête est le chien sauvage, qui se montre d'une férocité sans égale.

« Dans le Darlac, et notamment près du lac de Bannéthuot, vivent des chiens au pelage roux fauve, courant par meutes de sept, et commandés par un chef à queue touffue qui ne prend pas part au combat, et les dirige de l'arrière-garde.

« On dit que ces chiens, d'une cruauté inimaginable, lancent un jet d'urine empoisonnée dans les yeux de leur adversaire, avant d'attaquer, et qu'ils dévorent leurs victimes en commençant toujours par l'arrière-train. »

Enfin M. Auger, colon près de M'Drack, m'a confirmé l'existence du tapir dans le Darlac. D'après lui une de ces bêtes aurait été aperçue près de Pleiku, dans le pays du *Saté* du Feu et des Jaraïs.

LES GRANDS BŒUFS GAURS DESPOTES DE LA JUNGLE

La nuit tombait et les lampes électriques commençaient à briller étrangement dans les banians énormes qui forment comme une voûte au-dessus de la route coloniale.

Je parlais chasse — évidemment — avec M. Baud, assistant de plantation.

Grave malgré ses trente ans, mélancolique comme presque tous ceux qui vivent dans la brousse depuis longtemps, mon interlocuteur goûtait comme moi le charme de ce crépuscule.

J'avais sympathisé tout de suite avec cet aimable jeune homme qu'on m'avait présenté quelques jours auparavant dans la salle d'attente — maculée de terre rouge — du bureau de poste de Bannéthuat. Et tous les soirs j'allais le chercher, à l'heure où les Rhadés commencent à se draper dans leurs grandes couvertures brunes.

« Sans être un fanfaron, dit-il, je puis vous assurer que je n'ai pas peur des bêtes sauvages de la forêt.

» Une seule pourtant m'a rempli d'épouvante : un grand bœuf gaur solitaire qui m'est apparu subi-

lement la nuit, à la clarté de la lune, dans un sentier de la brousse pas loin d'ici.

» J'étais sans arme et me glissai vite derrière un arbre. Mon cœur battait à tout rompre. Heureusement pour moi, je n'étais pas sous le vent de la bête qui grattait le sol, s'inquiétait, et tournait de tous côtés sa monstrueuse tête à poils blancs, surmontée de grosses cornes en croissance.

» Il devait mesurer plus de deux mètres au garrot et peser 1.500 kilos. Ainsi qu'on l'a écrit, le gaur est le plus grand et le plus beau de tous les bœufs du monde.

» Cette apparition me fit songer aux aurochs — aujourd'hui disparus — dont les images illustrent l'histoire de la Gaule.

» S'il m'avait senti et aperçu avec son œil bleuâtre, il m'aurait certainement chargé avec une puissance et une rapidité incroyables. Sa vélocité est extraordinaire. Les Cambodgiens racontent qu'il ne laisse jamais tomber sa fièvre à terre, mais la reçoit sur sa corne et la disperse aux quatre points cardinaux après avoir fait volte-face avec la rapidité de l'éclair. Ils disent aussi que le gaur se nourrit de serpents que sa seule vue galvanise en insensibilisant leur venin. C'est pourquoi les Khmers portent sur eux, comme amulettes, des petits sachets contenant des poils de gaur, qui auraient la propriété magique de faire fuir les reptiles.

» Chose curieuse : le grand gaur solitaire, le *Bos gaurus*, comme disent les naturalistes, vit presque toujours à proximité de bœufs et de vaches sauvages.

— Pourquoi cela ? dis-je.

— Parce qu'il a ainsi des femelles à sa disposition pour le temps des amours. Il veille jalousement sur

son harem ambulante et protège les petits veaux des tigres qui rôdent alentour.

— En somme c'est le souteneur et le « coquin » des vaches sauvages.

— Exactement. Quand arrive l'époque du rut, il vient prendre les femelles des autres bœufs. Ces derniers se défendent farouchement.

» Ce sont alors, dans les taillis, des luttes effroyables. Le sang rougit le sol; les herbes sont piétinées sur une grande surface; les cornes se heurtent comme des épées. Le grand gaur sort de là meurtri, les oreilles déchirées, mais chaque fois vainqueur, tandis que les femelles, toujours prêtes à se donner au plus fort, regardent calmement.

» Elles viendront frotter leur museau sur sa peau noire, rendue luisante par une sécrétion qui dégage une odeur prononcée et permet à la bête de se glisser impunément dans les fourrés.

» Savez-vous que le gaur met en fuite, non seulement le tigre, mais encore l'éléphant?

» Mme et M. Maillot en savent quelque chose. Allez vous faire raconter l'histoire au bungalow de M. Hauray.

» D'ailleurs le gaur n'est pas la seule bête dont ait peur l'éléphant. Il y a aussi le buffle sauvage et le rhinocéros.

» Aux Indes, des combats ont été organisés, dans l'arène, entre rhinocéros et éléphant. Chaque fois le premier a éventré son adversaire.

» Le résident Odendhal qui fut assassiné en 1904, signalait dans un rapport de mission daté de 1893 que presque tous les éléphants domestiques du village de Mu-Ei, dans le Bas-Laos, avaient été tués par des rhinocéros.

» Cette supériorité dans le combat est surprenante

car la corne unique du rhinocéros est bien plus petite que chacune des défenses de l'éléphant. De plus ces dernières sont en ivoire profondément implanté dans le crâne, tandis que la corne de rhino n'est qu'une agglutination de poils, solidement fixée à la peau, mais ne laissant aucune trace sur le squelette.

— En somme, dis-je, aucun animal n'est le roi incontesté de la forêt.

— C'est la vérité exacte, conclut Baud. La loi de la jungle peut être comparée à la règle du poker américain, où aucune carte n'est maîtresse en valeur intrinsèque.

» Le gaur bat le tigre et l'éléphant, mais il peut être tué par le cobra, qui, à son tour, est terrassé facilement par la mangouste. »

AU BUNGALOW DE M. MAURY

Au commencement de la route de Snoul, le bungalow administratif de M. Maury est le dernier salon où l'on cause à Banméthuol. C'est le rendez-vous des Français de ce centre, alors que le « *Grand Cerf* » est fréquenté spécialement par les chasseurs de passage.

J'y ai fait deux constatations réconfortantes : d'abord qu'à Banméthuol civils et militaires fraternisent et ne sont pas séparés par une muraille de Chine comme dans bien d'autres provinces hélas !

Ensuite qu'il n'existe pas, dans ce poste privilégié, de petits clans qui se déchirent dans une guerre sournoise et astucieuse.

J'ai deviné le secret de cette fraternité. Dans le Darlac, tous les Européens ont des amis communs qui sont les tigres, les éléphants, les gours et les connaï.

Et comme l'on parle toujours d'eux, on n'a pas le temps de dire du mal les uns des autres.

Ce soir-là tous les hommes jouent au bridge sous la véranda de l'étage en buvant des martel-périer. Je monte l'escalier de bois et Maury le patron, brave homme estimé de tous, me crie :

« Allez donc tenir compagnie à ces dames. »

J'entre dans une salle où toutes les élégantes de

Banméthuol sont en train de prendre des cocktails.

Il y a là Mme Maury qui vient d'arriver de France. Mme M... : jeune Parisienne, femme de planteur, et plusieurs femmes d'officiers.

Au premier mot que je prononce Mme M... s'exclame joyeusement :

« Ah ! vous aussi vous voulez mon histoire ? »

« Allons ! Je ne vous ferai pas languir. Il y a un mois j'étais avec mon mari dans un *roof*. »

— Comment dites-vous ?

— Je dis bien : un « *roof* » : la petite plateforme en bois qui se trouve sur le dos d'un éléphant-porteur. Entre parenthèses on n'est pas toujours très bien dans cette cage sans toit, secouée par un mouvement de roulis et de tangage ; mais on s'y habitue.

« Nous déambulions dans un petit sentier, à quelques kilomètres de Banméthuol. Je rêvais en écoutant tinter la clochette de bambou qui pend sous le cou de l'animal, pendant que le cornac, assis sur le cou, le dirigeait en lui chatouillant l'oreille avec son pied. »

« Soudain, d'un trou pratiqué dans la paille, surgit un énorme gaur, les yeux injectés de sang. Nous apprimes, plus tard, qu'il venait d'être blessé par un chasseur. »

« Tête basse il fonce à une vitesse incroyable sur l'éléphant, qui, au lieu de faire face à l'ennemi, s'enfuit vers une clairière : un *ray* où poussait du riz. »

« Là, commence une ronde infernale. L'éléphant file comme une flèche le long des arbres, tandis que le gaur, nuque baissée, le larde de coups de cornes. »

« Le *roof* danse tel un panier à salade ; nous sommes ballotés comme dans une tempête. Tout à coup le gaur fait un écart et l'éléphant, complètement affolé, en profite pour prendre la tangente. »

» Un danger effroyable se dessine : si nous sommes entraînés vers la forêt toute proche nous serons infailliblement écrasés contre les arbres, notre tête réduite en bouillie.

— Mais j'entends mon mari qui me crie : laisse-toi tomber dans la rizière!

— Et vous avez eu ce courage?

— Bien obligée. Comme des parachutistes qui abandonnent un avion désemparé nous avons sauté de notre roof. Heureusement qu'il y avait en bas de l'eau et de la boue! Grâce à cette chance nous avons eu la vie sauve.

» Mon mari a tué le gaur le lendemain. Le premier chasseur, un novice, l'avait touché au garrot. Il vaut mieux tirer au poumon avec une balle explosive.

» Et voilà toute mon histoire... »

A ce moment je regarde bien l'assistance. Aucune de ces dames ne manifeste la moindre émotion.

Pas plus que des petites bourgeoises de Carpentras ou de Romorantin, venant de discuter gravement d'un nouveau point de Valenciennes ou du dernier prêche du curé.

Elles trouvent toute naturelle l'atmosphère de danger et d'aventure qui grise Danmélhuot.

Malgré moi je ne puis m'empêcher d'admirer le cran et la facilité d'adaptation de toutes ces petites femmes de France.

« Très bien, madame M... interrompt une petite blonde, femme d'un lieutenant, qui vient d'arriver de France il y a trois semaines.

» Vous avez épaulé monsieur avec votre histoire. Mais moi je vais faire mieux encore : je vais le flatter dans son amour-propre masculin.

» Ecoutez tous cet extrait d'un livre de chevet

Cham ou Rhadé, qu'on m'a montré à la Résidence, et qui a été traduit par Antomarchi, je crois.

» Ce sont les conseils d'une mère à sa fille, à la veille des noces. »

Et elle lit d'une voix moqueuse :

Foie et fiel de la mère approche et retiens les usages qui concernent les femmes.

Ma fille, quand tu parleras à ton mari, que ce soit toujours d'un ton modeste.

Ne cherche pas à lui paraître supérieure ni même égale, car c'est l'homme qui doit conduire l'épouse..

Ma fille, la barque ne vogue pas à la dérive quand le pieu auquel on l'amarre est fixe et solide.

Dans la famille le pieu c'est l'époux.

Ta présence lui sera aussi profitable que s'il possédait une barre d'or de la hauteur d'un cocotier!...

« Bravo, dis-je en coupant la parole à l'oratrice. Les choses iraient certainement mieux en Occident si les jeunes filles y étaient ainsi conseillées... »

Mais un murmure réprobateur m'interrompt et je dois battre en retraite, en tout hâte, vers la salle des hommes!...

UN PASTEUR EVANGELIQUE

Au bungalow de M. Maury on m'avait dit également :

« Allez donc voir le pasteur canadien Smith. Il vit un peu à l'écart des Européens du Poste — comme l'exige son sacerdoce — mais sa conversation est extrêmement intéressante.

» Il correspond du reste avec plusieurs revues américaines et vient d'envoyer un long mémoire sur le Darlac à la Société géographique du Canada. Cela vous changera un peu des histoires de chasse. »

Dix minutes après je frappe à la porte d'une petite maison blanche, près de l'usine électrique, au fond d'une ruelle où neigent les fleurs écarlates des flamboyants et où l'on respire l'odeur suave des frangipaniers.

Le pasteur me reçoit immédiatement dans son salon imprégné d'austérité huguenote. Au mur deux carabines, des arbalètes moisi et quelques trophées de chasse. Sur la table, parmi les journaux canadiens, le *Recueil des coutumes du Darlac*, de Sabatier.

Après dix minutes d'une conversation animée je suis invité à déjeuner, conformément à la règle de l'hospitalité coloniale qui reste pour moi un continuel

sujet d'étonnement, malgré mes vingt années de brousse indochinoise.

L'imagination est bien la folle du logis. Je m'étais imaginé — probablement sous l'influence des livres de Somerset Maugham — le pasteur Smith sous les traits d'un clergyman d'âge respectable, barbu, rigide dans sa redingote noire et chaussé de grands souliers plats à boucles.

Et je me trouve en présence d'un jeune Révérend mince, élancé, vêtu de blanc, dont les yeux vifs brillent dans un visage glabre, derrière des lunettes à la Harold Lloyd.

Je fais intérieurement la réflexion qu'il doit être plus à l'aise à chasser sur la route de M'Drack, ou à jouer au tennis en chemise Lacoste, qu'à catéchiser, la bible en main, une vieille bigote.

Il me présente sa femme : jeune anglaise blonde, affable, souriante, et ses deux petits garçons de huit et dix ans aux cheveux dorés, au teint mat et aux yeux bleus de poupée de porcelaine.

Le plus jeune a été secoué par la fièvre toute la nuit. Il est pâle et triste dans les bras de sa maman qui le serre contre elle avec attendrissement.

Le classique breakfast anglais s'annonce très appétissant : viande grillée, toasts, pommes de terre avec beaucoup de beurre, marmelade d'orange. En mon honneur la maîtresse de maison a ouvert quelques boîtes de conserves. Subitement je demande :

« Que pensez-vous de l'œuvre française au Darlac, monsieur le pasteur ?

— Admirable en ce qui concerne les travaux publics, les routes, les ponts, la pénétration en région insoumise.

» Les Américains n'auraient pas mieux fait —

et ce n'est pas un mince compliment que je vous adresse là.

» J'en suis particulièrement heureux car les Canadiens aiment beaucoup votre pays.

» Savez-vous qu'en 1919 il fut fortement question du rattachement de la province de Montréal à la France?

— Je l'ignorais.

— Ma sympathie et mon admiration pour votre pays me mettent plus à l'aise pour formuler certaines critiques dans l'ordre intellectuel.

» Je veux parler de ce qui a été fait jusqu'ici, dans le Darlac, pour l'étude de la langue rhadéc et la préparation des manuels nécessaires à son enseignement.

» Le bagage est très mince, et il faut bien le reconnaître : le peu qui a été réalisé est l'œuvre du Résident Sabatier.

» Ce grand chef prépara un dictionnaire élémentaire franco-rhadéc et codifia certaines coutumes dans un recueil de contes et de légendes.

» Un point c'est tout! (1)

— Vous avez donc des difficultés pour catéchiser vos Moïs, monsieur le pasteur?

— Des difficultés extrêmes. Depuis six mois j'étudie — à raison de dix heures par jour — la langue rhadéc. Et, parallèlement, je traduis les Évangiles à l'intention de mes catéchumènes.

» Ce n'est pas facile, je vous assure, de travailler sans documents. Ainsi j'ai cherché longtemps avant

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, des résultats intéressants ont été obtenus par l'Administration française dans l'étude du Rhadéc. L'institution franco-rhadéc de Baméthuo est très prospère. Le résident Gerbinis y a beaucoup contribué.

de parvenir à transposer le mot « Jésus » en rhadéc.

» J'ai donc traduit simplement par « Yésous » : le Y grec étant la lettre par laquelle commencent tous les noms propres rhadés.

— Avez-vous beaucoup de néophytes?

A peine ai-je posé cette question que je la regrette, de crainte d'avoir froissé cet être si bon et si fin.

De même qu'il n'est pas délicat de demander son âge à une vieille coquette, ou le chiffre de son tirage à un directeur de journal, il faut bien se garder de questionner un Révérend sur le nombre de convertis figurant à son tableau.

C'est avec un peu de mélancolie dans la voix que le pasteur Smith me répond :

« Évidemment les fidèles pourraient être plus nombreux. Je vais redoubler d'efforts pour obtenir de meilleurs résultats. Le plus ennuyeux est que l'Administration française m'a refusé l'autorisation de construire une église évangélique à Baméthuo.

» Un préjugé défavorable pèse sur tous les pasteurs anglo-saxons. Savez-vous que j'ai dû vivre pendant les deux années qui ont précédé mon départ en congé, dans une maison moi, en plein village indigène?

— Une cahute en bois sur pilotis?

— Parfaitement. Ce n'était pas drôle. Pour moi, passe encore. Mais pour ma femme et mes deux petits garçons!...

» Nous avons tout supporté avec bonne humeur : les mouches, les moustiques, la vermine, la chaleur moite sans ventilateur, la pluie qui dégoulinait dans la case. Nous sommes prêts à recommencer.

» Il est pourtant une chose à laquelle nous ne pourrions jamais nous habituer, dussions-nous vivre encore cinquante ans dans le Darlac.

— Laquelle, monsieur le pasteur?

— L'odeur de la viande faisandée qu'affectionnent particulièrement les Rhadés, les Khâs, les Krungs, les Muongs et les Djarays.

» Ces indigènes taillent dans des buffles abattus de longues lanières de chair qu'ils font chauffer au soleil, après les avoir enduites d'un peu de sel.

» Pendant que s'opère la dessiccation, des nuées de mouches se posent sur l'étalage, et surtout ces grosses bestioles à reflets métalliques vulgairement appelées « mouches à choléra ». Imaginez l'odeur dégagée par cette pourriture!

» Un jour un chef rhadé voulut me faire honneur et me reçut dans sa case. Il me fit boire à la jarre, puis plongea sous un bal-flanc d'où il revint tenant un gros tube de bambou. Avec les précautions d'un sommelier qui débouche une bouteille vénérable devant un client de marque, il le dévissa.

» Horreur! Une bouffée pestilentielle m'asphyxia et me fit reculer. On eût dit les relents des latrines d'une ville chinoise!

» C'était de la viande en conserve, presque liquide à force de putréfaction.

» Une autre fois j'aperçus en me levant huit gros buffles crevés pendant la nuit de la peste bovine. Naturellement je mis en garde mes voisins.

» — Enterrez ces bêtes, dis-je. N'y touchez pas : vous auriez des maux de ventre qui pourraient vous tuer.

» Peine perdue! Ils s'en gavèrent!

» L'après-midi tout le monde vomissait et j'assis-tai de ma fenêtre à un manège curieux. Un chien, assis sur son fessier, le nez en l'air, guettait la pâtée providentielle qui tombait des vérandas couronnant les maisons sur pilotis.

» Il s'éloigna, repu, mais à ma grande joie rendit ses comptes à son tour.

» Alors les poules d'accourir et de picorer!... Je les guettai. Rien! Elles encaissèrent, stoïques...

» Le poison était-il éliminé ou les poules ne savent-elles pas vomir? Voilà un mystère que je n'ai jamais élucidé. »

Le pasteur Smith s'est tu et ses lèvres se sont contractées au souvenir de toutes ces choses écœurantes.

Avant de partir les deux petits boys tout blonds, aux yeux bleus, m'ont serré la main avec gentillesse et cérémonie, comme des collégiens d'Eton.

Et je n'ai pu m'empêcher d'admirer le courage de cette famille aristocratique, faite pour le confort et le luxe, qui avait vécu deux ans dans une cabane sauvage au milieu des Moïs, avec comme uniques soutiens son mysticisme et sa foi!...

SEIGNEUR TIGRE

Devant le bureau du poste, en plein soleil, deux Rhadés en langouli sont assis sur leurs talons, dans l'herbe.

Je crois d'abord qu'ils surveillent une exposition de mouches, tant il y a de ces insectes devant eux.

Mais, en regardant mieux, je m'aperçois que, sous la couche noire et aillée, s'étale une peau de tigre en décomposition, qu'ils essaient de vendre.

« Ce tigre a été tué il y a quelques jours, me dit un secrétaire annamite, mais, avant d'être frappé à mort, il a blessé grièvement deux chasseurs rhadés.

» Ces derniers sont en ce moment à l'hôpital. Le docteur Verprat leur a sauvé la vie. Vous pouvez aller les voir. »

Je m'agrippe péniblement aux coches de la pièce de bois qui fait accéder à l'infirmerie indigène, et j'aperçois les deux Moïs assis sur un lit de camp.

D'énormes pansements blancs leur entourent les bras et la tête.

Devant eux, un genou sur le plancher, comme s'ils priaient, leurs parents les fixent sans mot dire.

Tous les personnages de cette scène sont muets et immobiles, tels des momies. J'ai l'impression d'être au musée Grévin.

L'infirmier me raconte le drame.

Les Rhadés avaient aménagé un piège avec une lance et un arc puissant tendu dans une brousse épaisse. La détente a fonctionné, mais, par extraordinaire, le ligre n'a été que légèrement atteint.

Il s'est caché dans la paille, et quand les deux Rhadés sont revenus, il leur a bondi dessus, labourant leurs corps de ses terribles griffes.

Il s'est acharné sur l'un d'eux et lui a mis la cervelle à nu, d'un formidable coup de patte.

Mais le Moï, dans un sursaut de courage surhumain et magnifique, s'est mis à frapper dans les yeux du ligre avec son coupe-coupe, malgré son sang qui coulait à flots. Il a commencé par aveugler le fauve, puis l'a abattu en redoublant ses coups...

✧

Ce fait n'est pas unique. J'ai pu, par la suite, me rendre compte du courage indomptable des Moïs qui attaquent parfois les fauves à la lance.

Néanmoins, leur arme favorite est l'arbalète, qui, en définitive, reste leur bien le plus précieux. Ils apportent le plus grand soin à sa fabrication, choisissant dans la forêt un bois nerveux, aux fibres longues et dures. Avec leurs flèches de bambou ils peuvent traverser à 30 mètres une planche de 3 centimètres d'épaisseur.

Ces flèches sont presque toujours empoisonnées avec un poison végétal appelé *curare*, qui provoque la mort par arrêt du cœur et coagulation du sang.

Les sorciers rhadés veillent avec le plus grand mystère à la préparation de ce poison et bien rares sont les Européens qui ont pu en surprendre le secret ! Parmi ces derniers il faut compter, au premier rang, le forestier Oddéra, surnommé le « Jules Gérard de

l'Asie », qui avait à son actif plus de deux cents tigres et une centaine d'éléphants.

Il put déterminer la nature exacte des divers curares et leur provenance. La *strophantine* est extraite d'une certaine liane (*strophantus giganteus*), en forme de trompe d'éléphant. On enlève son écorce, on la pile dans un mortier, puis on la réduit au feu jusqu'à ce qu'elle devienne une sorte de gomme. L'opération se fait loin des villages en raison des émanations meurtrières qui se dégagent des marmites.

L'*antlarine* est recueillie par incision sur un arbre très rare appelé *kam*. Parfois les Moïs piquent directement leurs flèches et leurs lances dans les troncs de ces arbres, comme sur une pelote. J'ai pu voir un *kam* à Ban Mé Nguol, à deux kilomètres de Bauné-thuol.

Souvent le poison est rendu plus nocif encore par l'addition de chiques de bétel, de tabac, de dards de scorpions et de crocs de serpents. Des essais sont pratiqués sur divers animaux, avant usage dans la forêt.

Un margouillat piqué au curare meurt en 3 secondes, un rat en 25 secondes, un chien en 15 minutes, un chat en 10 minutes, un bœuf en 4 ou 5 heures, un éléphant en 19 ou 20 heures et le tigre en 5 ou 6 heures.

Fort heureusement ce n'est qu'en de très rares circonstances qu'on a pu se rendre compte de l'action des curares sur des blancs.

Au Nghé-An un capitaine chargé de mission fut blessé par deux flèches retirées aussitôt. Il mourut au bout de 22 jours de souffrances épouvantables.

Le commandant Baudesson rapporte qu'il lui fut donné de suivre l'effet du poison sur les inspecteurs

de milice Canivey et Barbu, atteints également par des flèches moïs.

Les deux blessés furent secourus de tremblements nerveux, avec dilatation des pupilles, abaissement de la température et alternatives d'excitation et d'abattement.

La guérison survint au bout de quatre semaines parce que le curare utilisé était ancien et avait perdu de sa nocivité. Les contre-poisons du curare sont le foie du crabe de rizière et la citrouille. Un charretier, qui reçut une volée de flèches empoisonnées en réchappa en avalant des tranches de citrouille, mais ses bœufs moururent au bout de quelques heures.

Le gibier tué avec des flèches empoisonnées est comestible. Il conserve pourtant une légère amertume et se putréfie rapidement, bien que les Moïs nettoient la plaie avec soin.

Les Rhadés emploient des pièges de préférence aux armes. Ces pièges témoignent d'une grande ingéniosité : la potence notamment.

Quand les chasseurs ont bien repéré le passage du gibier vers l'abreuvoir, ils ploient un arbrisseau élastique le long de la sente et garnissent son faite d'un nœud coulant en rolin très solide. L'engin est dissimulé sous l'herbe.

Lorsque le tigre ou la panthère va boire, le soir ou avant la fin de la nuit, le mécanisme se déclenche tout à coup, et le fauve surpris se débat follement, le cou et les pattes serrés dans le nœud coulant.

La potence est remplacée parfois par une fosse étroite et profonde, dont le fond est garni de piquets à pointe acérée.

Le plus difficile dans l'aménagement de cette trappe est la pose de la claire-voie légère, qui ne doit

pas attirer l'attention des bêtes, très méfiantes par nature.

Certains pièges permettent de prendre le tigre vivant. Ils sont fabriqués avec des rondins à claire-voie et adoptent la forme d'une caisse rectangulaire. Une porte lourde à glissière se déclenche lorsque le tigre, attiré par un appât vivant, met la patte sur un clayonnage placé à l'intérieur.

Ce piège, dit piège malais, fut imaginé par de Mayrena, officier de marine et aventurier, qui se fit proclamer roi des Sédangs, et mourut dans la misère en 1888.

Quant au piège du douanier Buttier, auquel nous avons déjà fait allusion, c'est tout simplement une grosse mâchoire d'acier, munie de crocs puissants, d'un poids de vingt kilos et d'une longueur d'un mètre. Mais Buttier eut l'idée originale de ne plus attacher ce piège et de le rendre libre. Auparavant le tigre s'enfuyait parfois en déchirant sa patte prise. Maintenant il rauque en trainant le fardeau qui pénètre dans ses chairs, et on le capture toujours à quelques centaines de mètres.

★

Au Darlac, en questionnant des chasseurs français depuis longtemps dans le pays, et des chefs de village radhés, j'ai pu me rendre compte que certaines assertions répandues dans les livres au sujet du tigre, sont fausses ou exagérées.

C'est ainsi que l'on dit fréquemment que *Shere Khan* est un « *chatopard* », préférant la chair corrompue à la viande fraîche.

M. Maillot, colon à Banméthuoit, m'a formellement démenti cela :



Sur les bords du Song Lagna le 20 mars 1949.

Tigre tué à l'affût, d'une berge à l'autre (40 mètres), à la carabine américaine par M. Lajus (au milieu) à gauche, M. Defosse, l'homme aux cent tigres à droite, M. de Monestrol (70 ans), l'homme aux 60 éléphants



Triplé de tigres royaux



Tigre abattu sur l'appât

« Le tigre ne s'attaque à la viande pourrie que s'il n'a rien d'autre à se mettre sous la dent, m'a-t-il dit. » Si, sur un affût, on renouvelle l'appât, il délaie la charogne pour manger la viande fraîche. J'en ai fait l'expérience moi-même. »

Seul le crocodile fait faisander la proie qu'il a capturée, et aussi parfois cette bête verticale et supérieure qui s'appelle l'homme : lorsque par exemple il laisse volontairement pourrir une bécasse tuée à la chasse pour mieux s'en régaler.

Autre question : le tigre est-il par goût un mangeur d'hommes? En d'autres termes, préfère-t-il la chair humaine à la viande animale?

On doit répondre par la négative. Lorsqu'un tigre affamé peut opter entre l'homme et l'animal, il choisit toujours l'animal. Un chien est parfois enlevé à côté de son maître. On cite le cas d'un bœuf attelé qui fut arraché de son joug, alors que le conducteur sortit indemne de l'aventure.

Les enlèvements d'êtres humains sont, la plupart du temps, le fait de vieux tigres qui ne peuvent plus chasser, et aussi de tigres dits des Marais.

Ces derniers, maigres et efflanqués, sont toujours affamés. Les cerfs étant très rares dans les régions côtières qui sont leur habitat, ils doivent se rabattre sur le petit gibier des forêts de palétuviers, et même sur des grenouilles, des crabes et des poissons.

Lorsqu'ils ne trouvent absolument plus rien à manger, ils viennent rôder autour des cases indigènes pour enlever à la dérobée les porcs, les chiens, les canards, et aussi les enfants qui vont à l'école.

La soif, jointe à la faim, rend le tigre des marais plus féroce encore. On sait que le tigre est un très gros buveur. Lorsque les rachs d'eau douce sont taris, pendant l'été, il vient renverser ou briser les jarres

placées en dehors des habitations. C'est à ce moment-là qu'il saigne ses victimes humaines à blanc, et vide complètement leurs veines.

Un « *man eater* » préfère-t-il la chair jaune ou la chair blanche?

S'il peut choisir il attaquera un Asiatique plutôt qu'un Européen. Dans une file indienne qui chemine dans la forêt, ce sont toujours les porteurs indigènes encadrant le blanc qui sont enlevés.

On devrait logiquement en conclure que l'odeur de l'Européen exerce sur les fauves une certaine répulsion. Par ailleurs, certains auteurs ont exagéré au sujet des performances qu'ils attribuent au tigre.

C'est ainsi qu'on peut lire dans Claude Farrère que le tigre a la force suffisante pour sauter une haie de bambous de trois mètres de hauteur, avec un buffle dans la gueule.

Claude Farrère, qui n'a connu en Indochine que les ports escales et les cercles de Saïgon, a été bien mal renseigné.

Un tigre peut tirer, à reculons, en écartant ses pattes, un bœuf sur deux cents mètres environ. Il peut franchir une palissade légère avec un cochon ou un chien, ce qui n'est déjà pas si mal. Mais il lui est impossible de faire le même bond avec un homme dans les mâchoires et a fortiori avec un buffle domestique qui pèse 700 kilos!

« *Là où il y a du tigre, il y a du paon* », a-t-on pu lire couramment. Cet aphorisme devrait être renversé. Certes le paon adore les excréments du tigre où l'on trouve de tout : des feuilles de tranh, des champignons, des écorces diverses, des pousses de bambous, des scarabées et même de la terre de termitière qui contient une grosse proportion d'acide formique.

Shere Khan mange de cette terre qui est un désin-

fectant énergique pour se purger et se débarrasser de toutes les matières toxiques qui encombrent son estomac et ses intestins.

Mais en définitive c'est plutôt la chair blanche et savoureuse du paon qui attire le tigre. Le grand carnassier recherche l'oiseau sacré des Brahmanes : proie relativement facile à atteindre. Le paon doit en effet piéter pendant quinze ou vingt mètres avant de pouvoir s'envoler, en étalant ses longues plumes terminées par un œil éclatant.

△

La nature du tigre est assez complexe. Il est *cruel* certes, mais il ne tue que s'il a faim ou s'il doit se défendre. Seul, dans la nature, l'homme tue pour le plaisir de tuer.

Le tigre est *rusé* : comme le lion et tous les grands fauves.

D'après les Rhadés, il imite le cri du grand corf *Connaï*, pour l'attirer et le tuer sans se donner de peine.

Le Commandant Baudesson cite le cas d'un vieux tigre qui avait organisé un véritable piège à homme, en se postant tout près d'un gros banyan renversé qui obstruait la sente, et obligeait ainsi les indigènes à faire un léger crochet dans la forêt. Le lieutenant Gautier, de la mission du Transindochinois, fut dévoré à côté de ce piège.

Mais, en définitive, le tigre est lâche et couard. Il attaque presque toujours par ruse et bien rarement en face. Ce gangster méfiant et sournois se glisse dans la forêt sombre, à pas feutrés, et choisit toujours les fourrés les plus denses. Sa tactique habituelle est de

se cacher, de se laisser ignorer, de suivre comme une ombre la proie qu'il convoite, pour bondir ensuite sur elle sans courir aucun risque. « On ne chasse pas le tigre, on est toujours chassé par lui » a-t-on écrit très justement.

M. Bordeneuve évalue à deux cents environ le nombre de personnes qui sont dévorées chaque année par le tigre, en Indochine.

Le tigre est un animal nocturne. C'est bien rarement qu'on le rencontre de jour, et il n'est pas à craindre tant que le soleil brille. Il est prudent, la nuit, dans les régions tigreses, d'avoir une torche. Dans une file indienne chacun doit porter son flambeau, et non pas seulement le guide et l'individu en queue.

J'ai entendu maintes histoires de tigres en parcourant la brousse. Certaines apparaîtraient peut-être comme des fables aux Métropolitains.

Pourtant elles sont toutes vraies : l'histoire de ce missionnaire français qui, rencontrant un tigre à la sortie de Banghoï, se protégea en ouvrant son parapluie; celle du capitaine de la Coloniale qui arracha la langue d'une tigresse qui l'avait renversé, et mourut héroïquement à côté du cadavre de la bête.

Les histoires de troupes en marche attaquées en plein jour par le fauve sont également vraies; et aussi celle de M. Brun, sellier à Saigon, qui buta sur deux tigres endormis dans la pailote, et les tua tous deux, à bout portant.

Le tigre tient la première place dans la magie annamite, et il y aurait un gros livre à écrire sur ce sujet.

Au pays d'Annam on considère son corps comme un véhicule de puissance, et l'on fait des amulettes avec ses griffes pour donner aux enfants force et adresse. Les poings de foie de tigre rendraient invincibles ceux qui les absorbent. Autrefois dans la vieille armée annamite, les officiers qui n'avaient pas peur étaient appelés « officiers-tigres ».

Les Moïs incultes craignent la vengeance du tigre. Ils disent qu'il est un instrument des mauvais génies, et qu'il ne faut, sous aucun prétexte réveiller sa colère.

M. Canivey a vu des indigènes délivrer un tigre pris dans une fosse, en lui passant des cordes sous le ventre, et juchés sur un arbre, faire ensuite de profonds saluts à la bête qui s'enfuyait.

Cette croyance au pouvoir surnaturel du tigre a gagné certains Européens même. L'un d'eux, au Darlac, m'a avoué avoir assisté, dans la forêt, à de troublantes pratiques de lycanthropie. Le Darlac est le pays des hommes-tigres.

Fernand Millet, le grand chasseur du Langbian, qui abattit plus de cent tigres, a déclaré avoir été victime d'hallucinations, après avoir entendu le « Klion » métallique du fauve, autour de sa case, aux environs de laquelle il ne releva aucune empreinte par la suite.

C'est peut-être par dérision que les habitants des villes parlent de *Ong-Côp* (Seigneur Tigre).

Mais, dans la forêt profonde, cette appellation devient respectueuse et craintive; j'ai pu m'en convaincre.

« On peut se moquer des fantômes pendant le jour, certes, mais on les redoute lorsque vient la nuit, dans un lieu solitaire.

» Il en est de même avec *Ong-Côp* », m'a dit un vieux chasseur français.

UN GEOPHAGE

Comme je descends, par la planche à crampons, de la salle où l'on soigne le Rhadé blessé par le ligre, je rencontre le Père D..., missionnaire au Laos, de passage à Banméthuo, qui vient reconforter une de ses ouailles catholiques.

« Voulez-vous visiter avec moi les bâtiments réservés aux Moïs » me dit-il rondement.

Le Père est un vieux broussard barbu qui, avec son air de ne pas y toucher, en sait plus long sur les indigènes que tous les savants ethnologues. Il arrive du plateau des Bolovens, où, d'après les Annamites et même certains Français, les *Khas* sont porteurs dans le bas du dos d'une petite queue raide qu'ils dissimulent sous leur langouï.

L'infirmerie est lugubre. Des malades grattent leurs plaies hideuses; d'autres, étendus sur les balanc, nous épient avec des yeux de fièvre.

« Les Rhadés détestent l'hôpital, me dit le Père. Ils l'appellent : « la maison où l'on meurt ». En cela ils ne diffèrent pas des gens du peuple de chez nous. Ils s'imaginent que les maladies proviennent de ce que le « Double » s'éloigne du corps. C'est pourquoi ils font des sacrifices de bœufs, de porcs châtrés et de buffles afin que le « Double » revienne.

» Les médicaments français ne leur inspirent aucune confiance. Pourtant ils recherchent *Peau K'razi* (crésyl) pour supprimer la mauvaise odeur des plaies et conserver plus longtemps les morts dans les maisons. Les badigeonnages à la teinture d'iode également, les remplissent de joie, à cause de la couleur rouge qu'ils laissent sur la peau.

» Sabatier donnait dix cents à chaque malade qui consentait à se faire hospitaliser et se trouvait très bien de ce système.

» Dans le Darlac sévissent trois maladies graves importées par les étrangers : la syphilis, la lèpre et la variole, sans compter toute la gamme des affections tropicales.

» Tenez, je vais vous montrer un cas curieux. Que pensez-vous de celui-là? »

Le Père me désigne un Rhadé encore jeune, au regard d'halluciné, d'une maigreur extrême. Ses côtes saillent en cerceaux et sa face bouffie contraste avec son corps décharné.

« Commencement de tuberculose, explique-t-il. Cela est banal. Mais de plus c'est un géophage...

— Un mangeur de terre? dis-je, stupéfait.

— Parfaitement. Ici, à Banméthuo, il ne s'agit que d'une exception, mais au Laos où j'ai passé vingt ans, existent un peu partout des îlots de géophages.

» Ces étranges gourmets sont friands d'une terre argileuse ayant paraît-il le goût du poisson.

» J'ai vu, à Ouhone, des enfants picorer avec un plaisir non dissimulé des termitières dont les galeries étaient sans doute faites de cette terre-là. Hélas! au bout de quelque temps on les reconnaissait tout de suite entre leurs compagnons avec leur figure boursoufflée et leur teint de chlorotique. Avaient-ils une plaie? Impossible de la guérir. S'ils prolongeaient leur

mandication, ils s'étiolaient et mouraient à la première secousse un peu sérieuse de fièvre

— Le savant ethnologue Dumoutier, dis-je, a étudié ce goût bizarre et pervers chez des indigènes du delta tonkinois. Selon lui on vendait en 1899 à Nam-Dinh, pour dix-huit sapèques le *can* (600 grammes), des galettes d'une argile cuite au feu qui happait à la langue comme le kaolin et avait la même saveur. Il cite le cas d'un grand gaillard tout rouge qui se régalaient avec des papillotes de terre découpées au couteau en forme d'oreilles de chat (Ngoi tai méo), et desséchées sur des briques brûlantes. Il fit une communication au Muséum d'Histoire Naturelle sur ce sujet.

— J'ai lu cela répond le Père, mais Dumoutier prétend que ses géophages se maintenaient en parfaite santé. Rien n'est moins sûr. A eux les troubles digestifs et l'anémie.

» Toujours au Laos, j'ai constaté que des femmes enceintes se prenaient d'un goût très vif pour des boules de terre argileuses vendues un sou au marché. Eh bien! au bout de trois ou quatre mois on les décollait à la vue. Par bonheur cette étrange envie disparaissait aussitôt après l'accouchement, mais l'enfant payait parfois de sa vie le plaisir pris par sa mère.

» Certains, pour excuser leur passion bizarre, prétendent que manger de la terre calme les maux de ventre. D'autres attribuent une influence magique aux galettes de terre. Ce qui est certain c'est que l'argile ne nourrit pas son homme et que les géophages s'en vont sans force, comme des hallucinés et des fumeurs d'opium. Ils sont dans un état de fatigue perpétuelle.

» Ce n'est que par une surveillance serrée qu'on peut faire abandonner par les enfants cette fatale

manie. Comme tous les intoxiqués, ils sont habiles à nier et à mentir pour satisfaire leur goût dépravé.

— Avez-vous vu des animaux manger de la terre? — Oui. Des poules qui picorant de la marne et des vaches qui se régalaient d'une sorte d'argile ayant la couleur de l'ocre. Voilà un démenti à la croyance qui veut que les animaux rejettent par instinct les aliments qui leur sont nuisibles.

» Les poules moururent bien vite. Quant aux vaches elles s'étiolèrent et l'on dut bientôt les abattre. — Et vous dites mon Père que la géophagie est inconnue au Darlac?

— Ce Rhadé est le premier intoxiqué du genre que je vois à Bannéthuot. Il a voyagé au Laos et a sans doute rapporté ses galettes de terre de là-bas. Il sera renié par le *Hidoué* (coutume des anciens) pour cette dépravation du goût contraire aux traditions locales.

Le Père éclate soudain de rire et conclut :

« Ce Moï est un idiot certes. Mais pas plus que les belles filles de chez nous qui — à ce qu'on m'a dit — vont au lavabo des dancings pour se fourrer de la cocaïne dans le nez ou se piquer la cuisse à la morphine!... »

et le malheureux mourut à l'hôpital de Hanoï, après de terribles souffrances.

LES PANTHÈRES

Je n'ai tué qu'une seule panthère en Indochine, et c'est pendant la première année qui a suivi mon arrivée à la Colonie. En ce temps-là je chassais à la lanterne près de Langson. Une nuit, sur la voie ferrée qui se rend à Nacham, je saisis dans le faisceau lumineux de mon projecteur électrique à 3.000 bougies, deux yeux rouges, sanglants, qui me parurent tout de suite bien différents de ceux des cerfs.

Ces yeux tenaient très bien la lumière crue et j'eus tout le temps de tirer à chevrotines, à trente mètres.

Quelle ne fut pas ma stupéfaction, quelques secondes après, en reconnaissant en travers des rails une superbe panthère qui était restée pile sous mon coup de feu!

Depuis cette époque déjà lointaine, je n'ai plus classé à la lanterne : méthode qui séduit tous les débutants.

Peut-être, par la suite, l'ai-je trouvée trop facile, trop peu sportive? Il y a certainement de cela.

Mon abandon provient surtout d'un terrible accident qui survint à l'un de mes compatriotes, au cours d'une chasse de nuit.

Un camarade tira sur lui, le prenant pour un cerf,

Toute la gamme des panthères est représentée au Darlac, notamment dans les plantations de café qui s'étendent dans un périmètre de cinquante kilomètres autour de Banméluot. Pendant mon séjour on me parla d'une femelle longicaude venue en plein midi enlever un chien dans la salle d'attente du bureau des P. T. T. d'Eanoët, sous les yeux du postier stupéfait.

C'est que la panthère est un félin maraudeur, plus nomade que le tigre, qui guette des proies faciles autour des cases avec une audace peu commune.

Gare aux poulets, aux canards, aux dindons, aux chèvres, aux porcs et aux chiens!

Lorsque les habitants des villages sont trop bonne garde, la panthère chasse dans la forêt. Elle grimpe aux arbres avec une agilité extraordinaire pour y saisir les oiseaux de toutes sortes.

D'autres fois, couchée sur les branches horizontales peu élevées, elle guette le passage de ses proies habituelles : cerfs, singes, lièvres, paons, coqs sauvages, sangliers. Elle bondit sur eux et enfonce ses griffes puissantes dans leur chair.

En général elle n'attaque pas l'homme. Pourtant on m'a cité le cas du résident Richomme qui fut grièvement blessé par une panthère, en 1919, à Pursat (Cambodge).

En tout cas, toute panthère blessée est très dangereuse, comme le tigre, et le chasseur devra se montrer très prudent après l'avoir touchée.



Grâce à M. Auger, colon, qui habite une sorte de chalet suisse entouré de caféiers, en bordure de la route Coloniale, au kilomètre 47 avant Bannéthuot (1), j'ai pu recueillir des détails intéressants sur les nombreuses panthères qui vivent dans la région.

La Panthère commune (*felis pardus*) se trouve un peu partout. Sa peau est de toute beauté avec ses taches noires qui se détachent sur un fond jaune d'or. Elle pèse une cinquantaine de kilos et sa longueur est de 1 m. 50 environ, du nez à la naissance de la queue. Elle est très prolifique et vit de douze à quinze ans. Son nom annamite : *Con bèo* (*félin bélant*) est une onomatopée.

M. Louis Chochod, professeur à Hanoï, signale dans *La Magie en Extrême-Orient* une curieuse propriété du bézoard de panthère. Cette concrétion calcaire de la grosseur d'une amande, et qui répand une odeur forte, peut guérir des morsures de serpents, en agissant par catalyse. C'est pourquoi on l'appelle *Pierre à serpents*.

Le Léopard (*felis leopardus*) ne doit pas être confondu avec la panthère. Il est plus grand, plus robuste, plus dangereux que cette dernière. Sa tête est bien plus grosse et il s'attaque parfois à l'homme.

Les Annamites l'appellent *Cop gam* (*tigre rugissant*), ce qui en dit long sur sa nature redoutable.

Alors que les taches de la panthère peuvent être comparées à des étoiles, celles du léopard adoptent la forme des fleurs. Les taches du léopard sont plus

(1) Ce bungalow a été saccagé et incendié par les bandes du Viet-Minh. M. Auger est maintenant retiré à Oinville, par Meulan (Seine-et-Oise).

grosses mais moins nombreuses que celles de la panthère.

Le léopard est très rare en Indochine. Toutefois on en a aperçu quelques spécimens au Darlac.

La Panthère noire (*felis melas leopardus*) est un simple cas de mélanisme. Dans une portée de panthères ordinaires peut se trouver un petit tout noir comme dans une portée de chats. Ce cas est extrêmement rare en Indochine alors qu'il est fréquent en Insulinde. Pourtant en 1940, un colon hollandais installé près de Bannéthuot : M. Rinh, a aperçu une panthère noire dans sa plantation de thé.

Depuis, aucune autre n'a été rencontrée au Darlac. La Panthère nébuleuse (*felis nebulosa*), ou panthère noirée, est un splendide félin. Son pelage est semé de larges taches brun foncé avec bordures noires. Quelques bandes longitudinales courent le long du dos. Le ventre est très blanc avec des taches noires. Sa queue est longue et très fournie.

De mœurs essentiellement nocturnes, la panthère nébuleuse vit surtout dans les arbres. Elle est à peu près inoffensive pour l'homme. Les Moïs disent qu'elle est le résultat de l'accouplement d'un mâle de panthère avec une tigresse.

C'est également une espèce très rare. Deux seulement ont été tués au Darlac, en dix ans : la dernière par un chasseur rhadé, avec son arbalète, dans la concession de M. Auger.

La Panthère dorée (*felis temmincki*) est rarissime. Bien des chasseurs ne l'ont pas aperçue, pendant leur vie.

Elle est d'une couleur jaune-roux, sans fleurs ni étoiles. Son ventre est blanc, sa queue est jaune et ses joues sont marquées de raies grises et blanches.

En dehors des tigres, des léopards et des panthères, il existe au Darlac toute la gamme des petits félidés : le chat-tigre ou chat-panthère, dont la grosseur est à peu près le double de celle d'un chat ordinaire. Il ressemble à un petit tigre gracieux, et peut enlever un petit chien. C'est la terreur des poulaillers et de tous les petits animaux. Son cri est un miaulement guttural et sauvage. La robe de ce chat ressemble à celle de la panthère : les mouchetures étant plus régulières.

Il est farouchement rebelle à toute domestication.

Un colon du Darlac voulut tenter une expérience : dans une portée de chats-tigres capturés il choisit un nouveau-né et le mêla à une portée de chatons domestiques. Le petit sauvage se fit tout de suite remarquer par son humeur hargneuse et ses yeux étincelants de haine. Il fallut l'abattre au bout de quelques mois.

Le chat viverrin, improprement appelé chat-pêcheur, est de couleur grise. Il lacère complètement sa proie avant de la manger. Il n'est pas plus piscivore que tous les autres chats, mais, au contraire de ces derniers, n'hésite pas à traverser les rivières à la nage.

Le chat-rouille atteint à peine la taille d'un chat domestique. Il doit son nom aux taches qu'il porte sur le dos et sur les côtés. Le fond de son pelage est terne. Il se nourrit d'oiseaux et de petits rongeurs, et s'apprivoise très facilement.

BUFFLES SAUVAGES, BANTINGS, KOPREIS ET KOUPROHS

Le buffle domestique (*bos bubalus*) est, en Indochine, l'animal utile par excellence pour le travail de la rizière. Il se trouve là dans son élément naturel, car il adore se vautrer dans la boue.

Plus lent, plus calme, plus fort, plus maniable que le bœuf, il se montre particulièrement docile avec les Annamites et les Moïs.

Que de fois ai-je vu, dans les rizières, des garçonnets annamites qui dormaient, allongés sur le dos d'un buffle. Le bon colosse évitait tout heurt, tout bruit, afin de ne pas réveiller son petit maître, qui, pourlant, le conduisait à l'ordinaire sans beaucoup de tendresse.

Détail curieux : le buffle domestique ne montre pas la même mansuétude envers les blancs dont il semble détester l'odeur et les automobiles, qu'il charge parfois brusquement, sans raison apparente.

Le buffle sauvage (ou gaur) ressemble beaucoup au buffle domestique, mais il est plus grand et plus long. Son poids oscille entre 1.200 et 1.400 kilos. Pendant l'époque du rûl les mâles libres se mêlent volontiers aux troupeaux et améliorent ainsi la race domestique.

Les cornes du buffle sauvage, beaucoup plus grandes que celles de son congénère domestique, sont

noires et aplaties. Elles sont posées horizontalement sur le crâne, en forme de croissant. Pour attaquer, la bête baisse la tête entre ses jambes, de manière à maintenir les pointes en l'air.

Non seulement le buffle sauvage ne craint pas le tigre, mais on rencontre parfois des chasseurs de tigres : de vieux mâles qui vont débusquer dans les fourrés les tigres à l'affût des troupeaux et s'en rendent toujours vainqueurs.

Le buffle sauvage est une grosse brute, lourdement charpentée, mais qui peut se mouvoir avec une agilité surprenante, lorsqu'elle est alertée ou blessée.

Les troupeaux de buffles sauvages étaient très nombreux autrefois, dans toutes les plaines marécageuses du Sud-Annam; mais ils ont été décimés par la peste bovine.

On en rencontre encore fréquemment dans le Haut-Darlac; toutefois je n'ai pas trouvé l'occasion de chasser ces bovidés.

D'après des renseignements recueillis à Banné-thuot, la chasse au buffle sauvage est très facile : trop facile même — car l'animal reste longtemps avant de prendre la fuite — et l'on s'en lasse vite.

Les buffles sauvages ont une prédilection pour les terrains marécageux et non boisés. Le chasseur, grimpé sur un arbre, les repère aisément à la jumelle, puis les approche en se dissimulant dans les touffes de roseaux qui abondent toujours près des marais. On peut les tirer à moins de soixante mètres, guidé par les hérons blancs épouilleurs qui, juchés sur le dos des bêtes indiquent leur emplacement exact.

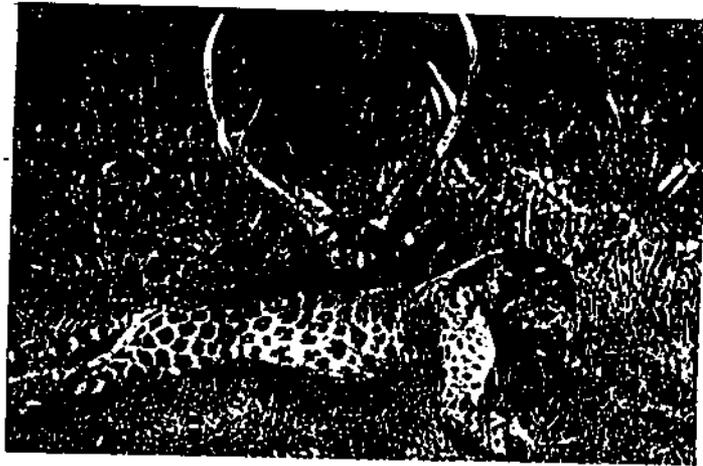
Les bufflresses portent des cornes presque aussi grandes que celles des mâles, mais plus minces. Les plus beaux massacres atteignent 1 m. 80 entre les courbes extérieures.



Tigre tiré par M. Lajus sur appât (bœuf domestique tué par le tigre)
le 17 mai 1919 à 2 heures du matin
Arme : calibre 12 chevrolines 9 grains



Tigre royal



Déouille de panthère et massacre de cerf



Jeune panthère apprivoisée

Le record appartient, avec 1 m. 95, au massacre qui a été envoyé au British Museum de Londres. Il figure sous la rubrique : « Cornes de water-buffalo ». Tous les colons du Darlac ont été unanimes à m'affirmer que les buffles assauvagis, échappés des troupeaux domestiques, sont bien plus dangereux que les buffles sauvages.

•

Le *bœuf sauvage* (ou *banting*) est plus petit que le gaur, mais il mesure encore 1 m. 75 au garrot et pèse plus de 1.000 kilos. Il vit de 15 à 18 ans et la vache porte de six à huit fois dans son existence.

Sa couleur est d'un brun rougeâtre. Elle est rouge chez les vieux solitaires. Quelques-uns deviennent presque noirs. Les vaches restent de la même couleur toute leur vie. Tous ont une bosse comme le gaur, mais beaucoup moins grosse.

Les cornes des taureaux sont rondes et d'une très jolie courbure. Chez les vieux mâles elles sont réunies par une plaque osseuse qui recouvre le front.

Les vaches portent des petites cornes noirâtres n'ayant aucune valeur comme trophées.

Les bantings sont de très jolis bovidés qui aiment les forêts-clairières. Quand on les aperçoit au loin ils donnent une impression inoubliable de vigueur et d'élégance. Leur vue n'est pas perçante mais ils jouissent d'une ouïe et d'un odorat très développés.

Les grands troupeaux ont été exterminés au Darlac; on trouve encore des bandes de dix, vingt et trente bantings qui sont traqués par les chasseurs moïs armés d'arbalètes.

Au Cambodge, et dans la partie occidentale du

Darlac, on rencontre une variété de bœuf à robe grise appelé *koprei*.

Bantings et kopreis ne font jamais de croisements mais se mélangent dans les troupes autour desquels veillent les vieux lauroux qui protègent les petits veaux contre les tigres rôdeurs.

••

Sur la route tracée en pleine jungle qui va de Bannméthuoat à Saïgon, en passant par Snoul, j'ai eu l'avantage de rencontrer un jour M. Vincent Piétri, naturaliste et chasseur professionnel, qui accompagnait un touriste italien.

M. Vincent Piétri eut son heure de notoriété en Indochine car c'est à lui qu'échut la chance d'abattre un bovidé rarissime qui a été baptisé depuis *kouproh*, et a suscité maintes controverses aux États-Unis.

Longtemps M. Urbain, directeur du Zoo de Vincennes, a recherché cette bête fantomatique au Cambodge et dans le Haut Chlong, mais n'a pas eu le bonheur de la rencontrer.

D'après M. Vincent Piétri le *kouproh* est appelé « *Bœuf serpent* » par certaines peuplades cambodgiennes, car il dévorerait les reptiles trouvés dans les termitières qu'il défonce à coups de cornes.

Voici comment ce chasseur saïgonnais abattit son *kouproh* historique. Au cours d'une campagne de chasse en pays Phong, il aperçut l'animal à deux cent cinquante mètres et le prit d'abord pour un énorme solitaire gaur, buvant à une mare.

Il fit l'approche en rampant au bord de l'eau, où s'élevaient des hautes herbes, et le tira à cent mètres, alors que la bête commençait à devenir inquiète, dans une saute de vent.

Le solitaire se cabra au coup de feu et s'abattit dans les joncs.

M. Piétri fit le tour de la mare et s'aperçut, stupéfait, qu'il se trouvait en présence d'une nouvelle espèce de bovidé : différente du gaur, du banting et du koprei.

Le pelage était noir foncé sur tout le corps, sans les culottes blanches que l'on remarque chez le banting.

La tête noire, très allongée, était caractéristique avec son frontal étroit, son chanfrein plat, ses oreilles très courtes et un fanon démesurément long qui pendait sous le cou.

Ce fanon, qui atteint 0 m. 60 de longueur et 0 m. 50 de large, gêne la marche du *kouproh* et lui impose une déportation continuelle de droite à gauche.

Les cornes rappelaient celles du gaur. Pourtant elles étaient larges et aplaties aux ambases, et se portaient latéralement en arrière, pour revenir en avant et se relever aux extrémités.

Voici quelques habitudes de cette nouvelle espèce non encore classée :

Lorsqu'un *kouproh* rencontre une troupe de bantings il s'y fait admettre après des combats farouches avec les grands mâles. Il règne alors en maître dans le troupeau : particulièrement pendant la période du rûl qui va de mars à mai.

Les femelles ainsi saillies donnent naissance à des hybrides que certains naturalistes rangent dans la catégorie des kopreis.

Ceci n'est du reste qu'une simple supposition car le koprei n'a pas du tout l'allure du *kouproh* et ne se bauge pas dans les mares comme ce dernier.

La controverse reste ouverte. D'après certains, le

kouproh appartiendrait à une espèce bien distincte de bovidés.

Selon une brochure américaine il ne serait, au contraire, qu'un koprei de couleur adaptée à l'habitat.

MARCEL DE MONFREID

Aux colonies, les vrais aventuriers sont ceux que les autres : les fonctionnaires, appellent des ratés, des piqués, et qui sont des enthousiastes pris par le climat et tout occupés à se soumettre à ses lois.

Georges SIMENON
(*Touristes de bananes*).

En montant au Darlac je m'étais arrêté à Nha-trang : joli port sur la côte de jade, et j'avais fait les pleins d'essence dans un humble garage, route de Quinhon.

Derrière une vitrine s'élevaient des voiliers en miniature, sculptés dans du bois de teck, et vendus neuf piastres.

Dans le magasin, au milieu d'ustensiles électriques, j'avais remarqué un superbe nègre Somali au teint de pur ébène, aux cheveux crépus, aux yeux de braise. Il bombait son torse puissant dans une veste kaki.

L'enseigne du petit garage : « *Marcel de Monfreid* » m'avait fait sursauter, et j'étais allé aux renseignements.

« C'est le fils d'Henry de Monfreid, qui est venu en Indochine où il mène une vie aventureuse, lui

aussi, m'avait confié le Receveur des Postes de Nha-trang.

» Pendant la guerre d'Ethiopie il voulait s'engager dans l'armée du Négus.

» Le Somali que vous avez vu dans la boutique s'appelle Alli. Il est venu de Djibouti avec Marcel de Monfreid. C'est plutôt son compagnon que son serviteur. Le soir ils conversent longuement tous deux, en arabe, et parlent parfois dans un petit voilier, pour des croisières sur la côte d'Annam.

» Marcel a une existence compliquée et un peu mystérieuse comme celle de son père. Nul ne connaît exactement tous les commerces auxquels il se livre avec son camion dans le Sud-Annam et au Laos.

» C'est de plus un guide de chasse remarquable. On relève de nombreuses pièces à son tableau : tigres, gours, éléphants, buffles sauvages.

» En ce moment il est au Darlac avec des Américains. Puisque vous allez à Banméthuot tâchez de le voir. Il vous intéressera. »

..

J'ai donné rendez-vous à Marcel de Monfreid, et je l'attends aujourd'hui dans un café du quartier annamite de Banméthuot, fréquenté par les soldats de l'infanterie coloniale. C'est un curieux bistringue à la fois théâtre, dancing, épicerie où tout se vend deux fois plus cher qu'à Saïgon. Au mur la photographie de S. M. Bao-Dai et une image suggestive représentant les danseuses du *French cancan* en train de lever leurs jambes gainées de noir.

Dans un coin, autour de vieux quinquets qui répandent une clarté douteuse, sept ou huit sous-offi-

ciers rient et discutent bruyamment. Ils m'invitent à leur table et l'un d'eux me montre la photo de sa jeune femme et de ses deux enfants restés en France. Il s'attendrit en me parlant d'eux et sa voix tremble.

Mais un jeune homme : un civil, vient d'entrer dans la boutique. Je me lève : il n'y a aucun doute pour moi. C'est certainement Marcel de Monfreid, car le nouveau venu est le vivant portrait d'Henry de Monfreid avec qui j'ai voyagé sur un paquebot, il y a dix ans. Trente ans environ, de beaux cheveux noirs, une petite moustache en brosse, une carrure puissante, des yeux dominateurs comme on en imagine aux corsaires d'autrefois.

L'homme me dévisage longuement avant de parler.
« Des détails sur ma vie ? Le petit garage que vous avez vu à Nha-trang m'assure l'existence matérielle — car je suis loin d'être riche — mais je passe toutes mes heures libres à la chasse et à la pêche. J'ai même construit un petit voilier à Chutt...

— Dans le style des boutres de la mer Rouge que votre père affectionne tant ?

— Mi-boutre, mi-jonque. J'ai formé deux matelots annamites, mais quelle différence avec les Somalis ! Les marins annamites sont beaucoup plus tranquilles, plus intelligents... beaucoup trop intelligents. Je ne puis arriver à les comprendre...

— Et vous commencez des étrangers avec vous ?

— Très souvent des touristes me demandent de les accompagner dans mon bateau. Ils reviennent tous émerveillés de leur excursion en mer. Dernièrement une jeune femme : artiste peintre à Paris, voulut visiter les îles vertes de la baie de Nha-trang. Elle prisait la coco et était venue en Indochine pour rencontrer l'Aventure. Nous examinâmes soigneusement le fond de la mer...

— Comment cela?

— Avec ma lunette de calfat : sorte de vitre plaquée sur l'eau, qui supprime la réverbération du soleil et les irisations de la surface. Un monde inconnu et merveilleux s'offre aux yeux éblouis : bandes de poissons multicolores, anémones de mer aux mille tentacules, madrépores bleus, roses, blancs, rouges, qui ressemblent, avec leurs dentelures, à de vivants bouquets de pierre épanouis.

» Sa Majesté Bao Daï a également été ravie devant ce prestigieux kaléidoscope sous-marin...

— Le jeune Empereur d'Annam est donc amoureux de la mer?

— Il l'adore. Ah! je vous jure qu'il ne s'est pas ennuyé dans mon bateau. Je crois qu'il n'avait jamais été aussi heureux. Il a fait honneur à la petite cuisine installée à l'avant, et nous avons passé la nuit dans les îles Hon-Tré, qui barrent la rade, à l'horizon, et renferment trois villages.

» Vous ne pouvez imaginer combien Nhatrang est beau contemplé de la mer!

» Mille fois plus beau que vu de la terre, avec ses maisons blanches perdues dans la verdure, sa plage d'argent, sa corniche bordée de cocotiers, de palmiers et de caclis, son église au style roman, juchée sur une colline, en arrière-plan... »

La voix de Monfreid s'échauffe au souvenir de ces belles journées. Il reprend, comme dans un rêve :

« Vous ne vous doutez pas de la vie mystérieuse qui anime les îles de la baie de Nhatrang : ces îles montagneuses, aux formes bizarres, qui se colorent de jaune, de rose et de bleu au soleil couchant.

» Une étrange faune les peuple : chèvres sauvages, antilopes, bouquetins d'espèces rares dispa-

rués partout ailleurs en Indochine, singes rouges, ours, houbous, cerfs-ahoyeurs.

» J'ai même tué là-bas de ces écureuils géants qu'on appelle funambules, et un *spectre* : animal nocturne gros comme un petit singe, qui vit dans les arbres, et dont les yeux en boules de loto brillent sinistrement à la clarté de la lune.

» Savez-vous que les animaux sauvages n'ont pas peur de l'homme quand il est en bateau? On peut même approcher le cerf à vingt mètres sans qu'il s'alarme. Des coqs sauvages m'ont souvent regardé de la brousse avec curiosité.

» Voir la forêt de la mer c'est connaître tous ses secrets et violer son mystère. C'est un peu comme si l'on regardait une jolie femme toute nue, par le trou de la serrure, sans qu'elle s'en doute.

» Avez-vous entendu parler des classes à course originales qui sont organisées dans les îles Hon-Tré?

— Jamais, dis-je.

— Une meute de chiens est lancée contre le cerf. Le but à atteindre est de le rabattre dans la mer. Mais la bête se méfie. Elle fuit, éperdue, sous les bois, jusqu'au moment où elle n'a plus que les flots comme refuge. Quand l'eau lui arrive à la gorge, elle fait face bravement aux chiens qui nagent en hurlant.

» Elle en éventre parfois quelques-uns avec ses cornes, et lutte, tout en versant de grosses larmes, avec le chasseur qui vient l'égorger avec son poignard.

» Les îles de la baie de Nhatrang sont le seul endroit de l'Indochine où j'aie pu chasser avec des chiens. Vous savez que, partout ailleurs, on ne peut malheureusement pas les utiliser, à cause des tigres qui déciment chaque fois la meute, et des bambous pointus qui font aux bêtes des plaies très longues à guérir.

» En ce moment, au Darlac, je cherche un troupeau d'éléphants. Mes pisteurs sont sur la trace...

— Pouvez-vous maintenant me parler un peu de votre père? dis-je. Henry de Monfreid est devenu un grand écrivain et un grand journaliste lu dans le monde entier.

— Il y a longtemps que je ne l'ai vu, mais nous correspondons. Mes meilleurs souvenirs datent de ma jeunesse : l'école buissonnière au pays basque; puis les folles randonnées dans la mer Rouge, à douze ans. Nous avons fait naufrage, une fois, tous deux avec un boutre. Quelle nuit effroyable!

— Et savez-vous comment votre père se décida à écrire ses mémoires?

— C'est l'écrivain Kessel qui l'en persuada. Ce dernier voulait faire un reportage sur les marchés d'esclaves. Mon père l'aïda à traverser la région interdite entre l'Abyssinie et la mer Rouge, malgré le refus d'autorisation de Chapon-Bessac, gouverneur de Djibouti. »

**

Marcel de Monfreid s'est levé et m'a tendu la main.

Dans le bastringue, commencent à circuler des verres d'anis poisseux, tandis qu'un piano mécanique se déchaîne soudain, à l'apparition de taxi-girls annamites maquillées.

Une clameur s'élève dans le coin des sous-officiers français :

— T'as pas honte! Nous on n'est pas des « *bif-fins* ». On est des « *marsouins* »!

Ils rabrouent vertement le petit sergent, qui pleure devant la photo de sa femme et de ses enfants restés à Paname...

LES OURS

Tous les chasseurs professionnels d'Indochine s'accordent à dire qu'on ne peut chasser les ours avec certitude, car ces plantigrades ne sont rencontrés que fortuitement.

Pendant une partie de l'année ils vivent dans des forêts profondes, où ils se déplacent fréquemment pour trouver leur nourriture.

La plus grande chance pour le chasseur est de les découvrir dans les grottes ou les vieux arbres à l'intérieur desquels ils hivernent avec une provision de plantes et de racines sucrées.

C'est par un pur hasard que j'ai tué un petit ours à miel, dans la forêt dense qui entoure les ruines Chames de Yang-Prong, en pays Jaraï.

..

La visite de la tour Chame de Yang-Prong est classique pour tous les voyageurs qui visitent Banmethuot, bien que cette excursion soit très pénible. On se rend d'abord à Bandon en automobile par la route locale 189; puis de Bandon à Yang-Prong et à la route du Kontum, à dos d'éléphant.

Je fis le voyage — qui dure quatre jours — en compagnie d'un capitaine du service géographique, et nous fûmes horriblement brimbalés dans les cages de bois qui tanguent sur le dos des pachydermes.

Mais nous devons être bien payés de nos peines! La Tour de Yang-Prong s'élève dans une forêt-clairière presque inaccessible, les Moïs ne s'approchant qu'avec répugnance des ruines, qu'ils croient hantées par des génies malfaisants appelés *Iangs*.

La masse rouge des murs apparaît brusquement au milieu des grands fûts. Elle est couverte de racines qui descendent comme de longs serpents gris. L'intérieur du sanctuaire est tout noir, avec des milliers de chauves-souris qui ont répandu à terre un épais tapis de guano blanc. Sur un autel émerge un linga sacré reposant dans une cuvette à ablutions, auprès d'une tête mitrée.

En arrière se dresse le cône de la tour, qui surmontait autrefois l'édifice, et a été jeté bas par le temps.

Ce temple, érigé par le roi Jimhavarman III, au XIII^e siècle, fut découvert dans la forêt vierge par le lieutenant Orim.

Le résident Odend'hal le visita et fit restaurer des statues en avril 1904, quelques jours avant d'aller se faire assassiner chez le Sadé du Feu, à qui il avait demandé imprudemment de lui montrer l'épée sacrée au pouvoir magique.

✱

Après avoir visité les ruines nous nous dirigeâmes vers la route Coloniale qui se rend au Kontum, et campâmes à midi en pleine forêt-clairière. Des pistes d'éléphants sauvages se croisaient de tous côtés, et

d'énormes canards noirs appelés *canards mandarins* ou *canards bœufs* s'envolaient de marais proches.

Cet endroit suait la fièvre et pour rien au monde nous aurions voulu y passer la nuit; mais nous avions dû nous arrêter pour laisser reposer les éléphants-porteurs. Aucun chant d'oiseau sous ces voûtes séculaires, où le soleil ne pénétrait qu'avec une peine extrême, ne parvenant pas à sécher l'humidité qui exhalait un relent putride.

Vite nous dépêchâmes un léger repas, quand tout à coup une brindille de bois tomba à mes pieds. Je n'y prêtai pas attention sur le moment, mais, presque aussitôt, une petite branche avec des feuilles effleura mon épaule. Cette fois je levai la tête et examinai l'arbre au-dessus de moi : un énorme *sao* centenaire. Je ne vis rien tout d'abord, mais en suivant bien la ligne de chute des brindilles, je distinguai une forme noire et confuse qui s'agitait dans le feuillage épais. J'eus beaucoup de mal à saisir la bête inconnue dans ma ligne de mire, à cause de l'obstacle des branches, mais je pus tirer enfin à balles avec ma carabine Mauser 10,5 mm. Un grognement répondit; toutefois l'animal ne tomba pas. Je doublai alors, et eus la joie de voir s'écrouler à mes pieds un ours à miel ou helarete.

Mon compagnon l'officier, qui s'était rapproché aux coups de fusil, m'assura que j'aurais de la chance, car ces ours, même tués, restent souvent accrochés dans l'arbre par leurs puissantes griffes.

Il est presque impossible de les tuer avec un calibre 12 et des chevrotines, en raison de la couche épaisse de graisse qui protège leur corps.

Le mien me parut superbe. Il devait mesurer 0 m. 80 de long et peser une cinquantaine de kilos. J'admirai son poil noir et dru, la bavette jaune dessi-

née sur sa poitrine, ses fortes dents et sa langue effilée qui lui sert à dévaliser les ruches.

J'appris par la suite bien des choses intéressantes sur l'ours à miel, qu'on appelle aussi *ours malais*, *ours des cocotiers* ou *bruan*.

Ce plantigrade peut consommer jusqu'à soixante litres de miel par an. Il ne paraît pas manger de la viande et préfère les fruits. C'est pourquoi il occasionne souvent des dégâts importants aux plantations.

Les Annamites utilisent sa graisse pour soigner les rhumatismes, tandis que son fiel est très recherché comme remède contre le tracome.

Pour se procurer ce précieux fiel les Moïs utilisent parfois des stupéfiants. Ils font macérer du manioc, de la canne à sucre ou des gâteaux sucrés, dans une sorte de latex de végétaux nocifs, et disposent ces aliments près des arbres hantés par les ours.

Ces derniers tombent dans un sommeil léthargique et les Moïs n'ont aucune peine à les tuer à coups de lances.

Les helarctes sont intelligents, propres, et s'appriivoisent très facilement.

Ils font la joie des maisons par leur gentillesse, et on peut même les laisser jouer avec les enfants!

L'altitude des plateaux moïs se situant aux environs de mille mètres, on y rencontre aussi le *grand ours noir du Thibet* (*ursus thibetanus*), dont le poids est environ trois fois celui de l'ours à miel.

On l'appelle aussi ours à collier, une sorte de croisissant blanc s'étalant sous sa gorge. La longueur de son corps atteint souvent 1 m. 50. C'est un véritable

carnassier qui s'attaque fréquemment aux moutons, aux chèvres, aux sangliers et parfois à l'homme. On en a tué sur des appâts à tigres.

Comme l'ours des cocotiers, il raffole du miel, et ne craint nullement les piqûres d'abeilles.

On trouve également au Darlac l'*ours brun*, de taille un peu plus petite, et l'*ours à crinière*, ou *ours jongleur de l'Inde*, ou *ours-cochon*.

Le museau de ce dernier ressemble au groin d'un porc. Son poids dépasse cent kilos, mais il est complètement inoffensif. Son poil est noir et long. Il porte toutefois une tache pectorale blanchâtre, semblable à celle de l'ours du Thibet.

Il se nourrit de fruits, de cannes à sucre, de patates, d'œufs d'oiseaux, et s'appriivoise très facilement.

LE LAC AUX EAUX MYSTERIEUSES DU DARLAC

Maulini, Inspecteur principal de la garde indigène, de qui j'ai fait la connaissance à Saïgon, m'a invité à venir passer une semaine chez lui, au Poste de Mébac situé sur le bord du lac de Dak-Lak, à 55 kilomètres de Banméthuat.

Maulini, c'est le de Monfreid du Darlac. Du célèbre aventurier de la mer Rouge il a le goût du risque, l'amour des randonnées hasardeuses, le franc parler.

Il connaît tout le plateau moï dans ses endroits les plus sauvages, à tel point que les Français du Kou-toum l'avaient envoyé siéger au Grand Conseil des Intérêts Economiques et Financiers de l'Indochine, voilà quelques années, quand il était en disponibilité.

Trente-cinq ans environ, grand, étalé, visage glabre, allure de gentleman, regard droit, Maulini me parait réaliser, la première fois que je le vis, le type parfait de l'explorateur.

Les journaux de Cochinchine ont annoncé qu'il avait découvert au Darlac, le long de ruisseaux jusqu'à maintenant inconnus, des tribus Moï insoumises.

Cette nouvelle a pu étonner certains coloniaux. Moï pas du tout.

Maulini s'est rendu seul, avec son fusil et sa tente, dans des coins où personne ne s'était encore aventuré :



Buffle sauvage abattu



Hauting



Caillave d'ours



Triplé de cerfs

pas même les officiers du service géographique qui pourtant escaladent des pics réputés vierges.

Dans les régions insoumises et un peu mystérieuses qui s'étalent entre l'Annam et le Laos : de Kontum à Veunsai et de Pleiku à Atlopecu, il a dû, certains soirs, lutter pour sa vie.

Mais il a vu d'étranges choses : des sorciers Moïs, aux rites sanguinaires, qui pratiquent des alliances avec les Dieux Rouges; des sacrifices d'enfants destinés à racheter les enfants suivants; des rivières grouillantes de crocodiles; des sentiers où sont passés tant de tigres qu'on les dirait piétinés par des troupeaux de buffles, et des villages où l'on recueille le liquide s'écoulant des morts en putréfaction pour en faire des élixirs de vie!...

Maulini connaît le secret des rubis de Bokéo, des zircons qui noircissent à la flamme, et des saphirs gardés jalousement par des Birmans énigmatiques.

Il a franchi en pirogue les rapides si dangereux de la Srépoek, à l'époque où Veunsai n'était pas encore atteint par l'automobile, et où ce poste excentrique était gouverné par un délégué devenu brusquement fou dans sa solitude, sans qu'on le sût à Pnom-Penh.

Voilà l'homme qui devait me faire découvrir le lac de Dak-Lak — celle merveille du plateau Moï — et sa faune multiple (1).

(1) Maulini eut une fin douloureuse. Lorsque les Japonais perpétrèrent leur coup de force du 9 mars 1945 il prit la brousse pour essayer de rejoindre les troupes alliées en Chine, en passant par le Laos : entreprise, d'une folle témérité. Trahi par les Annamites, terrassé par la maladie, il mourut d'épuisement à l'hôpital de Pnom Penh.

Quelques kilomètres avant d'arriver à Bannéthuot, à gauche, commence la route Coloniale n° 21 qui se dirige vers Dalat.

Cette dénomination de « route Coloniale » est du reste préconçue car il ne s'agit en réalité que d'une piste élargie, automobilable sur tout son trajet, seulement pendant la saison sèche.

Il faut souvent faire le parcours à cheval, jusqu'au Langbian, et c'est le chemin emprunté régulièrement par S. M. Bao-Dai quand elle va chasser dans sa réserve de Buon-Plao-Sieng.

Finies les plantations d'hévéas, de thé et de café. Quelques maigres rizières, des côtes boisées, puis la brousse reprend ses droits tout autour de ce long lacet de terre rouge qui saigne dans un paysage cahotique.

Par intervalles des *trams* : abris en paille, sur pilotis, où les touristes peuvent se protéger, la nuit, des fauves qui pullulent.

Çà et là quelques classiques villages rhadés, avec leurs longues maisons communes montées sur des échasses, leurs indigènes en langoutis, hotte sur le dos, pipi dans le chignon, coupe-courb en main, dont le plus clair des occupations est de désembourber, à l'aide d'un éléphant apprivoisé, les automobiles des voyageurs en détresse sur la route.

Vingt fois mon chauffeur Choi a failli me renverser dans des bourbiers d'où s'envolent hérons, marabouts et crabiers.

Enfin un petit bois, sur une crête. C'est probablement là que M. Auger, colon près de M. Drack, aperçut un animal inconnu de lui et des trois amis qui l'accompagnaient dans son automobile. Par la suite,

toutes les recherches faites pour l'identifier furent vaines. La bête tenait à la fois de l'ours et du chien. Elle mesurait environ un mètre de longueur et quarante centimètres de haut. C'était un plantigrade de forme allongée, avec des pattes courtes de chien et de fortes griffes d'ours. Sa fourrure était luisante et noire. L'animal mystérieux courut sur la route à vive allure devant l'auto, puis disparut dans un arbre feuillu sans que M. Auger ait pu le tirer, car la nuit tombait.

Peut-être était-ce une variété rarissime de l'ours noir d'Asie Centrale, aux oreilles pointues, aux yeux légèrement bridés, aux mouvements vifs rappelant plutôt ceux du chien que de l'ours.

Bien rares sont les chasseurs d'Indochine qui ont rencontré cet ours noir, lequel semble avoir un goût prononcé pour tous les fruits et le miel sauvage.

En tout cas cette énigme zoologique reste entière et l'on a parlé longtemps à Bannéthuot de la bête inconnue de M. Auger. Brusquement, après le boqueteau de *Pours-chien*, sitôt un petit col franchi, les yeux ravis découvrent le lac de *Dak-Lak* dont le nom, par déformation, est devenu celui de la province du Darlac.

Pendant la saison sèche : de décembre à avril, la nappe de saphir ne mesure environ que trois kilomètres sur deux. Des caps verdoyants surplombent les berges où s'étalent des bancs de lotus, de nénuphars et de pariétaires. Au milieu, des pirogues glissent d'un mouvement insensible, autour d'îlots d'émeraude. En arrière-plan, un cirque de collines arrondies, flanquées de pics bleuâtres, symbolise la reconnaissance éternelle des éléphants, d'après la légende rhadéc.

Pendant la saison des pluies, où les jours du Dar-

lac se colonnent de buées et se strient d'averses, toute la cuvette est inondée. J'aperçois jusqu'au loin, au milieu des rizières, de nombreux villages muongs qui mirent leurs huttes sur pilotis dans des mares semées de bambous et de roseaux géants.

∴

Un hôtel : succursale de l'hostellerie du *Grand-Cerf* de Banméhuot, est installé au bord du lac, mais Maulini et sa femme voulurent me garder chez eux, au Poste de la garde indigène, qui est bâti sur un promontoire de six mètres environ au-dessus de l'eau.

De ma chambre je puis contempler des couchers de soleil admirables et mes yeux découvrent en bas, la tombe où repose le garde principal Faure qui se noya dans le lac, un coup de vent ayant renversé son embarcation.

Les deux premiers jours se passèrent en promenades en pirogue et en sampan. Nous parcourûmes, Maulini et moi, non seulement l'étendue du lac, mais encore son déversoir et la rivière *Krong-Ana*. Nous pûmes admirer ainsi des milliers d'oiseaux aquatiques, car les rivages mystérieux de la cuvette de Dak-Lak abritent un monde ailé incroyable dont la richesse et la variété ne sont égalées nulle part ailleurs en Indochine.

Il y a d'abord tous les oiseaux aquatiques de France : des canards sauvages à la livrée rouge ou verte, qui émigrent paraît-il du Tonkin, et dont une variété est le *canard siffleur*; des oies sauvages cendrées qui viennent de parcourir des distances considérables; des bécassines et des bécasseaux qui se nichent entre les mottes de terre que piquent les

ajoncs verts et que l'on peut tuer par dizaine d'un coup de fusil; des sarcelles qui se dissimulent dans les endroits les plus inaccessibles des marais; des hérons innombrables; des crabiers qui se nourrissent de ces crabes rouges et noirs, à unique pince, dont les environs du lac sont infestés; des poules d'eau qu'il faut écorcher si l'on veut que leur chair soit présentable; des plongeurs dédaignés des chasseurs indochinois; des vanneaux qui s'envolaient par couples devant notre sampan et dont nous fîmes une chasse fructueuse bien que leur chair sentit un peu la vase.

Mais à côté de ce gibier commun et nombreux, nous aperçûmes des oiseaux devenus rares, même en Indochine :

Pélicans blancs, aux plumes recherchées; cigognes *jabiru* qui vont toujours par paire; grues *antigone* au cri de trompette, qui, apprivoisées, remplacent comme gardiens les chiens dans les maisons annamites, crèvent les yeux des voleurs et font courir les buffles à coups de bec. Les Chinois disent qu'elles peuvent vivre jusqu'à deux cents ans, et qu'elles changent cinq fois de plumage : lequel va toujours en s'éclaircissant.

Nous avons vu aussi des ibis blancs, avec la tête, le cou et la queue noirs; des flamants roses debout sur une seule palte; des marabouts ressemblant avec leur crâne chauve, leur col rouge et leur long nez, à de vieux avocats retors et qui mangent plus de deux cents rats par jour; des calaos rhinocéros, au bec énorme et jaunâtre en forme de proue de navire, qui volent pesamment comme des bombardiers chargés au décollage, et poussent un cri semblable au hennissement d'un poulain.

Mais nous avons eu une véritable émotion en voyant s'envoler devant nous quelques aigrettes : ces

oiseaux aux plumes magnifiques, dont la chasse a été interdite par un arrêté du 13 juin 1915.

« Vous avez de la chance, m'a dit Maulini, car les aigrettes sont devenues rarissimes au Darlac. J'entends les véritables : car il y a aussi les fausses aigrettes qui ont un bec jaune, sont plus petites, ont des plumes ordinaires et vivent par bandes de trente à quarante.

» Les véritables aigrettes ressemblent à de grands hérons blancs. Elles se nourrissent de crabes et de rats, et pillent les rizières.

» La plus grande (*Hérodias alba*) a un mètre quarante d'envergure. Elle est ravissante avec son oeil jaune, son bec vert et ses pattes noires qui tranchent sur son plumage d'hermine.

» Sa parure est complète pendant le temps des amours : de juin à septembre.

» Pendant cette période elle peut donner cinq à six grammes de plumes : soit trente à quarante brins légers.

» Une autre variété plus petite (*Hérodias intermedia*) ne donne pas de brins mais de très jolies crosses.

Il y avait justement à l'hôtel du lac, en voyage touristique, un vieux retraité, ancien chef de la Sûreté à Saïgon, qui était venu voir un ami dans le Darlac.

Quand nous lui avons dit que de vraies aigrettes hantaient le lac, il a été très ému.

« Où est le bon temps d'avant 1914 où le kilo de plumes de ces oiseaux du paradis se vendait 3.000 francs-or? nous a-t-il dit en hochant la tête.

» Les élégantes parisiennes en raffolaient. Les plumes d'aigrettes ornaient les chapeaux 1900 si mal connotés dont Paul Morand s'est tant moqué.

» Il y avait les plumes blanches, brillantes, que

tout le monde connaît, et aussi des plumes marron, peut-être plus rares et plus précieuses.

» Devant le massacre des aigrettes on a songé à faire l'élevage de ces oiseaux, comme celui des autruches de l'Afrique du Sud. Il fallait satisfaire la mode ridicule de l'époque. Entre 1903 et 1913 la seule Cochinchine expédia en France 10.000 parures d'aigrettes par an. C'était l'époque où certains lacs semblaient recouverts de neige, tellement il y avait d'aigrettes à la surface.

» Mais l'élevage des aigrettes domestiquées s'avéra décevant, bien qu'on ait tenté de les parfumer à la myrte!

» D'ailleurs ces oiseaux présentent un certain danger. Ils peuvent aveugler des enfants d'un coup de bec. En Chine on se servait d'aigrettes-bourreaux, pour l'aveuglement.

» Ah! si les dernières aigrettes du Darlac sont tuées, ce sera un peu d'une autre époque et d'une autre splendeur qui disparaîtra aussi!... »

Maulini et moi avons partagé les regrets du vieux retraité, à cette évocation du passé.

Et nous avons loué l'Administration indochinoise qui protège la vie des aigrettes rarissimes, aux ailes d'hermine, volant magnifiquement, tels des oiseaux célestes, sur les eaux mystérieuses et dormantes du Dak-Lak...

LA GAMME INCROYABLE DES CERVIDES

Outre les oiseaux rares, toutes les catégories de cerfs s'abreuvent furtivement et mirent leurs silhouettes gracieuses dans le lac de Banméthuo.

Je pense que, dans cinquante ans, lorsque l'Indochine sera couverte d'usines, de plantations et de factoreries, les dernières hardes de cerfs trouveront refuge dans la cuvette de *Dak-Lak*.

Maulini a été pour moi un guide-chasse idéal. Grâce à lui j'ai pu non seulement abattre quelques jolis spécimens, mais encore réunir une précieuse documentation sur les cervidés.

En réalisant mes notes de chasse je revois tous les cerfs qui s'enfuyaient dans la forêt-clairière, la lyre de leur front en bataille, ceux qui surgissaient des taillis, ou qui bondissaient à la clarté de la lune.

Autour du lac de Banméthuo vit le *muntjack doré*, ou chevreuil d'Indochine, qui est roux, avec des reflets d'or. Sa mâchoire supérieure est armée de deux canines coupantes qui le rendent très dangereux pour

les chiens. On l'appelle aussi « cerf aboyeur » : son cri rauque ressemblant à l'abolement d'un chien. C'est l'animal le plus agile et le plus gracieux de la sylvé indochinoise.

Sa chasse est assez facile car il se laisse approcher à courte distance. De plus le blanc de sa queue et de ses fesses offre une cible merveilleuse. J'ai pu en abattre un au petit jour, à trente mètres, avec mon calibre 12 chargé de chevrotines, pendant qu'il brouillait des arbustes épineux sous un boqueteau.

Le *Con-Héon*, ou cerf des marais, se cache dans les plaines herbeuses et humides avoisinant le lac.

Son poids est d'une cinquantaine de kilos; sa taille celle d'un chevreuil de France.

On l'appelle « cerf cochon » à cause de son pelage terne, tirant vers le rose, et parfois aussi « cerf asthmatique » ou « cerf siffleur » : son cri rappelant un sifflement triste qui se termine souvent par une sorte de rire lugubre.

Il m'est arrivé de sursauter en entendant le cerf des marais, le soir, au crépuscule naissant qui allonge les ombres de la forêt...

Cet animal se défend courageusement contre les chiens avec ses cornes à trois branches minces. À l'approche de ses ennemis il plonge et rage entre deux eaux avec une habileté extraordinaire.

Sa vitesse est si grande qu'on doit le chasser en battue, aux chiens ou à dos d'éléphant.

Le cerf des marais présente une curieuse particularité : traqué, il peut « giler » comme le lièvre ou le lapin et se dissimuler dans les broussailles.

J'ai pu tuer ainsi, presque à bout portant, un *con-héou* caché dans un buisson. Jamais je ne l'aurais aperçu sans les signes que me fit un pisteur Moï qui m'accompagnait.

Sa chair savoureuse fut un vrai régal pour moi. Le *cerf d'Aristote* ou *Con-Nai* est le plus grand de tous. On l'appelle aussi *cerf-cheval*, car il est de la hauteur et de la grosseur d'un cheval de France. Son poids peut atteindre deux cents kilos.

Son pelage est uniforme, de couleur foncée, parfois presque noire. Cependant le ventre est gris clair.

Tout en apparaissant très puissante, sa ramure n'est pas proportionnée à son corps énorme qui l'a fait nommer également « *cerf-buffle* ». Les bois sont terminés par une fourche. A la base, un andouiller très agressif s'avance de biais, et constitue une arme offensive pour l'animal.

Le *cerf d'Aristote* galope lourdement : un peu comme un cheval au canter. Il pousse un cri d'appel semblable au « cop » du ligre en chasse, ce qui peut tromper les novices. Mais les vieux coureurs de brousse ne sont pas abusés, car le cri du ligre est plus métallique. Les chasseurs professionnels disent qu'il faut se méfier des morsures du *cerf-cheval*.

Ces animaux sont voraces et dévastent champs et jardins. On les redoute à l'égal des éléphants sauvages dans certains villages près du lac.

Un trait original de leur caractère est la curiosité. Alors que les autres cerfs sont méfiants à l'extrême et s'enfuient à la moindre alerte, les cerfs d'Aristote, eux, sont attirés par le bruit. Maulini m'a dit qu'ils se défilent silencieusement derrière les taillis, pour voir passer de loin une charrette à bœufs dont les roues grincent.

Pendant mon séjour chez lui mon hôte se livra un soir, en ma compagnie, à une chasse extraordinaire. Ayant garé son auto dans un chemin creux, il mit le moteur en marche et abattit d'une balle blindée un

~~cerf~~ qui s'était glissé jusqu'à la lisière d'un bouqueton proche, intrigué par ce roulement inconnu.

Le *cerf d'Eld* s'est raréfié tellement que sa destruction, sa capture et sa poursuite sont défendues en tout temps. Les Annamites l'appellent *Concanhan* parce que les oiseaux d'alentour — les perdrix notamment — chantent, paraît-il, les syllabes de ce nom.

C'est le daim d'Indochine, dont les bois minces et très écartés s'apparentent beaucoup à ceux du renne. Les mâles portent au total vingt-six dents de scie.

Le *concanhan* est un animal gracieux, au pelage fin, couleur brun-foncé, moucheté de blanc chez les jeunes sujets.

Son poids est d'environ cent kilos.

Le *cerf-nain* ou *tragule*, ressemble de loin à un lièvre. Sa tête allongée est la reproduction en miniature de celle d'un cerf, sans les cornes qui n'existent pas. Il est silencieux et vit exclusivement dans les fourrés de bambous et les taillis. On ne peut imaginer animal plus charmant, avec son pelage roux clair, ses grands yeux, son museau noir et ses mignons sabots.

Aussi poltron que le lièvre, il se tient continuellement aux aguets et s'avère très difficile à chasser. Il ne laisse pas d'empreintes.

C'est par suite d'une erreur grossière que certains chasseurs français l'ont baptisé « *agouti* ». L'*agouti* est un rongeur qui n'existe qu'en Amérique du Sud et qui se terre. Il est vrai que les deux animaux ont quelque ressemblance dans le pelage, la silhouette et la course.

Il convient d'ajouter à ces variétés l'*antilope né-morrhède* ou *chamois d'Indochine*, dont les cornes creuses, renversées en arrière, sont très recherchées des sorciers indigènes.

Ce gracieux et rapide ruminant est de couleur gris foncé, le ventre étant plus clair.

Sur les berges du lac et dans la boue des marécages nous avons relevé, Maulini et moi, des centaines d'empreintes de cerfs.

Nous reconnaissons parfois, au milieu, la puissante marque en éventail du tigre.

Mais nous n'avons pu retrouver, hélas! la trace — en forme de trèfle à cinq feuilles — du rhinocéros. « Trois grands unicornes hantent les parages du lac » m'avait pourtant dit le résident Gerbinis!...

Tout le monde sait que là où se trouve le cerf, on rencontre également le tigre. La vérité est que les grands félins accompagnent les hardes de cerfs qu'ils considèrent un peu comme leur garde-manger.

La panthère, très agile, grimpe aux arbres et se poste à l'affût sur les branches basses, d'où elle bondit sur ses proies. Mais il peut arriver qu'elle ne réussisse pas son coup et qu'elle ait des mécomptes avec le grand cerf d'Aristote. Le cerf d'Eld même peut se défendre contre elle à coups de sabots et l'éventrer avec ses cornes.

Un autre ennemi terrible pour le cerf, bien qu'il soit moins connu, est le chien sauvage. Rares sont les Français d'Indochine ayant rencontré ces féroces carnassiers qui ressemblent étrangement à des loups, avec leur pelage gris, leur museau pointu, leurs oreilles droites et leurs formidables mâchoires. Seuls Maulini

et M. Auger, colon près de M'Drack, m'ont déclaré avoir vu des chiens sauvages dans la forêt. Ce dernier en a tué qui avaient la queue lisse des chiens domestiques, et d'autres qui possédaient la queue fournie des renards.

Le cyon — tel est le nom scientifique du chien sauvage — n'aboie jamais et ne lappe pas. Il inspire une véritable terreur aux indigènes qui l'appellent « chien cruel », et le considèrent comme un animal diabolique.

Il est vrai qu'à sa férocité il joint une ruse et une intelligence infernales qui le font redouter de toutes les bêtes de la jungle : même du tigre. L'explorateur Millet a vu au Darlac des chiens sauvages arracher les yeux d'un sanglier, puis acculer la bête aveugle contre un arbre et la dépecer vivante. Pendant la luerie un de ces démons mordillait la tête de la victime pour l'empêcher de se retourner et de se servir de ses défenses!

La poursuite d'un grand cerf d'Aristote par une meute de chiens sauvages témoigne d'une tactique parfaite. Un chef dirige la bande qui sait utiliser le vent debout, isoler le gibier choisi, et le forcer grâce à des relais organisés d'avance par le maître.

Quant à la curée, elle révèle le caractère hallucinant qui avait tant frappé Millet.

Comme pour le sanglier, les chiens cruels commencent par arracher les yeux de leur victime, puis la dévorent vivante en partant de l'arrière-train!...

Que de choses ai-je apprises sur les cerfs pendant mes sept jours merveilleux passés autour du lac de Banméthuot!

Je sais maintenant que ces gracieux animaux jouissent d'une vue prodigieuse et qu'ils sont affligés d'étranges lubies, comme celle de fréquenter tel boqueteau et d'en fuir obstinément un autre, sans raison apparente.

La réputation de priapisme qu'on leur a faite n'est pas du tout exagérée.

Elle est même au-dessous de la réalité!

Pendant la saison des amours certains « cerfs-cochons » se conduisent avec tant de brutalité vis-à-vis de leurs « biches-truies », que ces dernières sont obligées de prendre la fuite pour ne pas être violentées outre mesure!

D'ailleurs les mâles sont entre eux d'une jalousie farouche.

Des querelles éclatent souvent au milieu de la harde, toujours à propos d'une biche, et des combats singuliers s'ensuivent qui se terminent dans le sang.

Les deux duellistes se précipitent l'un contre l'autre avec rage, piétinant le sol, et enchevêtrant leurs ramures.

Il est bien rare que l'un des deux ne réussisse à percer le flanc de l'autre avec son andouiller de massacre.

L'amour de la biche pour son petit est émouvant à l'extrême.

Les chasseurs rhadés, avec des feuilles, imitent le cri du faon appelant sa mère. Celle dernière accourt comme une folle et se fait descendre par une balle ou par une flèche.

Les cerfs refont leur tête une fois par an. Pendant la période du « refait », ils frottent leurs vieilles cornes contre les arbres, afin de les détruire, et cherchent, dans les cendres des « râys », le salpêtre qui aidera à faire repousser les nouvelles. Pendant

deux mois l'animal se cache au loin dans la forêt, pour que le soleil ne fasse pas « fondre » ses bois nouveaux. C'est la période pendant laquelle les chasseurs indigènes le traquent obstinément pour la possession de ces fameuses cornes molles qui jouissent d'une réputation d'aphrodisiaque puissant dans la pharmacopée sino-annamite.

Quand le cerf n'a pas encore été chassé par l'homme, quand il n'a pas encore fait connaissance avec sa « griffe qui porte au loin », c'est un animal qui ne demande qu'à faire bon ménage avec la bête verticale et à s'appriivoiser.

Autour de la station d'altitude de Dalat — où la chasse est interdite sous peine d'amende et de prison — les cerfs en liberté regardent tranquillement passer les autos des touristes.

Et si parfois, au milieu de la harde, on voit l'un d'entre eux sauter brusquement de côté, comme un cabri, c'est tout simplement qu'il est affligé sous la langue d'une larve qui provoque chez lui une sorte de danse de Saint-Guy.

LES CROCODILES

Il convient avant tout de préciser que les hydrosauriens qui pullulent dans les rivières du Darlar sont bien des crocodiles et non des caïmans. On le reconnaît à leur gueule où les canines inférieures traversent la mâchoire supérieure, tandis que chez les caïmans des croes encadrent le maxillaire supérieur. Ce ne sont pas non plus des gavials de l'Inde, au museau plus long : reptiles si féroces qu'il leur arrive parfois d'attaquer les éléphants, au passage des gués.

C'est Jean d'Esme, je crois, qui a écrit : « Le croc » cela ne se chasse pas, cela se tue », partageant en cela l'opinion de tous les big game hunters d'Afrique. Et l'auteur des *Dieux rouges* avoue qu'il a exterminé sans remords des centaines de ces sournois bêtes, qui sont au premier rang des ennemis de l'homme.

Je suis resté longtemps, quant à moi, avant de partager cette aversion générale. Je croyais qu'on exagérât et qu'on colonnait un animal inoffensif. C'est que j'en étais resté à des images paisibles.

Je me souvenais des escouades de crocodiles qui flottaient tranquillement en surface autour des chaloupes des Messageries Fluviales, sur le Mékong, quand nous faisons escale dans des biefs tranquilles.



Trophées de chasse au Darlar



Crocodile



M. Plas, chasseur professionnel
(assassiné depuis par les bandes du Viet-Minh)
auprès de trois massacres d'éléphants



BANHATUMOR. — Retour de chasse

A Khong ils accouraient comme des chiens pour glouir les débris qu'on leur jetait par-dessus l'eau. Dans l'Ouest de la Cochinchine, j'avais vu des femmes annamites lavant leur linge sur le bord de « rachs » sans jamais se soucier des crocodiles familiers. Mais un événement dans les environs chauffait leurs dos squeumeux et devait changer complètement mon opinion sur cet ovipare glouton.

Je m'étais rendu, il y a une dizaine d'années, de l'île de Phu-Quoc, située au milieu du golfe du Siam. On y trouve une plage merveilleuse et des forêts peuplées de sangliers, de cerfs. On dit même que quelques tigres sont venus du continent à la nage, ce qui n'est pas probable en raison de la largeur du chenal séparant l'île de la côte. Dans les rivières qui se jettent à la mer s'ébattaient des crocodiles d'eau saumâtre, estimés moins dangereux que leurs congénères d'eau douce, quoique plus gros.

Un après-midi, après la sieste, j'entendis une clameur dans la rue principale du village de Duong-Dong où je me trouvais. Plusieurs personnes se lamentaient bruyamment autour d'une femme annamite en pleurs qui criait :

« Oï, con oï » (Oh! hélas! mon petit enfant!). J'appris que c'était la mère d'un garçonnet qui venait d'être enlevé par un crocodile, sur le bord de la rivière.

Le monstre avait surgi de l'eau, où il se tenait aux aguets. D'un coup de queue brutal il avait renversé l'enfant, l'avait happé en un clin d'œil, puis avait disparu dans le courant. L'eau s'était teintée de rouge et quelques bulles d'air étaient montées à la surface... On me dit que ce crocodile était bien connu de tout le village, qu'il s'était toujours montré inoffensif, et que, par contre, on ne lui avait jamais fait de mal.

J'appris aussi, quelques jours plus tard, que le petit garçon dévoré était un de mes amis. J'avais fait sa connaissance dans la rue, où il me courait après en me criant :

« Ong tail » (Seigneur français!)
Je le revois toujours : entièrement nu, son gros ventre ballonné par le riz gluant, le crâne rasé surmonté d'une petite houppel.

Depuis ce jour-là j'ai tué tous les crocodiles que le Darlac j'en ai occis une dizaine, dans la région du lac de Banmethuot. Selon les conseils qu'on m'avait donnés, je descendais lentement, en pirogue, le déversoir du lac et la rivière Krong-Hana, scrutant les vertes en exhibant leurs trente-huit dents du haut et leurs trente dents du bas. Dès que j'apercevais un sujet à ma convenance je faisais signe aux piroguiers de rester immobiles, pour ne pas réveiller la bête, et je tirais à balle explosive sur la nuque ou dans la colonne vertébrale. Presque toujours l'animal restait foudroyé sur place. Quand il n'en est pas ainsi le crocodile se précipite à l'eau, dans une suprême détente, par ses congénères. La nécessité de la balle explosive s'immerge et va crever dans le fond, où il est dévoré par ses congénères. La nécessité de la balle explosive n'est apparue le jour où, ayant tiré avec un revolver de Saint-Etienne, la balle s'est érasée sur le crâne de l'hydrosaurien. Du moins je le présume, car le hideux reptile, avec son allure titubante et gauche, s'est dirigé vers le rach comme si de rien n'était. Par ailleurs le tir dans l'œil pour atteindre la cervelle, s'est dirigé difficile : l'œil étant fort petit et la cervelle, minuscule, ne dépassant pas la longueur du pouce.
C'est au poste de la garde indigène de Mébac, sur

le bord du lac, que j'ai pu me rendre compte de l'extraordinaire vitalité du crocodile.

Les miliciens rhadés avaient capturé un spécimen de trois mètres environ, avec une charogne dissimulant un crochet d'acier. Sur la berge ils fusillèrent l'animal avec leurs carabines Lebel, puis l'écorchèrent proprement. On croyait tout fini, lorsque le « croc », d'un coup de queue magistral, balaya trois tirailleurs et sonça vers le lac, au milieu des clameurs. Après l'avoir renversé sur le dos, un Rhadé lui sectionna presque complètement la tête avec son coupe-court. Malgré cela les paupières battirent pendant près d'une heure!

Les miliciens m'expliquèrent que le lac renfermait des crocodiles de six mètres de long qui exécutaient parfois des bonds d'un mètre au-dessus de l'eau, avec une agilité surprenante. Certains avaient renversé des pirogues. Dans l'estomac de l'un d'eux on trouva des ossements humains, et cinq ou six de ces bracelets de cuivre dont les femmes moïs se recouvrent l'avant-bras jusqu'au coude. Le crocodile ne dévore pas sa proie sur-le-champ. Il la happe par-dessous, l'entraîne au fond de l'eau, et ne la déguste que quelques jours après, lorsqu'elle est bien marinée.

Naturellement les cuisiniers indigènes ont essayé de me faire manger de la chair des crocodiles que j'ai tués : notamment des tranches débitées dans la queue, qui est la partie la plus comestible. Bien qu'on ait préparé pour moi des sauces relevées, avec du curry, des piments et du poivre rouge, je n'ai pu avaler cette viande à odeur musquée. Et pourtant, au cours de ma carrière coloniale, j'ai mangé les choses les plus invraisemblables : du hérisson en daube, du python sauce au vin, du varan (lézard géant), et même de ces fameux vers palmistes qui sont de rigueur dans

tous les banquets annamites et ont une saveur d'anande grillée!

Deux rencontres, autour du lac de Banméthuot, devaient me faire lier plus intimement connaissance avec les crocodiles.

Un soir, au crépuscule, je faisais de menus achats dans une boutique chinoise du village, lorsque le marchand prêta l'oreille. Il entendit un bruit suspect dans son hangar tout proche. Nous sortîmes en hâte et vîmes un petit crocodile de deux mètres de long qui avait renversé des jarres et des bouteilles.

Le Chinois s'empara d'un lourd marteau qui reposait dans un coin, bondit vers la bête, et lui en asséna des deux mains, un coup formidable sur le crâne. L'animal fut tué net, la cervelle fracassée.

Le hangar se trouvant à plus de trois cents mètres du lac, j'avais la preuve formelle que le « croc » peut se rencontrer en terre libre. On dit même que certains parcourent deux ou trois kilomètres par nuit, malgré leur marche hésitante.

Une autre fois, chassant le cerf des Marais, j'entendis tout près de moi, comme la nuit tombait, une sorte de meuglement sinistre, semblable à celui du taureau. Une peur irraisonnée me saisit car j'étais en terrain découvert et ne voyais rien alentour. En regardant de tous côtés, je finis par apercevoir, dans une flaque d'eau peu profonde, un long museau et des crêtes osseuses qui émergeaient. Le bruit venait de là. C'était un crocodile qui poussait ce rugissement étrange, que bien peu de chasseurs ont entendu, et qui m'a fait frissonner d'angoisse pendant quelques minutes...

J'avais la preuve aussi que le « croc » peut se trouver dans des eaux très peu profondes, où rien ne laisse soupçonner sa présence, et qu'il peut se montrer ainsi très dangereux.

J'AI EU MON TIGRE

La veine joue un rôle capital dans la grande chasse. Il fallut plus de trois mois à Mrs Hastings Bradley, auteur du livre charmant *Trailing the Tiger*, pour qu'elle parvint à tuer un tigre dans les environs de Dalat.

Pourtant, pendant plus de trois mois, elle parcourut le Sud-Annam avec son mari, disposant chaque soir, à des endroits bien choisis, non pas un seul, mais dix à douze *appâts*, constitués généralement par des buffles domestiques abattus.

Par contre on parle encore à Saïgon de ce sergent de l'Infanterie Coloniale qui tua un énorme tigre le jour même de son arrivée en Indochine, sans avoir chassé auparavant.

Descendu du bateau le matin et légèrement éméché à la suite de copieuses libations, il décide de se payer une promenade en automobile en compagnie d'un camarade.

Les deux marsouins louent un taxi boulevard Charner à Saïgon, et en route pour l'aventure!

Chantant à tue-tête, les pieds allongés sur les coussins, ils traversent en trombe Bienhoa et Xuanloc!

Intrigués un moment par les coolies qui saignent des hévéas dans les grandes plantations des Terres

Rouges les voilà bientôt repartis sur la route Coloniale n° 20 qui mène à la station d'altitude de Dalat.

A cet endroit commence la vraie forêt et le chauffeur annamite conseille prudemment de stopper, non loin du pont du Song Lagna qui franchit une rivière écumeuse.

Les deux hommes débouchent une bouteille de pernod achetée dans une boutique chinoise, lorsque l'un d'eux pousse soudain une exclamation. Il tend le bras et montre à son camarade stupéfait une énorme bête — au pelage strié de noir — qui traverse tranquillement la route cent mètres plus loin, à pas feutrés.

Aucun doute possible : c'est un tigre !

Fort heureusement ils ont emporté avec eux, à tout hasard, leurs carabines Lebel. Ils ouvrent le feu et ont la chance impériale d'abattre le grand fauve à la première salve.

Les journaux saïgonnais relatèrent en son temps cet événement mémorable dans les annales cynégétiques de la Colonie.

••

Je suis loin, quant à moi, d'avoir connu cette bonne fortune.

Pourtant, pendant vingt ans, j'ai parcouru l'Indochine en tous sens, de jour et de nuit, à raison de quinze jours de déplacement par mois.

Pour les besoins de ma profession j'ai traversé les régions les plus tigreses de la Colonie : en automobile, à cheval, en pirogue et même à dos d'éléphant.

Des centaines de bêtes sauvages ont fui devant moi ; mais je n'ai jamais rencontré le tigre.

Je suis toujours passé à côté !

Toutefois je suis certain d'avoir été suivi un jour par ce carnassier hypocrite et silencieux.

C'était dans le Cambodge-Nord, sur la piste qui relie le Mékong à Veunsaï : important village, à proximité duquel on exploite des mines de zircons.

J'avais déjà accompli une grosse partie du parcours en automobile, lorsque, par suite d'éboulements, la sente devint brusquement impraticable.

L'après-midi s'avancant, je décidai de rejoindre Veunsaï à pied. Selon moi, il ne devait rester que sept ou huit kilomètres à franchir. Je remarquai alors que mon chauffeur annamite refusait obstinément de m'accompagner, préférant, me dit-il, passer la nuit dans la voiture.

Je partis donc seul, par un sentier encaissé. Au bout d'une demi-heure j'entendis comme un froissement d'herbe en haut du talus ; puis une course légère qu'on devinait, par intervalles, au bruissement presque imperceptible de quelque feuille desséchée. J'avais l'impression angoissante d'être suivi pas à pas par un être invisible, qui me guettait d'en haut.

Un étrange malaise me gagna : celui qu'on ressent parfois dans un cimetièrè désert, au crépuscule, ou dans de vieilles ruines hantées par un fantôme.

Je pressai l'allure, mais, pendant longtemps, les froissements furtifs m'accompagnèrent, et, c'est avec un soupir de délivrance que j'aperçus au loin les cases sur pilotis de Veunsaï.

Le délégué français et un officier m'attendaient sur le bord de la rivière Sésane.

Ils levèrent les bras au ciel en me voyant surgir visiblement soulagés d'un grand poids.

« La T. S. F. nous a prévenus de votre arrivée, m'a dit le délégué, mais nous étions terriblement inquiets sur votre sort. »

» Une fillette annamite a été enlevée hier par le tigre, dans le sentier que vous avez suivi. On a retrouvé des lambeaux de cadavre.

» Vous avez de la chance, car c'est un vieux mangeur d'hommes qui n'en est pas à son coup d'essai. »

La bête invisible qui m'avait épié en silence dans le chemin creux, c'était Ong Cop.

Mais ce jour-là, il était déjà repu de chair humaine!..

••

C'est près du lac de Dak-Lak que je devais tuer l'unique tigre de ma modeste carrière de chasseur, et c'est Maulini qui devait me fournir l'occasion de ce coup de fusil royal : juste la veille de mon retour à Baniméthuot.

Il était trois heures de l'après-midi, et je préparais mes bagages dans ma chambre, lorsque mon hôte entra, joyeux.

« Venez-vous prêt pour cinq heures, me dit-il. Tenue kaki, y compris le casque. Chaussez vos souliers de repos silencieux. N'emportez pas votre imperméable ciré car il craque. Interdiction de fumer.

» Nous allons à l'affût au tigre. La bête a mangé ce matin à l'aube sur un appât. Normalement elle doit revenir ce soir avant la nuit. Je passerai vous prendre. »

Deux heures plus tard Maulini et moi nous nous trouvions dans un décor étrange.

Qu'on imagine un ravin dans la forêt-clairière, avec le lac comme toile de fond. La nappe verte brillait trois cents mètres plus loin à travers les grands fûts. Partout le « tranh » : ce cliendent tropical qui pousse

à une hauteur d'un mètre, et abrite toutes les bêtes de la jungle.

Un bruit sourd de lam-lam s'échappait d'un village muong voisin. Quelque musicien couleur de brique devait laper à tour de bras, sous la grande perche-félicie. Annonçait-il là-bas une fête nouvelle ou la mort prochaine du grand tigre maraudeur?

Tout de suite un relent de pourriture me saisit à la gorge. Dans un espace où toute végétation avait été rasée au coupe-court, gisait le cadavre d'un gros buffle domestique, les quatre pattes en l'air. Les tripes déjà noires s'échappaient du ventre, dans un bouillonnement gélatineux et putride. Un étroit sentier avait été tracé pour amener le fauve sur l'appât.

Le panneau-écran classique, soigneusement camouflé avec des branchages, s'élevait près du talus à pic. Les traqueurs rhadés l'avaient solidement construit avec de gros bambous reliés par des attaches en rotin, en prenant soin de pratiquer deux meurtrières dans la façade.

Brindilles et feuilles mortes avaient été soigneusement balayées de la planche qui devait nous supporter, afin que tout bruit fût évité pendant l'affût.

« Le tigre vient boire dans le lac non loin d'ici m'expliqua Maulini. J'ai relevé sa puissante marque en éventail dans le sable.

» Le panneau-écran est disposé de façon que la bête ne puisse nous surprendre par derrière : ce qui est arrivé à des chasseurs débutants.

» Vous remarquerez aussi que le vent souffle par le travers et non contre l'appât : précaution indispensable pour ne pas alerter le fauve.

» Je n'ai pu tuer hier un gros cerf-cheval. C'est pourquoi j'ai dû abattre un buffle domestique : car

l'affût au tigre nécessite un animal lourd, pouvant procurer deux repas.

» Nous avons pas mal de temps à attendre. Si je vous ai fait venir à l'avance, c'est pour que la méfiant bête ne puisse nous voir pénétrer dans le feuillage.

» Croyez-moi : le tigre — de même que le lion et la panthère — atteint à un haut degré d'intelligence parmi les animaux.

» Le chasseur ne doit jamais l'oublier. »

»

Nous attendîmes longtemps, côte à côte, dans un silence profond.

Des vautours s'approchèrent en spirales et s'attablèrent sur la charogne. Puis ce fut le tour d'un grand marabout chauve, au col rouge, à l'allure grotesque et prétentiveuse. D'un brusque coup de bec, comme un assassin qui se hâte, il fit sauter un œil du buffle et l'avalala.

Je me rendais compte maintenant, les yeux collés à la meurtrière, que le ravin était animé d'une vie mystérieuse : insoupçonnée au premier abord. Des écureuils voltigeaient dans les arbres : trapézistes agiles et fantasques.

Je remarquai aussi un *dragon-volant* : sorte de lézard à membrane, qui peut s'élaner d'une branche à l'autre en vol plané, en poussant un cri aigre.

Des fourmis rouges — cinq ou six fois plus grosses que les fourmis de France — traversaient la sente en file pressée.

D'un trou creusé au pied d'une touffe de bambous, je vis surgir une tête pointue avec des yeux brillants

et fureteurs. La bête se glissa hors de la terre. C'était un énorme rat de brousse, d'au moins trente centimètres de long, qui devait peser plus de trois kilos.

Je tombai dans une profonde rêverie, quand tout à coup Maulini me serra fortement le poignet. Puis il me montra du doigt l'entrée du ravin. Son visage glabre s'était brusquement durci ; il fixait avec intensité, les sourcils froncés, quelque chose que je n'avais pas encore aperçu.

Les charognards aux becs courbes et le marabout à l'œil fixe et bleu s'envolèrent dans un grand frou-frou d'ailes.

Et subitement mon cœur bondit dans ma poitrine. J'avais entrevu la tête énorme du tigre au milieu d'un fourré !

La bête s'avança avec une nonchalance majestueuse, scruta le ravin de tous côtés, écouta, puis rassurée, vint droit sur le buffle.

Maintenant elle était attablée, et arrachait les chairs avec de grands mouvements de gueule de bas en haut. On entendait le bruit sourd de ses mâchoires.

Maulini fit le signe convenu et nous tirâmes en même temps. Le fracas des deux détonations emplit le ravin. Le grand tigre resta étendu sur l'appât.

Ses flancs striés de noir étaient secoués des convulsions dernières.

Nous nous approchâmes avec prudence, revolver au poing, mais tout était bien fini. Il avait une balle dans la tête et l'autre dans le cou.

« Quel être émotif vous faites ! » me dit Maulini en souriant.

Je venais d'essuyer deux larmes. L'idée m'était soudain venue que j'aurais pu manquer cette minute, malgré mes vingt années de brousse indochinoise !

Brusquement, comme s'il voulait jeter un rideau sur le drame, le crépuscule tomba, et, dans le fond de la scène, le lac devint violet.

Il était sept heures du soir...

LA FETE DES MOISSONS A BANMETHUOT

Ce matin-là, après ma merveilleuse semaine passée au bord du lac, j'entendis tout à coup, dans le village rhadé de Banmethuot, le fracas argenté des gongs qui retentissaient en accord parfait, donnant les principales notes de la gamme. Par intervalles la grosse caisse entraînait dans la danse, avec son vacarme sourd et cadencé.

La musique, parfois, s'assoupissait telle une embellie après la tempête, puis brusquement, sans transition, l'orchestre se déchaînait et devenait frénétique. Dans une grande case commune les musiciens cuivrés devaient taper à tour de bras, tels des nègres de jazz-band à qui des Yankees en goguette donnent à choisir entre un fort pourboire et des coups de revolver dans les jambes.

Vers midi je n'y tins plus. Je bondis hors de l'hôtel et sautai sur le premier Européen qui passait sur la route Coloniale. C'était un capitaine du service géographique : un de ceux qui campent des mois entiers sous la tente, au sommet de montagnes désertes et connaissent la brousse mieux que personne. Son teint parcheminé et ses yeux vagues indiquaient suffisamment qu'il fumait l'opium. Quelques jours auparavant il m'avait confié son amour du Darlac et

sa crainte de ne pouvoir se réadapter en France, après son séjour colonial.

« Que se passe-t-il donc? demandai-je en le saisissant par la tunique.

— Rien du tout, répondit-il en souriant. On voit bien que vous êtes étranger au pays. Les gongs et les tam-tams annoncent que les Moïs vont célébrer ce soir la fête des moissons.

— La récolte a donc été exceptionnelle cette année dans le Darlac?

— Nullement. Mais les Rhadés sont tellement contents d'avoir la certitude de ne rien faire pendant deux ou trois mois qu'ils éprouvent le besoin de le proclamer à tout le monde.

» Pour eux le travail est l'exception et le farniente la règle normale. Et quel travail! Partisans du moindre effort ils se contentent, vous le savez, d'incendier la forêt pour y semer à la volée le riz de montagne et le maïs dont ils ont strictement besoin. Des concombres, du tabac et quelques fruits, voilà toutes leurs cultures. Pourtant, ces maigres travaux agricoles s'accompagnent de multiples cérémonies rituelles qui se déroulent toutes avec la participation des sorciers, et ne sont que des prétextes à bamboula... »

L'officier s'arrêta un instant afin de laisser passer un peu le vacarme infernal des gongs déchainés et reprit :

« Avant l'incendie de la forêt le maître du défrichement commence naturellement par consulter les corneilles pour savoir où pratiquer son « ray ». Pour les semailles il prend un nouvel augure en « relournant l'herbe magique ». Au moment où le grain commence à se former a lieu la cérémonie de l'aspersion du riz. Le propriétaire tue une poule ou un petit cochon, mêle à de l'eau un peu de sang et de vin, puis

asperge son champ de cette eau lustrale, sans préjudice de nombreuses libations.

» Les ritels de la moisson sont plus compliqués : ils commencent avant que le riz soit complètement mûr, dès qu'il peut être grillé. C'est la cérémonie du riz nouveau. On remplit deux petits paniers de ce grain tendre dont toute la famille mange, mais qui ne peut être donné aux étrangers.

» La récolte terminée on arrose le tas de grains du grenier avec le sang d'une chèvre ou d'un porc. Enfin, la saison agricole s'achève par la grande fête des moissons.

— Celle qui se déroule aujourd'hui?

— Justement. Cel après-midi on tuera un buffle à coups de lance et le sorcier déposera sur le front de l'animal abattu quelques grains de paddy afin que l'année suivante soit prospère. Cette nuit il y aura grande beuverie à la jarre. Ensuite interdiction formelle de tout travail dans les champs jusqu'à la prochaine saison agricole.

» Pendant de longues semaines les Rhadés pourront rester étendus dans la case commune, rêvassant et fumant autour des cendres chaudes tassées dans un carré de briques.

» Ils mangeront du riz et du maïs à se gonfler le ventre, aspirant longuement, avec une paille, l'alcool de la jarre, et, de temps à autre, caresseront une belle fille aux seins bombés, aux formes sculpturales...

— Comment, dis-je en sursautant, mais on m'avait rebattu les oreilles avec l'austérité des Moïs. On m'avait vanté leurs mœurs patriarcales et leur fidélité conjugale!...

L'officier ricana et ses joues de cire se marbrèrent légèrement de rose à la pensée de choses scabreuses.

— Pure légende! dit-il enfin. Vous avez dû lire cela dans le reportage d'un journaliste venu pour découvrir l'Indochine entre deux paquebots.

> Ah! que n'imité-t-on les Pères jésuites qui interdisent formellement aux membres de leur Compagnie d'écrire une seule ligne sur un pays avant d'y être resté vingt ans!

> Si certaines cases que je connais pouvaient parler elles en raconteraient de belles!

> Les Français ne sont pas admis aux véritables orgies, et c'est bien dommage.

> C'est bien dommage aussi que des cameras invisibles ne puissent filmer certaines scènes qui suivent les beuveries à la jarre.

> Pourtant une nuit j'ai tout vu...

— Comment cela? demandai-je, prodigieusement intéressé.

— C'était dans un petit village de Ban-Don. Ne pouvant dormir à cause du vacarme des gongs, je me glissai dans la véranda de la maison sur pilotis. Caché derrière de grands vases de maïs j'assistai à la saturnale en collant mon œil au trou d'une planche.

> Des tableaux se déroulèrent qui obtiendraient certainement un succès phénoménal au *Cinéma-côchin* de chez *Aline*, à Marseille (1).

> Rappelez-vous ceci : ce qui importe avant tout au Djarai comme au Rhadé c'est de ne pas trousser une fille de son « clan ».

> Car il s'agit dans ce cas d'un inceste bien plus grave que chez nous : le châtimeut devant retomber

1) Un professeur français de Bannéthuot, m'a dit avoir lu des allusions à ces tableaux vivants, dans des devoirs d'élèves Mohadés. Par contre, la plupart de nos compatriotes nient les saturnales des Moïs.

non seulement sur les coupables, mais sur la communauté tout entière. La pluie ne tombe pas en effet tant que l'inceste dure. A part cela tout est permis.

> Mais nous voilà loin de la fête des moissons. Il faut que vous assistiez ce soir à la cérémonie traditionnelle de la jarre qui vous assurera la paix et l'amitié avec le village. Autrement vous ne pourriez pas dire que vous êtes venu au Darlac.

> Allez donc chez Y-Say, représentant du peuple Rhadé. Il se fera un plaisir de vous inviter. »

UN HAUT PERSONNAGE DU DARLAC : Y-SAY REPRESENTANT DU PEUPLE RHADÉ (1)

A quelques centaines de mètres des maisons européennes de Bannméthuoat s'étend le village rhadé, c'est-à-dire cinq ou six grandes cases en bois sur pilotis, où s'entassent de nombreuses familles, dans une salle commune. On grimpe à l'étage au moyen de planches à crampons qui procurent, à chaque montée, la sensation d'une escalade. Pour soustraire les jardinets à la voracité de la basse-cour, on les a suspendus, eux aussi, dans des sortes d'auges supportées par des troncs d'arbres.

Entre les cases se dressent des tombeaux en forme de pains de sucre, barbouillés de dessins à la chaux et surmontés d'un drapeau. Chacun est entouré d'une palissade de pieux ornés de sculptures tolémiques. Détail curieux : ainsi que l'a fait remarquer M. Louis Chochod, il y a identité entre les effigies humaines moïses, sculptées en plein bois, et les colossales statues de pierre de l'île de Pâques.

(1) Y-Say et son fils Y-Lac ont été fusillés en 1945 à Bannméthuoat, par les bandes annamites du Viet-Minh, parce qu'ils étaient tous deux des amis de la France. Les rebelles ont essayé de soulever contre nous les Rhadés, mais n'y sont point parvenus.

Ici la mort n'effraie personne. On trouve tout naturel qu'elle soit mêlée intimement à la vie, et la plus grande joie d'un chef rhadé est de vous faire admirer son cercueil en bois précieux, fabriqué longtemps à l'avance. Les âmes ne vont-elles pas, dans l'au delà, chez une déesse qui vit sous la mer, dans un pays où l'on ne travaille jamais, les offrandes des funérailles y étant multipliées à l'infini? La perspective du sarniente éternel dans l'autre vie est la meilleure consolation du Rhadé.

Dans le village, seul Y-Say a sa case particulière, ce qui lui confère une grande dignité.

Justement le voilà qui s'approche pour me souhaiter la bienvenue. Avec empressement je serre la main de ce haut personnage indigène : le plus important après Koujinoab, chef des Muongs de l'Ouest.

De petite taille, les yeux très vifs, les cheveux taillés en brosse, nerveux, souriant, il est seul vêtu à l'europpéenne au milieu d'un groupe de chefs de village qui lui parlent à distance respectueuse. Tout seul aussi parmi les indigènes, il s'exprime correctement en français et en annamite.

Y-Say cumule les fonctions de premier secrétaire à la Résidence de Bannméthuoat avec celles de Représentant du peuple Rhadé et, tous les jours, il rend de multiples services à notre cause.

C'est le Maître Jacques de l'Administration française au Darlac, et un peu aussi son Père Joseph.

Qui pourrait dénombrer les démarches secrètes dont il a été investi, les rébellions qu'il a étouffées, les ruses qu'il a déjouées? On s'adresse à lui quand on veut trouver de bons traqueurs pour la chasse, faire rendre gorge aux sorciers cupides, ou parlementer avec les tribus insoumises.

« Venez visiter mon palais » me dit-il joyeusement.

Je monte un escalier de bois, semblable à tous ceux des pays civilisés, alors qu'il faut s'agripper à des coches glissantes pour grimper dans les cases communes d'alentour.

On m'avait assuré que Y-Say possédait quelques splendides « bleus » de Chine, d'admirables céramiques polychromes, et deux ou trois spécimens de ces fameux vases craquelés, fabriqués au xvi^e siècle par des spécialistes chinois appelés à la cour de Hué, et qui sont devenus introuvables sur la Côte d'Annam.

Le bruit courait également à Bannéthuol que le représentant du peuple rhadé connaissait le secret des trésors des rois Chams, dont les tribus mois se sont constituées gardiennes depuis 1282 : date de l'invasion du Champa par les troupes sino-mongoles.

Aucune de ces merveilles ne se présente à ma vue, mais je pousse quand même un cri d'admiration.

Sur le plancher sont alignées des dizaines de défenses d'éléphants de dimensions imposantes : les unes d'un blanc poli éblouissant, les autres de ce jaune vénérable qu'on admire chez les antiquaires chinois.

Dans les angles de la salle reposent de grandes jarres très vieilles, toutes noires, avec des sculptures étranges et des masques grimaçants de couleur rouge. Elles me font songer à celles qui devaient cacher Ali Baba et les quarante voleurs dans la caverne fabuleuse.

« Elles ont plus de trois cents ans d'existence, me confie Y-Say, et je ne les céderais pas pour mille piastres pièce. Voilà deux siècles que les brocanteurs annamites venus de la côte essaient de les dérober aux Mois.

» Mais voyez donc dans le coin ces gongs très rares.

— Ces sortes de moules à gâteaux tout noirs ? dis-je.

— Ne vous fiez pas aux apparences, riposte Y-Say en riant. Ce sont de pures merveilles qui valent une fortune.

» Il n'entre que peu d'argent dans leur composition, mais cette faible quantité suffit à rendre leur son si pur, si mélodieux, qu'il enchante les plus sauvages.

» Ces gongs ont été fabriqués autrefois au Laos, mais les marchands d'aujourd'hui n'ont pu retrouver le secret de leur bronze. Ils sont donc irremplaçables et infiniment précieux aux Rhadés qui ont l'oreille très fine et très juste.

» Les gongs, les jarres et les buffles sont les trois attributs de la fortune et de la considération chez les montagnards, qui les acquéraient jadis en échange d'esclaves.»

Après cet intéressant discours j'admire les armes mois dont les murs sont couverts : arbalètes, lances, coupe-courts aux lames recourbées comme des cimeterres, dont les indigènes se servent constamment dans la forêt, les préférant aux coupe-coupe annamites plus longs, mais moins commodes. Les Rhadés forgent ces armes sur de petites enclumes et soufflent le charbon de bois avec des tubes en bambou, apportant dans leur travail le respect des tribus primitives pour le premier métal qu'elles ont connu.

Je tombe en arrêt devant de ravissants poignards d'argent, aux lames brillantes serrées dans des manches d'ivoire ciselés. En France ils seraient fureur dans une vitrine.

« C'est cinquante piastres », me glisse à l'oreille Y-Say qui s'est aperçu de mon ravissement.

A ces paroles qui me dégrisent, je me rends compte que le Représentant du peuple rhadé a complètement évolué.

Et je reste rêveur en songeant que son père ignorait l'usage des monnaies, qu'il préférait une bouteille vide à une piastre, et que s'il acceptait celle pièce d'argent c'était pour la couper tout de suite en morceaux et la transformer en breloque!

J'AI BU A LA JARRE DES RHADES.

Le soir, dans la nuit étoilée, je me suis dirigé vers la grande case d'où s'échappait un vacarme infernal pendant le jour.

L'assistant de plantation Baud m'accompagnait. La fête est déjà commencée. La longue case est remplie d'une vapeur bleuâtre dans laquelle les lampes électriques suspendues au plafond mettent des halos jaunes.

Une file de grandes jarres noires et brunes, d'où sortent des bambous, est alignée dans le sens de la longueur.

De chaque côté, accroupis sur le plancher, une centaine d'invités se font face sans prononcer un mot. Ils sourient tous béatement en songeant aux félicités qui les attendent.

Quelques hommes sont en langouï; l'un d'eux a même réduit son pagne à une ficelle soutenant un étau de bois qui fait office de cache-sexe. Mais la plupart des convives ont revêtu, en plus, la tenue de soirée : c'est-à-dire un petit blouson, fermé de boutons blancs, qui s'arrête à la ceinture, faisant ainsi ressortir comiquement la nudité des fesses et des cuisses.

Les femmes sont drapées dans une pièce d'étoffe de trois à quatre mètres qui passe sur une épaule et se noue sous l'aisselle opposée.

J'admire ainsi de très beaux seins chez les plus jeunes, d'une anatomie sculpturale.

Çà et là des colliers de verroterie et d'ambre, et des petits disques d'ivoire qui traversent le lobe distendu des oreilles. Presque toutes sont parées de bracelets de cuivre qui signifient la soumission.

« Ne vous trompez pas sur ce symbole, m'explique Baud, la femme rhadée n'est pas du tout une esclave. Bien au contraire, elle tient dans la famille un rôle supérieur à celui du mari.

» Le « clan » se transmet uniquement par les femmes.

— Qu'entendez-vous exactement par « clan » ? dis-je.

— M. Ner, professeur à Hanoï, qui a vécu des mois sous la tente pour étudier les Moïs, nous l'a expliqué.

» C'est une chose extraordinaire : un agrégat collectif qui existait aux premiers temps de l'humanité.

» Le « clan » a sa psychologie spéciale, son jugement propre, ses interdits, ses tabous, et il se transmet uniquement par les femmes.

» Les enfants sont du « clan » de leur mère. Les filles, continuatrices du « clan », sont seules héritières. Si la femme meurt avant le mari et qu'il n'y ait que des fils issus du mariage, ces derniers n'ont aucun droit à l'héritage. Ils remettent les biens à leur tante ou à leur cousine, puis partent dans le village de leur père.

» Une des conséquences de cette loi est l'obligation pour la veuve d'épouser son beau-frère, afin que la fortune ne sorte pas de la famille.

» En cela les Rhadés ont imité les fils de Moïse qui appelaient cette obligation le *lévirat*...



Pendant notre conversation le chef d'orchestre a donné la mesure lente ou rapide aux gongs, en frappant tantôt sur le bois d'un tambour, tantôt sur les flancs, et même baguette contre baguette.

Cette musique rhadée, bien que monotone, n'est pas exemple d'une certaine mélodie qu'on distingue à la longue, sous la cacophonie.

X-Say est assis à la place d'honneur, parmi les chefs de village. Ses yeux brillent. Il a dû boire au moins deux litres à la jarre monumentale, ornée de figures étranges, qui est posée devant lui.

Avant de m'accroupir, je veux voir, en détail, comment se prépare le vin de riz : objet de convoitise de tous les Rhadés.

Tous les yeux se tournent vers moi et l'on rit. Un jeune Moï apporte alors une jarre et ôte le couvercle de terre glaise. Je m'approche et recule un peu devant l'odeur nauséabonde qui s'en dégage. Au fond, un dépôt blanchâtre de riz pilé fermente grâce à une écorce spéciale.

On bourre le vase jusqu'au col avec les branches et les feuilles d'un arbuste qui pousse autour des cases, on finit de le remplir avec de l'eau de la fontaine, et voilà le vin préparé. Une dame-jeanne pleine d'eau pure est placée à côté. Elle servira à refaire le plein de la jarre au fur et à mesure qu'on en aspire le contenu par des tubes de bambou.

La mesure est une vieille corne de bœuf.

Et la cérémonie traditionnelle se déroule avec ses rites immuables.

Un vieux chef à la mâchoire édentée et répugnante commence par têter quelques gouttes afin de certifier qu'il n'y a ni poison ni maléfice à craindre; puis il

veut passer le siphon à une horrible vieille aux marmelles pendantes. Mais elle semble se récuser et, pendant cinq bonnes minutes, ils paraissent échanger des politesses, comme chez nous des gentlemen qui veulent se céder mutuellement le passage dans un autobus :

« Après vous, monsieur.

— Je n'en ferai rien. »

Enfin la vieille se décide. Elle prend le biberon entre ses dents pourries et rongées par le bétel, aspire et sourit. Elle le reprend, aspire encore, puis sourit de nouveau béatement.

Je remarque qu'un peu de salive jaunâtre est restée à l'extrémité du bambou, et, aussitôt, sachant ce qui m'attend, je me dissimule derrière une colonne.

Mais tout à coup le vieux chef pense à moi, et, avec le hochement de tête de celui qui veut réparer une incorrection envers un étranger, me cherche des yeux, me trouve, et me passe vivement le siphon.

Mon cœur se soulève à la vue de la salive! Oh! que n'ai-je écouté Mme Maury, patronne du hungarlow, qui m'avait pourtant conseillé de porter toujours sur moi un Darlac un petit tube de caoutchouc, pour en recouvrir l'extrémité du bambou dans les heuveries à la jarre!

Mais je ne puis plus reculer : toute la salle a les regards fixés sur moi.

Je ferme les yeux héroïquement, j'enfonce le tube jusqu'au fond de la gorge, afin que la salive de la vieille ne touche pas mes lèvres, et j'aspire longuement, tandis qu'un Rhadé observe un vinomètre de bois et verse de l'eau avec sa corne de bœuf.

Le breuvage n'est pas mauvais. Il a la saveur aigrelette d'un cidre qui aurait tourné.

Pendant ce temps Baud et Y-Say font de grands

gestes, visiblement plongés dans une conversation animée.

Le Représentant du Peuple est très excité et débile des propos aigris :

« Vingt ans que je suis dans l'Administration... dévouement... fidélité du peuple rhadé à cause de moi... Et pourtant je n'ai pas encore de récompense. Tout cela parce que les Résidents de Banméhuot parlent au bout de deux ans et n'ont pas le temps de m'apprécier.

» Je vais demander ma retraite. Rien encore ici!... »
A ma grande stupéfaction il montre de l'index sa boutonnière vierge de toute décoration, comme l'expéditionnaire Saintomme dans la scène mémorable des *Ronds de cuir* de Courteline. Bien qu'on ne puisse se méprendre sur ce geste, je demande à Baud :

« Mais enfin, que veut-il?

— Une décoration française : probablement le Mérite Agricole. Il a déjà plusieurs médailles indochinoises, mais la Légion d'Honneur de Koujinob le hante... »

A ce moment l'orchestre devient frénétique et couvre notre voix.

Et je ne puis m'empêcher de songer à la force mystérieuse des honneurs qui, jusqu'à la lixière des régions insoumises, sont un mobile si puissant sur les actions des hommes!...

LES SINGES DU DARLAC

Toutes les compétences cynégétiques de l'Indochine affirment qu'il existe une quinzaine de variétés de singes dans notre possession d'Extrême-Orient.

Il semble que toutes ces catégories soient représentées au Darlac, où se rencontrent les races des pays tropicaux et celles de l'Himalaya et du centre de la Chine.

Dans les ruines, les rochers, les taillis, le long des rivières barrées de rapides, j'ai aperçu des centaines de petits singes verts et gris : rieurs, hurleurs, aboyeurs, siffleurs, voltigeurs, de la famille des *Macaques* ou des *Bandars*. Ces petits animaux vifs et amusants se balancent, ironiques, à l'approche de l'homme. On appelle « *bouzous* », tous ces diabolins à face noire et moqueuse. Parfois, sans raison apparente, ils se mettent à claquer des lèvres et à grincer des dents, avec un retroussis de babines inquiétant.

Si, d'aventure, on lâche un coup de fusil dans les arbres où ils gambadent, une clameur retentit aussitôt dans la forêt, accompagnée d'un long bruissement de feuilles froissées. Un singe blessé n'est jamais

abandonné par ses congénères qui l'aident à se cramponner aux branches et protègent sa retraite.

Un colon d'Eanoët m'a donné des détails sur le comportement quasi-humain des petits singes.

Un jour qu'il était indisposé par les hurlements d'une bande de macaques, il blessa légèrement l'un d'eux avec du petit plomb. Aussitôt la bête agile descendit de l'arbre en pleurant et en gémissant et montra sa patte saignante à mon ami comme pour lui dire :

« Tiens ! regarde le bobo que tu m'as fait ! »

L'agonie d'une guenon est quelque chose de profondément triste et émouvant. Comme une mariée dans son lit de mort, elle couvre de caresses et regarde longuement son petit, qui gémit et s'accroche à sa mère.

Les petits singes sont parfois un désastre pour les villages annamites et moïs. Ils pillent les récoltes pendant la nuit, moins souvent par besoin que pour le plaisir de tout saccager, semble-t-il. On m'a même cité le cas de plusieurs villages dont les habitants avaient été chassés autrefois par d'innombrables singes maraudeurs.

Au Darlac, certains chefs de villages rhadés désignent des gardiens chargés de surveiller, la nuit, les champs cultivés en bordure des forêts. Ces veilleurs sont munis de cliquettes de bois destinées à éloigner les singes, qui guettent, silencieusement, cachés dans le feuillage. Si parfois l'homme vient à s'endormir, ils descendent des arbres comme des ombres fugitives, et pillent tout.

On a vu des gardiens de nuit qui se pendaient ou s'empoisonnaient au curare pour s'être laissé rouler par les singes.

Les indigènes tuent les singes à l'arbalète. Les

malins animaux connaissent bien cette arme meurtrière. Si l'on imite la détente d'une corde, sous un arbre où ils se trouvent, on entend aussitôt de longs cris d'épouvante. Ils ont également une peur effroyable des serpents. J'ai vu un singe claquer des dents de terreur et secouer les barreaux de sa cage, parce qu'un Annamite imitait le sifflement du cobra à quelques mètres de lui.

Près de Quinhone, les indigènes usent d'un stratagème original pour capturer les petits singes qui les persécutent. Ils introduisent des cacahuètes au fond de bouteilles qu'ils déposent au bas des arbres. Les bêtes gourmandes glissent leurs longs bras minces dans le col et s'emparent des fruits d'arachide; mais ils ne peuvent plus retirer leur main gonflée. Comme ils n'ont pas l'idée de lâcher les cacahuètes, ils traînent la bouteille en gémissant et se font capturer ou tuer tôt ou tard.

Le singe n'est pas considéré comme un gibier par le chasseur indochinois.

Pourtant, un jour, chez un planteur qui m'avait invité, j'entendis la femme dire à son mari :

« Tue-moi deux singes pour le dîner. »

J'appris plus tard que la cervelle de singe, assainée à l'huile et au vinaigre, est un plat présentable.

Le gibbon est le seul singe dont la chair soit vraiment appréciée. M. Bordeneuve dit qu'elle a le goût du lapin.

Les gibbons mesurent 0 m. 70 de la naissance de la queue à la tête. Leurs bras sont d'une longueur anormale et touchent la terre lorsque ces quadrumanes se tiennent debout, dans une attitude humaine. Ils passent leur vie dans les hautes futaies, d'où ils ne descendent que le matin, pour boire et prendre leur bain.

Acrobates prodigieux, ils voltigent littéralement d'une branche à l'autre, s'aidant de leurs longs bras, et faisant chaque fois un demi-tour sur eux-mêmes. Leur cri est une plainte lente et triste.

La fourrure de ces anthropoïdes est d'une certaine beauté avec ses longs poils soyeux recherchés en pelletterie.

On distingue plusieurs variétés selon la couleur du pelage : le gibbon gris cendré; le gris et blanc, avec un collier de poils blancs; le gris à pattes noires, à barbe et queue blanches; enfin un gibbon gris jaune clair qui affectionne les hautes altitudes.

Ce dernier a été découvert en Indochine par le prince Henri d'Orléans, mort de la dysenterie à Saïgon en 1911. Il est très rare et on l'a baptisé *Hypobates-Henrici*.

Les *sempnopithèques*, aux membres très longs et aux fesses calleuses, sont représentés au Darlac par le Douc, qui, selon la pittoresque comparaison du docteur Dufossé, ressemble « à un vicil Auvergnat ou à un amiral à favoris blancs ».

Les fesses du Douc sont couleur rouge sang. C'est le plus maraudeur des singes. Il ne supporte pas la captivité et meurt rapidement quand on l'enferme dans une cage.

On m'a parlé aussi d'un singe aboyeur, à tête de chien, appelé *Khi-Cho* par les Annamites. Il se montre parfois menaçant et l'on dit qu'il lui est arrivé d'attaquer dans la forêt des femmes portant des fruits.

Une question a été agitée devant moi, au bungalow de M. Maury : *l'orang-outang* existe-t-il au Darlac et dans l'Indochine en général?

Les avis étaient très partagés. Plusieurs chasseurs faisaient remarquer que ce grand singe très vigoureux, aux poils roux, à la face bleuâtre, étant assés

répandu en Malaisie, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il hante les forêts profondes du Sud-Annam.

Ce grand anthropoïde a un nom en annamite : *Con Khi dôc*.

L'explorateur Aymonnier en aurait aperçu plusieurs spécimens au Cambodge, où, autrefois, les rois du Siam les faisaient prendre vivants, avec interdiction formelle aux chasseurs de se servir d'un fusil.

Le géomètre Henri Boulier rencontra dans la chaîne de l'Éléphant un *orang-outang* qui n'avait pas de queue et marchait debout, en s'appuyant sur une main.

Le Père Albert Ateux, missionnaire au Laos, a vu un grand singe au long pelage noir, qui avait l'apparence d'un chimpanzé d'Afrique et que les indigènes appellent *Tô-Ja-Hang*.

On raconte qu'il se présente parfois de lui-même, dans la forêt, au voyageur solitaire. Il le saisit par les deux bras en éclatant de rire, puis l'étouffe.

Dans ces endroits dangereux il faut, d'après les indigènes, introduire ses deux bras dans des tubes de bambou et les laisser saisir par l'animal.

Puis s'enfuir au plus vite!...

UN PEU D'HISTORIQUE

« Il va falloir appliquer les nouveaux décrets et arrêtés sur la chasse en Indochine, m'avait dit le résident Gerbinis.

» Ce ne sera pas toujours drôle, je vous assure, mais nous ferons de notre mieux. Déjà un arrêté de M. le Résident supérieur Guillemain en date du 8 octobre 1936 a créé une réserve temporaire de chasse dans le Darlac, avec, comme limites, au nord les rivières Srépok et Krong Kno, au sud le fleuve Donnaï.

» Dans la zone ainsi définie, interdiction formelle de se livrer en tout temps à l'exercice de la chasse, pour permettre à la faune de vivre en paix, « à l'abri de toute entreprise colonisatrice, touristique et cynégétique ».

» Tels sont les propres termes du décret du 7 avril 1927 : texte copieux de 48 articles qui est devenu la charte de la chasse en Indochine.

» Le rapport de présentation, signé par M. Léon Perrier, ministre des Colonies, soulignait que « la nécessité était apparue d'enrayer la destruction inconsidérée de certains animaux par une réglementation de la chasse adaptée aux contingences locales ».

» On peut s'étonner que ce fameux décret soit resté en sommeil pendant près de dix ans, dans les archives

du Gouvernement général. A mon avis il existe deux causes principales au retard de sa mise en vigueur : la forte opposition manifestée par certains chasseurs locaux qui ne considèrent que leur avantage personnel, sans se soucier du gibier; ensuite les nombreuses difficultés rencontrées par l'administration indochinoise pour déterminer les modalités d'application des grands principes édictés par la Métropole.

» Nous avons enfin dans le Darlac — en théorie il est vrai — une sorte de parc de refuge analogue à ceux qui existent dans le Colorado pour la protection des bisons.

» Pour le restant de la province, l'administration locale délivre le grand permis de chasse « A » qui donne le droit d'abattre tous les animaux de l'Indochine ne jouissant pas d'une protection particulière. Car certaines bêtes : éléphants, rhinocéros, et quelques espèces de cerfs, sont l'objet de mesures spéciales. Il est permis d'en tuer seulement un nombre limité de spécimens, moyennant l'acquiescement d'une taxe complémentaire calculée par tête d'animal abattu.

» Tenez, conclut M. Gerbinis, voici justement les carnets qui viennent d'arriver pour être annexés aux grands permis de chasse A. »

Je lus sur ces beaux carnets tout neufs les phrases suivantes :

« Valable pour l'abattage de deux éléphants, d'un rhinocéros, de deux gours, etc... »

Et je pensai en moi-même que ces superbes imprimés administratifs, couleur vert foncé, n'avaient aucune chance d'être utilisés pour le rhinocéros, cuirassier stupide, animal fantomatique, qui semble appartenir désormais à la légende.

De nombreuses autorités, on le voit, se sont préoccupées de la réglementation de la chasse en Indochine : depuis M. Lebrun, Président de la République, jusqu'aux chefs des provinces les plus reculées.

Qui est à l'origine de ces textes? Qui a voulu restreindre les exploits des Nemrods du crû?

On peut répondre avec une quasi-certitude que ce sont quelques chasseurs métropolitains, fils de millionnaires, venus en Indochine entre 1924 et 1928 pour réussir quelques beaux tableaux. Parmi eux se trouvait Monsieur E. B., grand propriétaire d'écurie de courses.

Ces gentlemen s'installèrent çà et là chez les brossailleurs, mangèrent leurs conserves, burent leurs bonnes bouteilles, participèrent à de brillantes fêtes organisées en leur honneur et à de magnifiques chasses à la lanterne.

On se mit en quatre pour les bien recevoir et, à leur départ, ils se déclarèrent enchantés de l'hospitalité coloniale.

Seulement, quelques mois après, des articles fielleux commençaient à paraître dans la presse métropolitaine. On y parlait « des tueries inutiles et commerciales qui déshonoraient l'Indochine; des chefs-d'œuvre de la création qu'on choisit tous les premiers pour les détruire, à cause de leur taille, de leur splendeur ou de leur rareté ».

Le comte Clary, Président de la Commission de la chasse au Ministère des Colonies, Président du Saint-Hubert Club de France, donnait le ton en écrivant que « lorsque les animaux sauvages périssent, il semble

qu'un peu de joie se retire de la nature, que le soleil perd un peu de sa splendeur... »

Ailleurs il était question d'une gravure publiée à l'occasion de l'Exposition coloniale de Paris : un chasseur professionnel plastronnant à côté d'une montagne de trophées de chasse. Un rédacteur tançait vertement le malheureux « *au sourire imbécile de garçon coiffeur* ». Il stigmatisait aussi les entreprises coloniales de chasse : « *Plus on tue, plus l'entrepreneur jubile et encaisse au tarif de 25 dollars-or par jour (boisson comprise) et par client.* »

J'ai toujours remarqué que les chasseurs sont très tolérants pour eux-mêmes mais impitoyables pour les autres. C'est ainsi que j'ai connu au Laos un très haut fonctionnaire qui était en même temps un peintre distingué. Pendant trente ans il traqua féroce ment les chasseurs européens qui venaient dans sa province. Pourtant, lorsqu'il prit sa retraite dans un bungalow isolé, sur les rives du Mékong, il se mit à détruire les éléphants sauvages de la région qu'il s'était réservés pour lui-même pendant sa carrière active ! Il avait fait comme l'ogre qui protège les petits enfants destinés à ses futurs repas.

Cette campagne journalistique des visiteurs devait porter bientôt ses fruits : les bureaux du Ministère des Colonies s'agitèrent et mirent en chantier le fameux décret de 1927 pour préserver le capital-gibier de l'Indochine.

Disons tout de suite à leur avantage que, dans l'ensemble, et malgré quelques erreurs, ils ont fait œuvre utile et durable en ce qui concerne les grands principes. Le malheur est qu'il est souvent bien plus facile d'établir les lignes directrices d'un projet que d'en régler les détails d'application.

Les rédacteurs métropolitains ont eu le grand tort

de ne pas solliciter la collaboration des chasseurs locaux : ils eussent évité ainsi bien des bêtises et des tâtonnements.

Il n'est peut-être pas trop tard pour réparer cette erreur, afin que soit élaborée, de concert avec le syndicat des grandes chasses coloniales, une réglementation vraiment pratique et adaptée aux besoins des divers pays de l'Indochine.

C'est dans cette pensée que je me suis adressé à M. Maillot, planteur à Banméthuot : l'une des meilleures carabines du Darlac.

UN CHASSEUR D'ELITE PARLE.

M. Maillot a des dizaines de gours, de tigres et d'éléphants à son actif. Sa compétence ne peut donc être déniée.

Je le trouve chez lui, à quelques kilomètres de Banméthuot, à la lisière de la forêt impénétrable.

Sa maison, pleine de trophées de chasse, tient à la fois du bungalow tropical et du logis d'un trappeur de l'Arkansas.

On y voit notamment les plus belles défenses d'éléphant d'Indochine : celles qui battent les records de dimensions et de poids avec 1 m. 82 de long et 33 kg. 600.

Particularité remarquable et extrêmement rare : les deux pointes sont si exactement semblables comme forme et comme poids, qu'on les dirait taillées toutes deux dans le même bloc d'ivoire, par un orfèvre méticuleux.

M. Marcel Maillot est un jeune homme d'une trentaine d'années, de haute stature, au regard franc et énergique.

Il ressemble étrangement à l'artiste Charles de Rochefort, qui fut une vedette de l'écran, au temps du cinéma muet.

Dès les premiers mots il m'interrompt :

« Ah! certes oui! une saine réglementation sur la chasse s'avérait nécessaire et urgente.

» Il convenait de mettre fin à des abus odieux, comme l'abattage continu des femelles d'éléphant.

» J'ai entendu des chasseurs — mais peut-on donner ce nom à de pareils individus? — se glorifier d'avoir abattu quatre femelles d'éléphant dans une seule journée.

» Dans une région hier encore insoumise, des soldats de la Coloniale ouvrirent le feu avec leurs fusils mitrailleurs sur un troupeau de bœufs sauvages. Total : dix-sept bêtes restèrent sur le terrain, sans compter toutes celles qui allèrent crever dans la brousse des suites de leurs blessures.

» D'ailleurs les Français n'ont pas le privilège de pareils massacres. J'ai assisté à une battue faite par des Moïs avec gongs et tam-tams. Un troupeau de gours fut cerné et rabattu sur un marais, où quinze bêtes s'enlisèrent.

» D'autres fois les montagnards pratiquent la « chasse au feu », c'est-à-dire qu'ils font flamber la paille tout autour de grosses pièces qui périssent littéralement rôties.

— Vous approuvez donc le décret du 7 avril 1927? dis-je.

— Oui, dans l'ensemble, car il paraît avoir été étudié sérieusement. Il peut donner satisfaction mais sous réserve de quelques retouches.

— Lesquelles?

— A l'article 7 notamment qui vise les chasseurs professionnels. Il y est dit que ces derniers « peuvent, sous leur responsabilité employer des chasseurs indigènes chassant pour leur compte.... »

» Cette faculté constitue un grave danger en ce qui concerne les grandes espèces.

» Jusqu'ici les indigènes ont obtenu assez facilement les permis de port d'armes pour les fusils à âme lisse seulement; mais jamais encore on ne leur a donné d'autorisation pour des carabines à canon rayé.

» S'ils l'obtiennent, je crains qu'ils ne tuent rapidement le maximum de bêtes autorisé par le permis, bien avant que le délai de validité soit expiré. Après, ils crèveront le plafond! Comment voulez-vous les surveiller?

» Dès qu'une bête intéressante — rhinocéros ou gros porteur d'ivoire — sera signalée, ce sera la ruée.

» Pouvant s'absenter longtemps, connaissant tous les fourrés de la jungle, ces tâcherons de la chasse travaillant pour le compte de patentés français, seront attirés par l'appât des primes offertes par leur patron. Et bien souvent aussi ils tueront pour leur propre bénéfice, dépeuplant la forêt avec leurs hécatombes.

» Les rédacteurs du décret du 7 avril 1927 auraient dû songer au précédent du Mozambique africain. Dans cette colonie portugaise, la « *Companha* » c'est-à-dire la compagnie à charte, avait remis à des chasseurs noirs appelés « *Cazadors* » des fusils pour chasser l'éléphant, dont l'ivoire lui était livré moyennant un prix convenu. Ces *Cazadors*, dans un but de lucre, ont détruit non seulement les éléphants, mais encore presque tout le gros gibier de la région.

» Remarquez bien que si je ne suis pas partisan de l'attribution d'un permis de chasse à un indigène travaillant pour le profit d'un chasseur professionnel français, j'estime indispensable qu'on puisse confier provisoirement des armes à des pisteurs, pour le cas de légitime défense.

— Qu'appellez-vous pisteurs?

— Ce sont les Moïs qui nous renseignent continuellement sur les lieux où se tient le gibier et sur ses

allées et venues. Sans eux aucune expédition possible.

» Bien entendu des pénalités sévères devraient être prévues contre les chasseurs professionnels français coupables d'abus. Le retrait de la patente pourrait même être prononcé.

» Quant aux pisteurs, il leur serait fait application de l'article 14, limitant à deux fois le droit de légitime défense, en cas d'abattage d'animaux protégés.

» Ces modifications enlèveraient à l'article 7 son caractère de mercantilisme. Il faut certes accorder aux chasseurs professionnels le maximum de facilités, car c'est le seul moyen de créer en Indochine le tourisme cynégétique.

» Mais n'oublions pas qu'ici comme ailleurs la chasse doit rester avant tout : « *un sport* ».

— Que pensez-vous maintenant, M. Maillot, des parcs nationaux de refuge et des réserves temporaires de chasse, dont la création est envisagée en Indochine?

— Le parc national qui a fait ses preuves en Afrique — au Kenya anglais notamment — ne me paraît pas souhaitable ici : les conditions étant très différentes. On trouvera difficilement des régions assez vastes et où la population soit suffisamment clairsemée pour les établir.

» D'ailleurs il ne faut pas oublier les nombreux dégâts faits chaque année aux cultures par les éléphants.

» J'ai vu un grand « *ray* » de plus de quatre hectares, où le paddy commençait à mûrir, complètement sacagé en une seule nuit par une harde de ces pachydermes. Ce qui n'avait pas été mangé était foulé aux pieds : il ne restait absolument rien.

» Le système de la réserve temporaire me paraît donc être mieux adapté à l'Indochine.

» Le plus pratique serait d'établir, pour chaque province, une carte cynégétique. Une fois les habitats des grandes espèces bien déterminés, des réserves temporaires seraient créées, en cercle rotatif.

» Mais il ne suffit pas d'aménager des lieux d'asile pour les bêtes, il faut encore les surveiller sérieusement et mettre un terme aux massacres si souvent constatés chez les Mois et les Laotiens.

» Pour cela, la création d'un cadre de gardes-chasses indigènes me paraît opportune. »

Mon interlocuteur prend un temps, mais il reprend bientôt avec force :

« La réglementation ne vaudra que par la façon dont elle sera appliquée. Il ne faut pas se le dissimuler : l'administration se trouve devant une besogne redoutable, car des intérêts contraires sont en jeu.

» Le touriste qui vient de France et engage une petite fortune veut voir et tuer du gibier. Il faudra donc en premier lieu — sous peine de discréditer l'Indochine — ne donner des patentes qu'à des gens dont l'honorabilité et la compétence soient indiscutables.

» De plus il faut assurer aux visiteurs la certitude d'un prix forfaitaire, par journée de chasse, sans majoration possible. Pour cela le guide de chasse devra indiquer, à l'avance, ses conditions et ne jamais y revenir.

» Aujourd'hui c'est bien souvent le touriste qui reçoit le coup de fusil, au lieu du gibier.

» Tous les renseignements utiles devront être centralisés à l'Office de Tourisme et recevoir la plus grande publicité. Mais vous pensez bien que le chef de province ne pourra suffire à tout s'il n'est assisté d'une compétence. C'est pourquoi le décret du 28 août

1935 porte création de « lieutenants de chasse » aux colonies.

— Quelles seront donc les attributions de ces auxiliaires de l'Administration, dont le titre fait songer aux charges de l'ancien régime? dis-je.

— M. Louis Rollin, ministre des Colonies, qui a contresigné le décret, a voulu, selon l'exposé des motifs « faire utilement appel au concours bénévole de personnes disposées par leurs goûts personnels ou leurs aptitudes spéciales, à s'intéresser aux questions touchant à la chasse et à la faune dans leurs régions.

« Délégués d'une certaine autorité, tenus à de sérieuses obligations, devant contribuer au développement du grand tourisme sportif, les « lieutenants de chasse » ne seraient choisis que parmi les candidats donnant les plus sérieuses garanties d'honorabilité et de compétence. »

» Il est à souhaiter, conclut M. Maillot, que le chef de la colonie procède bientôt à des nominations et, dès qu'elles auront été faites, réunisse dans chaque pays de l'Union Indochinoise, un conseil consultatif où seraient étudiées minutieusement toutes les questions concernant la cynégétique... »

Je quitte M. Maillot sur ces paroles frappées au coin du bon sens.

Et, regardant une dernière fois son bungalow perdu dans la brousse, je ne puis m'empêcher de penser que jamais l'Administration ne pourrait faire un meilleur choix, comme lieutenant de chasse du Darlac, que ce grand jeune homme au regard droit et à l'allure de gentleman.

ADIEU DARLAC!

J'ai quitté le Darlac le lendemain, mais, avant de monter dans l'auto, sous les banians géants de la route Coloniale, j'ai regardé une dernière fois les collines bleuâtres qui bordent l'horizon, très loin, à la lisière des régions insoumises.

A ce moment mon cœur s'est serré à la pensée de laisser ce pays au charme inoubliable, qui distille une sorte d'ivresse à tous ceux qui l'ont habité.

Comme je comprenais la tristesse de l'explorateur Henri Maître versant une larme furtive sur le vapeur Yarra qui le ramenait en France en 1908, après trois ans de randonnées dans les hauts-plateaux moïs!

Au lieu de me diriger sur Saïgon et sa vie trépidante, ses boutiques éclairées au néon, ses taxi-girls fardées et la colue de la rue Catinal, j'aurais voulu partir là-bas, vers le Laos, avec un compagnon au cœur intrépide comme Maillot, Maulini ou Mohsine.

C'est qu'il me restait bien d'étranges choses à voir, bien des mystères à approfondir!

J'aurais voulu partir à la recherche des trésors des rois Chams et des vases précieux de l'époque Ming, qui sont sans doute dissimulés dans d'humbles paillotes, au cœur des forêts. Dans le *sanctus sanctorum* des temples, j'aurais voulu découvrir le secret

des architectes Chams, qui, mieux que nos radiesthésistes actuels, connaissaient dès le Moyen Age les propriétés des rayons telluriques.

Descendant les rapides vertigineux de la Srépock j'aurais voulu visiter le pays des pierres précieuses, où des trafiquants birmans troquent des boîtes d'argent ciselé, des bagues en or rouge, des coutelas à poignée d'ivoire, contre des zircons, des rubis et des saphirs qu'ils dissimulent sous leur peau entaillée.

J'aurais voulu parcourir le pays des sorciers sanguinaires qui assassinèrent le résident Odend'hal, le 9 mai 1904, et camper dans le village du Sadé du Feu : le redoutable Patao Poui qui possède le sabre sacré magique, tombé du ciel dans le Mékong.

Et, pour couper tout contact avec la civilisation, je me serais enfoncé dans la contrée mystérieuse, aux limites imprécises où, d'après la légende, des orang-outangs au poil rouge, à la face bleuâtre, marchent debout sur leurs mains, et où les Chrauls cannibales dévorent le cœur de leurs victimes...



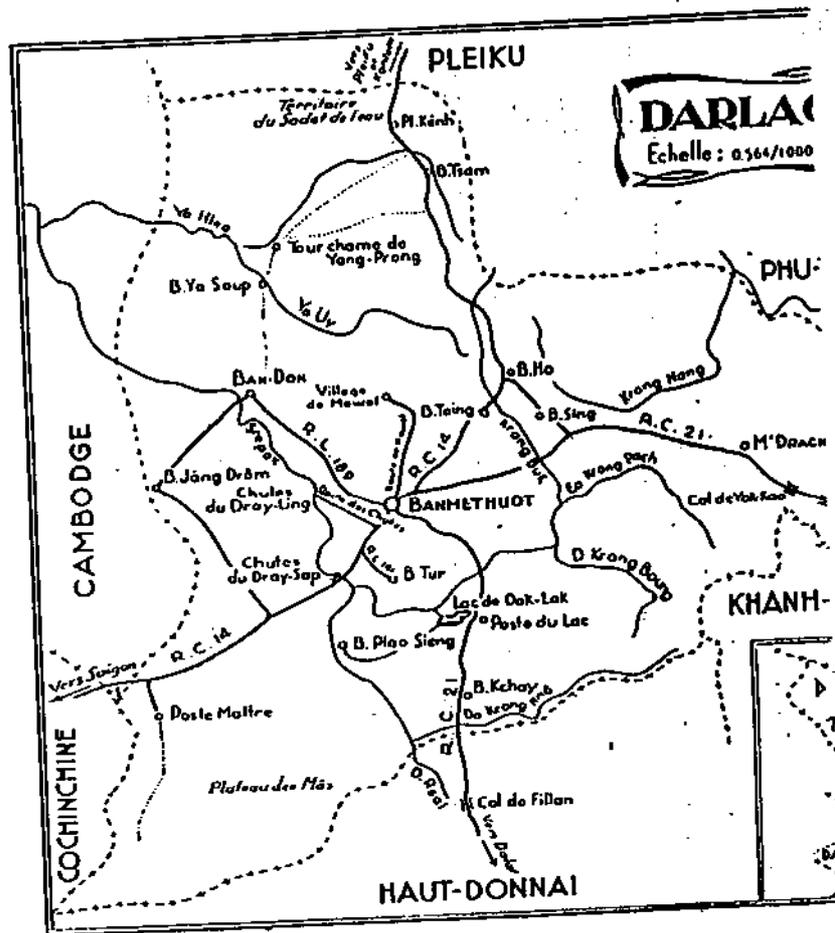


TABLE DES MATIERES

Avant-propos	9
Les regrets d'un ancien	13
De Ninhhoa à Banméthuot	21
Banméthuot : La Mecque de la grande chasse	31
Un lieutenant qui n'avait tué jusqu'alors que des moineaux	37
Faits divers de la jungle	41
Bons, pythons, cobras et Cie	48
Le rhinocéros d'Indochine : pièce rarissime, animal d'un autre âge	55
Mieux que la mouche cantharide	61
Souvenirs de chasse d'un vieux Rhodé	65
Autres histoires de rhinocéros	70
Une visite à M. Rossi : délégué du Darlac	75
Au pays des éléphants	81
Un animal compliqué	91
Le tnpir d'Indochine n'est-il complètement disparu?	104
Les grands brufs gours, despotes de la jungle	110
Au bungalow de M. Maury	114
Un pasteur évangélique	118
Seigneur Tigre	124
Un géophage	134
Les panthères	138
Buffles sauvages, bantings, kopris et kouprohs	143
Marcel de Montreid	149
Les ours	155

Le lac aux eaux mystérieuses du Darlac	160
La gamme incroyable des cervidés	168
Les crocodiles	176
J'ai eu mon tigre	181
La fête des moissons à Banméthuot	189
Un haut personnage du Darlac : Y-Say, représentant du peuple rhadé	194
J'ai bu à la jarre des Rhadés	199
Les singes du Darlac	204
Un peu d'histoire	209
Un chasseur d'élite parle	214
Adieu Darlac!	220

Carte du DARLAC	223
-----------------------	-----

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Case moi dans la forêt	32
Chasseurs moi	33
Chasseur moi avec arbalète	33
Femelle de rhinocéros tuée par M. Merle le 19 mai 1930 dans les marais de Chup, après une poursuite de 42 heures	48
Eléphants sauvages	49
Banméthuot. — Défilé d'éléphants dressés	80
Eléphants apprivoisés tirant des billes de bois	80
Très gros éléphant mâle tué le 22 mars 1949 après 4 heures de poursuite à la trace, par M. Lajus, le chasseur manchot (les pointes ne sont pas en rapport avec la taille)	81

Eléphant mâle tué le 23 mars 1949. Foudroyé à 4 mètres d'une balle de 404 Mauser après avoir « encoissé » 6 projectiles de gros calibre qui n'avaient fait que le ralentir	81
Gaur abattu par M. Maillot au cours d'une chasse à dos d'éléphant	96
Banméthuot. — M. Maillot près d'un gaur abattu	97
Une tête de gaur	97
Sur les bords du Song Lagna le 20 mars 1949. Tigre tué à Passût, d'une berge à l'autre (40 mètres), à la carabine américaine par M. Lajus (au milieu), à gauche, M. Defossé, l'homme aux cent tigres, à droite M. de Monestrol (70 ans), l'homme aux 60 éléphants	128
Triplé de tigres royaux	129
Tigre abattu sur l'appât	129
Tigre tiré par M. Lajus sur appât (bœuf domestique tué par le tigre) le 1 ^{er} mars 1949 à 2 heures du matin. Arme : calibre 12 chevrotines 9 grains	144
Tigre royal	144
Dépouille de panthère et massacre de cerf	145
Jeune panthère apprivoisée	145
Buffle sauvage abattu	160
Banting	160
Cadavre d'ours	161
Triplé de cerfs	161
Trophées de chasse au Darlac	176
Crocodile	176
M. Plas, chasseur professionnel (assassiné depuis par les bandes du Viet-Minh) auprès de trois massacres d'éléphants	177
Banméthuot. — Retour de chasse	177

ACHÈVE D'IMPRIMER
LE 24 OCTOBRE 1949
SUR LES PRESSES DE J. PEYRONNET et Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
33, RUE VIVIENNE, PARIS-2^e

C. O. L. 31.0086
Dépôt légal : 4^e Trimestre 1949